

Sur les pas de Paul Aurélien



Brest
Centre de recherche
bretonne et celtique

1997

Quimper
Société archéologique
du Finistère

Sur les pas de Paul Aurélien



Document numérisé en 2015

Sur les pas de Paul Aurélien

*Colloque international
Saint-Pol-de-Léon
7-8 juin 1991*

1B
249-
6
POL

organisé par le Centre de recherche bretonne et celtique
de l'université de Bretagne occidentale

Actes réunis et publiés
par Bernard TANGUY et Tanguy DANIEL

Dragon de la page de couverture :
cliché J. Feutren.

I.S.B.N. 2-906790-02-8

Tous droits de reproduction interdits



Brest
Centre de recherche
bretonne et celtique

1997

Quimper
Société archéologique
du Finistère

SOMMAIRE DU COLLOQUE

Colloque international

organisé par

Le Centre de recherche bretonne et celtique (C.R.B.C.),
Université de Bretagne occidentale, Brest,
Le Comité Paul Aurélien,

avec le concours

du Conseil général du Finistère,
de la Ville de Saint-Pol-de-Léon,
de l'Association culturelle et artistique du Léon
et de Radio-France Bretagne Ouest.

Vendredi 7 juin

Président de séance : Yves LE GALLO, professeur émérite à l'université de Bretagne occidentale, C.R.B.C.

P. GALLIOU, maître de conférences à l'université de Bretagne occidentale, C.R.B.C.
– *Avant saint Paul : le Léon à l'époque romaine.*

Président de séance : Gwenaél LE DUC, professeur à l'université de Haute-Bretagne, Rennes II.

Sean MC GRAIL, professeur à l'université d'Oxford. – *De la Grande à la Petite Bretagne au temps de saint Paul Aurélien.*

Alan LANE, senior lecturer à l'université du pays de Galles, Cardiff. – *La Grande-Bretagne occidentale du V^e au VII^e siècle : l'arrière-plan insulaire de saint Paul Aurélien.*

François KERLOUÉGAN, professeur à l'université de Franche-Comté, Besançon. – *La Vita Pauli Aureliani d'Uurmonoc de Landévennec.*

Bernard MERDRIGNAC, chargé de cours à l'université de Haute-Bretagne, Rennes II.
– *Des origines insulaires de Paul Aurélien.*

Diaporama sur Paul Aurélien (M. et M^{me} Caouissin).

Samedi 8 juin

Président de séance : Jean KERHERVÉ, professeur à l'université de Bretagne occidentale, C.R.B.C.

Bernard TANGUY, chercheur au C.N.R.S., chargé de cours à l'université de Bretagne occidentale, C.R.B.C. – *L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon.*

Jo IRIEN, archéologue et écrivain, Tréflévénez. – *Le culte de saint Paul Aurélien et de ses disciples.*

Yves-Pascal CASTEL, chercheur à l'Inventaire général de Bretagne. – *Les reliques de Paul Aurélien.*

Visite guidée de la cathédrale.

Table ronde : *Paul Aurélien, son époque, sa vie, son culte.*

Présidence : André CHÉDEVILLE, professeur à l'université de Haute-Bretagne, Rennes II.

Participants : Y.-P. Castel, P. Galliou, J. Irien, F. Kerlouégan, A. Lane, G. Le Duc, Jean-Louis Le Floc'h (archiviste diocésain), S. Mc Grail, Marc Simon (moine à l'abbaye de Landévennec), B. Tanguy.

Exposition Marc Robert à la maison prébendale : Mythes celtiques et nordiques.

AVANT-PROPOS

Il y a six ans, les 7 et 8 juin 1991, se tenait à Saint-Pol-de-Léon le colloque international «Sur les pas de Paul Aurélien». Ce colloque s'inscrivait dans le cadre des manifestations organisées par la municipalité saint-politaine pour célébrer le quinzième centenaire de la naissance du saint fondateur de la cité, qui naquit, aux dires d'Albert Le Grand, «l'an de grâce 492». Organisé conjointement par le Centre de recherche bretonne et celtique et le Comité Paul Aurélien, avec le concours du conseil général du Finistère, de la ville de Saint-Pol-de-Léon et de l'Association culturelle et artistique du Léon, ce colloque, à l'instar de celui qui s'était déroulé à Locronan en 1989, avait l'avantage de se tenir *in situ* et d'être ouvert à un large public. Le succès rencontré par cette formule, succès qui s'est confirmé, trois ans après, avec le colloque consacré à l'abbaye de Saint-Mathieu, témoigne qu'elle permet de répondre à une attente débordant largement le cercle du *happy few* des initiés.

Le sujet aurait pu pourtant rebuter, saint Paul Aurélien appartenant aux temps les plus obscurs de l'histoire de la Bretagne, avec ce qu'ils comportent d'incertitudes et de difficultés d'appréhension pour le spécialiste et, *a fortiori*, pour le néophyte, fût-il averti. Tâche ardue que celle de l'historien, quand le témoignage principal est celui d'un hagiographe écrivant la *Vie* de son héros quelque trois siècles plus tard et regrettant lui-même de ne pouvoir, parmi ses frères et sœurs, en citer que trois, les autres ayant «disparu du trésor de la mémoire en raison de l'énormité du temps écoulé depuis et de l'étendue considérable de mer et de terre séparant son pays du leur». Tâche passionnante cependant quand, soumis, sous des angles différents, à la critique la plus experte, ce témoignage conduit à la redécouverte d'un pan d'histoire qui, s'il n'apparaît en pleine lumière, retrouve néanmoins forme et consistance.

Écrite en 884 par le moine Wrmonoc, la *Vita sancti Pauli Aureliani*, l'une des plus importantes *vitae* bretonnes anciennes, ne pouvait être qu'au centre de ce colloque. Aussi convenait-il, en premier lieu, d'en éclairer la forme et le contenu. Nul n'était mieux désigné que M. François Kerlouégan pour étudier les conditions de sa rédaction, ses aspects stylistiques, les différents manuscrits qui en assurèrent la transmission. Quant au contenu, la partition de l'ouvrage en deux livres, l'un consacré à la partie insulaire, l'autre à la partie continentale de la vie du saint, suggérait qu'il fasse l'objet d'une double analyse : spécialiste incontesté de l'hagiographie bretonne, M. Bernard Merdrignac se chargea de la première, nous-même de la seconde.

L'examen des données de la *Vita* appelait des prolongements. Il était essentiel d'apporter un éclairage, d'une part, sur l'arrière-plan insulaire et plus spécialement sur celui de l'ouest de la Grande-Bretagne à l'époque du saint, ainsi que sur les problèmes posés par la navigation en ces temps reculés, d'autre part, sur la situation du Léon à la fin de l'époque romaine. En la matière, il était souhaitable de faire appel à la compétence d'archéologues. Se fondant sur les données les plus récentes de l'archéologie, deux chercheurs britanniques spécialistes, l'un, M. Alan Lane, de l'archéologie médiévale de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles, l'autre, M. Sean Mac Grail, de l'archéologie maritime, se penchèrent sur les deux premiers aspects de la question, tandis que M. Patrick Galliou, spécialiste de la Bretagne romaine, faisait le point sur le troisième.

Se devait d'être aussi abordé le culte du saint en Bretagne et en sa ville de Saint-Pol. Parfait connaisseur de l'hagiographie bretonne, l'abbé Jo Irien consacra une étude exhaustive au culte du saint et de ses disciples dans la péninsule. Il revenait à un Saint-Polite de souche, l'abbé Yves-Pascal Castel, chercheur à l'Inventaire, spécialisé, en particulier, dans le domaine de l'orfèvrerie religieuse ancienne, de traiter de la question des reliques et des objets liés au culte du saint, notamment de sa cloche et de son étole.

Si, en clôture, lors de la table ronde, présidée par M. André Chédeville, d'autres aspects n'ont pu être évoqués que très succinctement, grâce à la présence, outre des intervenants, de M. le chanoine Jean-Louis Le Floch, de frère Marc Simon et de M. Gwenaël Le Duc, le colloque aura du moins permis, – et les Actes sont là pour l'attester –, de parvenir à des conclusions, qui pour n'être pas toutes définitives, ont le mérite d'offrir une vision très largement renouvelée tant en ce qui concerne la vie du saint et le contexte de son époque que les manifestations de son culte. Que les différents intervenants et les présidents de séance soient remerciés d'avoir par leur compétence et leur disponibilité contribué à la réussite scientifique de l'entreprise et de lui avoir conféré un haut niveau.

L'organisation matérielle n'aura pas été en reste. La municipalité de Saint-Pol-de-Léon, en la personne de son maire, M. Adrien Kervella, et de son adjointe à la Culture, M^{me} Marie-Thérèse Mesguen, le Comité Paul Aurélien n'ont pas ménagé leurs efforts pour que le colloque se déroule dans les meilleures conditions et que s'instaure un climat de convivialité et de cordialité entre les participants. Nous les en remercions vivement.

Nous adressons ces mêmes remerciements à M^{me} Chantal Guillou, secrétaire administrative du Centre de recherche bretonne et celtique, dont l'action fut déterminante pour la mise sur pied aussi bien que pour la tenue du colloque, ainsi qu'à M^{me} Isabelle Bray, qui la seconda avec efficacité. Nous y associons, pour son précieux concours, M. Denis Le Guillou, technicien du service audio-visuel de l'université de Bretagne occidentale.

S'agissant de l'organisation scientifique, nous remercions vivement également M. Patrick Galliou pour le soutien qu'il a apporté à sa réalisation, notamment pour s'être chargé de solliciter la participation des chercheurs britanniques et d'assurer la traduction de leurs communications.

Publiés aujourd'hui avec le concours de la Société archéologique du Finistère, les Actes du colloque n'ont pu voir le jour plus tôt. Des difficultés matérielles en ont différé la parution. Sans doute, d'aucuns regretteront que le point d'orgue se soit fait attendre, mais nous sommes persuadé que le contenu des Actes ne les décevra pas. Les communications sont présentées dans l'ordre de leur déroulement. Certaines d'entre elles ont été remaniées ou augmentées, parfois notablement, par leurs auteurs mais conservent la substance de l'exposé qui en a été fait. Ces Actes fourniront au lecteur un état de la recherche. Il lui faudra sans doute remettre en question certaines idées reçues, mais il est des renoncements salutaires quand ils conduisent vers la recherche d'une plus grande vérité historique.

Bernard TANGUY
Chargé de recherche au C.N.R.S. - C.R.B.C.

Avant saint Paul : le Léon à l'époque romaine

par Patrick Galliou *

Ignoré des historiens et géographes de l'Antiquité, longtemps négligé par les archéologues bretons qu'attiraient plus volontiers les vestiges des capitales des cités armoricaines ou des grandes villas parsemant le littoral méridional de la Bretagne, le Léon n'occupe qu'une bien maigre place dans les ouvrages consacrés au lointain passé de la région.

Il faut pourtant bien admettre que ce petit terroir, bien délimité par ces frontières naturelles que sont la Manche et l'Atlantique à l'ouest et au nord, l'Élorn et les monts d'Arrée au sud et, dans une moindre mesure le Queffleuth à l'est, a une longue histoire, que des groupes humains l'ont fréquenté dès le Paléolithique¹, s'y sont progressivement installés au Mésolithique² et surtout au Néolithique³, parachevant leur développement à l'âge du bronze⁴ et à l'âge du fer⁵. Les monuments contemporains de ces diverses phases de la préhistoire et de la protohistoire en sont une preuve suffisante.

Comme nous l'avons montré dans divers travaux⁶, la conquête de l'Armorique par les légions de César, en 57 et 56 avant notre ère, ne marque nullement une rupture radicale avec les derniers temps de l'âge du fer et ne constitue, en fait, qu'une phase d'un processus engagé depuis un siècle au moins par la mise en place de réseaux commerciaux entre l'Italie et l'Europe du Nord-Ouest, par l'intermédiaire de la province de Narbonnaise,

conquise dans les dernières décennies du II^e siècle avant notre ère. La diffusion des vins italiens dans l'ouest de la péninsule bretonne, diffusion dont témoignent les amphores italiques mises au jour sur les îles Geignog et d'Iock, à Milizac ou à Plounévez-

* Centre de recherche bretonne et celtique (U.R.A. 374 du C.N.R.S.), Université de Bretagne occidentale.

¹ Cf. par exemple, J.-L. MONNIER, «Le Paléolithique du Finistère : un état de la question», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXV, 1986, p. 17-41 (Porspoder, Plouzané, Kerlouan, etc.).

² P.-L. GOULETQUER, J.-L. MONNIER, «Les civilisations de l'Épipaléolithique et du Mésolithique en Armorique», dans H. DE LUMLEY (éd.), *La Préhistoire française*, vol. I/2 *Civilisations paléolithiques et mésolithiques*, Paris, C.N.R.S., 1976, p. 1456-1460 (Bertheaume en Plougonvelin, Saint-Michel en Plouguerneau, etc.).

³ Cf. par exemple : Y. LECERF, «L'allée couverte de Kernic à Plouescat (Finistère)», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXIV, 1985, p. 17-34.

⁴ Cf. par exemple : J. BRIARD, «Un tumulus du Bronze ancien : Kernonen en Plouvorn (Finistère)», *L'Anthropologie*, t. 74, 1970, p. 5-55 ; Id., «Les tumulus de l'âge du bronze de Plouvorn-Plouzévédé (Finistère)», *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 67, 1970, p. 372-385.

⁵ Cf., en particulier, J.-Y. ROBIC, *La cité des Osismes à l'âge du fer : essai de synthèse*, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1989 (Mémoire de maîtrise inédit).

⁶ P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, Brasparts, 1983 ; Id., «Celtic permanence or Roman change ? Roman Brittany revisited », *Oxford Journal of Archaeology*, vol. 5, n° 1, 1986, p. 67-76 ; P. GALLIOU, M. JONES, *The Bretons*, Oxford, 1991, chap. 4-5.

Lochrist⁷, est une preuve patente de l'existence de ces commerces maritimes, qui se poursuivaient d'ailleurs à travers la Manche vers l'île de Bretagne⁸. Bien que nous ne sachions pas grand-chose de l'organisation politique des peuples laténiens d'Armorique, il est fort probable que le Léon était occupé, dès avant la conquête romaine, par une ou plusieurs des unités territoriales quasi autonomes du vaste peuple des Osismes⁹. Cette partition ne fut pas supprimée par l'autorité conquérante et le développement de la petite ville gallo-romaine de *Vorganium* (Kerilien en Plounéventer), au cœur de ce terroir, s'accorde bien avec ce que nous savons de l'organisation des *pagi* en Gaule romaine¹⁰. Ces cellules de base y sont en effet d'ordinaire pourvues d'un chef-lieu, jouant, à son échelle, un rôle semblable à celui de la capitale de la *civitas*. Nous ignorons toutefois si ce que nous appelons aujourd'hui le Léon était, à cette époque, occupé par un ou plusieurs *pagi*, car la *Vie de saint Paul Aurélien* nous donne à connaître deux unités distinctes, le *pagus Leonensis* et le *pagus Agnensis* ou *Achmensis*¹¹, le nom de ce dernier, d'origine celtique (**Aximos* = le très maritime) étant proche d'un des deux noms anciens d'Ouessant (*Axantos*, selon Plin¹²) et très probablement antérieur à la Conquête.

L'étude attentive des vestiges archéologiques d'époque romaine signalés en Léon nous révèle une organisation économique qui, fondée sur une étroite symbiose entre villes et campagnes et sur l'existence d'un réseau de voies de communication relativement dense, ne diffère guère de ce qu'on connaît ailleurs en Armorique et en Gaule¹³.

Le monde agricole, comme dans toutes les sociétés occidentales avant la fin du XVIII^e siècle, y constituait le pôle majeur et occupait la quasi-totalité de la population. Les denrées qu'il produisait (céréales, viande, etc.) servaient certes à nourrir les habitants des campagnes et des villes, mais il est évident que l'économie de marché dont nous

avons ici les traces patentes supposait que soient dégagés des surplus qui, vendus hors des limites de la région, engendraient des profits, réinvestis par la suite dans la parure des villes (monuments publics) et des demeures rurales (villas) ainsi que dans l'achat de denrées que ne produisait pas le terroir (vin, huile, etc.¹⁴).

S'il est encore presque impossible de reconstruire le paysage agricole de la région au cours des premiers siècles de notre ère, les nombreux gisements de tuiles signalés sur le plateau léonard nous permettent d'imaginer une population assez dense et un habitat dispersé de fermes souvent espacées de quelques centaines de mètres¹⁵. Il n'y a là, à vrai dire, rien d'étonnant si l'on songe à l'organisation de l'occupation humaine dans le Léon à la fin de La Tène¹⁶ ou pendant

7 P. GALLIOU, *Les amphores tardo-républicaines découvertes dans l'ouest de la France et les importations de vins italiens à la fin de l'âge du fer*, Brest, 1982, p. 58-62.

8 B. CUNLIFFE, «Britain, the Veneti and beyond», *Oxford Journal of Archaeology*, vol. I, 1, 1982, p. 39-68 ; ID., «Relations between Britain and Gaul in the first century B.C. and early first century A.D.», dans S. MACREADY, F. H. THOMPSON (éd.), *Cross-Channel Trade between Gaul and Britain in the Pre-Roman Iron Age*, Londres, 1984, p. 3-23.

9 C'est du moins ce que laisse supposer l'étude, encore très partielle il est vrai, des monnayages osismes.

10 Cf., en particulier, A. CHASTAGNOL, «L'organisation du culte impérial dans la cité à la lumière des inscriptions de Rennes», dans A.-M. ROUANET-LIESENFELT et al., *La civilisation des Riedones*, Brest, 1980, p. 192-196.

11 C. CUISSARD, «Vie de saint Paul de Léon en Bretagne d'après un manuscrit de Fleury-sur-Loire conservé à la bibliothèque publique d'Orléans», *Revue celtique*, t. 5, 1881/3, p. 438, 441.

12 PLIN, *Hist. nat.*, IV, 103. - HOLDER, *Alt-celtischer Sprachschatz*, Graz, 1961 (réimpr.), p. 318.

13 P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 54, 85, 92.

14 J. PERCEVAL, *The Roman Villa*, Londres, 1976, p. 35. - J. DRINKWATER, *Roman Gaul*, Londres, 1983, p. 42.

15 P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule : le Finistère*, Paris, 1989.

16 Cf. J.-Y. ROBIC, *La cité des Osismes...*, op. cit.

l'époque moderne. Les rares fouilles suivies entreprises sur des sites de ce type (Keradenec en Saint-Frégant¹⁷, Le Valy-Cloistre en La Roche-Maurice¹⁸, etc.) ont mis au jour des édifices bâtis selon les techniques romaines, avec murs maçonnes, sols bétonnés et toits de tuiles. L'organisation de ces vestiges permet d'y reconnaître les restes de villas bâties sur des modèles en vogue dans tout le nord-ouest de l'Empire¹⁹ et qui associaient aux bâtiments agricoles nécessaires à l'exploitation du sol des demeures rurales dotées d'un certain confort (thermes, chauffage par hypocauste, murs et plafonds ornés, etc.).

Il est certain que nous avons là les propriétés et résidences de groupes sociaux relativement aisés - les villas armoricaines n'atteignent cependant jamais au luxe des grands palais d'Aquitaine comme Chiragan, Martres-Tolosane ou Montmaurin - exploitant leur domaine directement ou par l'intermédiaire d'un intendant (*villicus*). Les éléments documentaires comparables recueillis dans d'autres parties de la Gaule montrent bien qu'il s'agit de Gaulois romanisés, enrichis par l'agriculture ou le négoce (ou les deux), de membres de cette classe de paysans libres dont on sait aujourd'hui qu'elle formait l'une des composantes principales de la société gallo-romaine²⁰.

On doit néanmoins se garder de concevoir une image trop figée et uniforme de ces groupes sociaux, car les vestiges découverts, bien que fondamentalement de nature commune, varient considérablement dans leur ampleur et la richesse de leur architecture et de leur décor. Comment douter, en effet, que la grande villa de Keradenec en Saint-Frégant, d'une part, et les modestes habitats des contreforts des monts d'Arrée d'autre part²¹, correspondent à des degrés fort différents de l'échelle sociale ? L'étude fine du premier ensemble a d'ailleurs montré que le dernier état de la grande villa de Keradenec, daté de la première moitié du III^e siècle, n'était que le stade ultime d'une longue évolution, le

site ayant d'abord été occupé par une ferme à murs de terre et de bois, puis par une villa à galerie de façade²². Ce phénomène, récemment observé sur le site de La Guyomerais en Châtillon-sur-Seiche (I.-et-V.)²³, traduit assurément des mutations sociales au cours des siècles de la paix romaine, nées de l'enrichissement de certains groupes du peuple osisme. Il est d'ailleurs possible que ces derniers aient complété les revenus qu'ils tiraient de l'agriculture par des ressources annexes, puisées dans l'exploitation et la transformation des minerais²⁴, du sel marin²⁵, de l'argile enfin²⁶.

17 R. SANQUER, P. GALLIOU, «Le «château» gallo-romain de Keradenec en Saint-Frégant», *Annales de Bretagne*, t. LXXVI/1, 1969, p. 177-189 ; t. LXXVII/1, 1970, p. 163-227 ; t. LXXIX/1, 1972, p. 167-215.

18 R. SANQUER, P. GALLIOU, «Une maison de campagne gallo-romaine à La Roche-Maurice», *Annales de Bretagne*, t. LXXIX/1, 1972, p. 216-251.

19 Cf. P. GALLIOU, «Le plan des villas romaines d'Armorique», *Archeologia*, n° 74, 1974, p. 27-33 ; ID., «Les villas romaines d'Armorique», *Actes du colloque : La villa romaine dans les provinces du Nord-Ouest*, Tours, 1982, p. 95-113.

20 G.-C. PICARD, «Observations sur la condition des populations rurales», *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, t. II, 3, 1975, p. 98-111.

21 Cf. P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 96.

22 R. SANQUER, P. GALLIOU, «Le «château» gallo-romain de Keradenec...», art. cité, *Annales de Bretagne*, t. LXXIX/1, 1972, p. 167-179.

23 Écomusée du pays de Rennes-La Bintinais, *Nos ancêtres les Riedones : la villa gallo-romaine de Châtillon-sur-Seiche*, Rennes, 1990 (fouille A. Provost).

24 *Étain de Saint-Renan* : une monnaie de Vespasien et un grand bronze d'Hadrien ont été mis au jour dans le périmètre d'exploitation du gisement de cassitérite ; cf. R. SANQUER, «Antiquités de la région de Plouzané», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XCII, 1966, p. 22-23.

25 Dans la saunerie de Beg-ar-Vir en Lampaul-Plouarzel, des fragments de céramique du I^{er} siècle apr. J.-C. sont associés au gisement ; P.-L. GOULETQUER, «Le briquetage de Beg-ar-Vir, Lampaul-Plouarzel (Finistère)», *Annales de Bretagne*, t. XXVI, 1969, p. 137-147 ; ID., «Briquetages et sauneries», *Annales de Bretagne*, t. LXXVII, 1970, p. 153.

26 Four de potier à Penfrat-Bihan en Ploudaniel : P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule*, op. cit., p. 110.

Assurant les transferts osmotiques entre les campagnes environnantes et les villes plus éloignées, diffusant vers les populations rurales l'idéologie et les modes de la nouvelle culture, les petites villes de la Gaule romaine – les *vici* – jouèrent un rôle capital dans l'évolution de la province. Le Léon, ici encore, ne diffère guère des autres pays de Bretagne et de Gaule et l'agglomération de *Vorganium* (Kerilien en Plouneventer)²⁷ y joue de toute évidence le rôle de capitale régionale. Bien que les fouilles y aient été d'ampleur limitée et de nature imparfaite, il est certain que l'étoile que dessinent autour de la ville les voies venant de Carhaix, Morlaix, Saint-Pol, Plouguerneau, Saint-Mathieu et Landerneau, les ateliers de traitement du bronze et du fer mis au jour par les archéologues et le théâtre de quatre-vingts mètres de diamètre repéré par les prospecteurs y désignent une bourgade de quelque importance, réorganisée dans le courant du II^e siècle selon un plan régulier généralement réservé aux capitales de cités²⁸. Il est dommage que nous ne sachions pas grand-chose des rapports qu'elle entretenait avec le pays qui l'entoure.

On peut néanmoins raisonnablement penser que les *rusticani* des parages venaient y vendre diverses denrées agricoles et y acheter ce que leur offraient les échoppes des artisans. Il est probable, aussi, que le théâtre accueillait, pour des fêtes profanes ou sacrées, les foules venues des environs.

Nous connaissons encore moins bien les petites bourgades de Landerneau et de Morlaix, situées aux franges du terroir léonard, mais tout permet de penser que leur situation de premier gué sur l'Élorn et la rivière de Morlaix, et donc de passage obligé à plusieurs voies importantes, leur conférerait un rôle commerçant ou artisanal – ou les deux – non négligeable. Le centre de la bourgade occupant l'actuel site de Landerneau se situait ainsi dans la vallée, à proximité d'importants gisements d'argile à spicules, de part et d'autre d'un gué aujourd'hui masqué par

le pont de Rohan²⁹ alors que se dressait, au fond de la ria de Morlaix, dans les environs de la rue Longue et de la rue des Fontaines, une petite agglomération occupant les premières pentes³⁰. On ne sait en revanche pratiquement rien d'une éventuelle occupation urbaine des sites de Saint-Pol-de-Léon et de Brest. Dans le premier cas, seuls quelques fragments de tuiles et une urne cinéraire signalent la fréquentation des lieux au Haut-Empire³¹, tandis qu'à Brest les parages du château, où l'on serait tenté de placer un habitat groupé, ont subi de telles modifications qu'il est illusoire d'espérer la découverte de quelque preuve formelle que ce soit³².

Le développement harmonieux de l'économie intégrée qui caractérise la Gaule romaine au Haut-Empire ne pouvait se concevoir, comme nous l'avons souligné plus haut, sans l'existence de voies de communication, terrestres, fluviales ou maritimes permettant, entre autres fonctions, l'exportation des surplus agricoles et l'importation de denrées et objets divers. On voit ainsi que le Léon est irrigué par un réseau fort dense de voies et chemins antiques reliant les villes et bourgades de la *civitas* et desservant ainsi l'ensemble du *pagus*. Ce réseau, comme le montrent le milliaire de Kerscao en Kernilis, élevé sous le règne de Claude en 45 ou 46 apr. J.-C.³³, et de Sainte-Catherine en

²⁷ Ce nom est donné par PTOLÉMÉE, *Géographie*, II, 8, et par le milliaire de Kerscao en Kernilis (C.I.L., XIII, 9016).

²⁸ L. PAPE, *La civitas des Osismes à l'époque gallo-romaine*, Paris, 1978, p. 88-94 et A 149 - A 156.

²⁹ Cf. P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule*, op. cit., p. 92, avec bibliographie.

³⁰ Id., *ibid.*, p. 112-113, avec bibliographie.

³¹ Id., *ibid.*, p. 184.

³² Id., *ibid.*, p. 38-40, avec bibliographie.

³³ C.I.L., XIII, 1906. Cf. P. MERLAT, L. PAPE, «Bornes milliaires osismiennes», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XXXVI, 1956, p. 6-9, avec bibliographie.

Mespaul³⁴, fut mis en place dans les premiers temps de la présence romaine, réutilisant peut-être en partie des itinéraires indigènes, et se double d'un maillage extrêmement dense de chemins ruraux³⁵. Il survécut longtemps à la chute de l'Empire et ce sont bien des voies romaines que saint Paul et ses compagnons empruntèrent pour se rendre de Lampaul-Plouarzel à Saint-Pol-de-Léon³⁶. Il est indéniable qu'il était complété par des routes maritimes et fluviales³⁷, la jonction entre les deux systèmes se faisant dans les ports qui parsemaient la côte. On voit ainsi que Landerneau et Morlaix sont fort bien placés au débouché d'un riche hinterland agricole, de même sans doute que les havres de moindre importance qui se situaient près du Conquet³⁸ et de Plouguerneau³⁹ et auxquels aboutissent des voies majeures, issues de *Vorganium*.

Il est certain que c'était par ces ports que transitaient les denrées exportées et les importations destinées à être vendues dans les villes et campagnes du Léon. Nous ne savons rien des premières – céréales, viande, étain de Saint-Renan ? –, alors que les secondes ont laissé de très nombreux vestiges tangibles. La présence, sur tous les sites romains de la région, de fragments de céramique sigillée de Gaule du Sud ou du Centre⁴⁰, d'amphores à vin (d'Italie, de Catalogne, de Gaule du Sud)⁴¹ et à huile (de la vallée du Guadalquivir)⁴², nous permet de toucher du doigt la réalité de ces échanges à longue distance et nous montre bien que, loin d'être une frange arriérée du vaste Empire romain, la Bretagne occidentale était déjà intégrée dans un réseau d'échanges complexes.

Si l'étude fine des vestiges archéologiques nous permet de dresser un tableau relativement complet de l'activité économique du Léon romain, il faut bien avouer que nous ne savons pas grand-chose des hommes qui peuplaient ce terroir. Comme nous l'avons souligné plus haut, les nom-

breuses trouvailles qui y ont été faites nous apportent la preuve d'une véritable romanisation des techniques et des modes. Mais cela signifie-t-il pour autant que les Gaulois qui peuplaient ce terroir parlaient tous le latin ? C'est très improbable et, bien que les données épigraphiques soient pratiquement inexistantes, la très grande majorité de la population devait parler le gaulois, sans toutefois l'écrire. Le latin, comme dans bien des régions de Gaule, devait être la langue des «fonctionnaires» et des classes sociales les

³⁴ P. MERLAT, L. PAPE, «Bornes milliaires...», art. cité, p. 19-23, planche. – P. WUILLEUMIER, *Inscriptions latines des trois Gaules*, Paris, 1963, n° 479.

³⁵ Dans les parages de la villa de Keradenec en Saint-Frégant, par exemple, cf. R. SANQUER, P. GALLIOU, «Le «château» gallo-romain de Keradenec...», art. cité, *Annales de Bretagne*, t. LXXVI, 1969, p. 181-184.

³⁶ Cf. C. CUISSARD, op. cit., p. 442.

³⁷ L'Élorn jusqu'à Landerneau, en particulier.

³⁸ Nous ne rouvrons pas ici le dossier du *Portus Staliocanos* signalé par PTOLÉMÉE, *Géographie*, II, 7. Bien qu'une voie importante se dirige de Kerilien en Plouneventer vers les parages de la grève de Porsliogan en Plougonvelin, aucun vestige de quelque importance n'a été découvert près de celle-ci. En dernier lieu, voir Y. CHEVILLOTTE, «Le port antique de Porsliogan ?», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXVIII, 1989, p. 119-124.

³⁹ Une voie, issue de Kerilien en Plouneventer, se dirige vers le Corréjou en Plouguerneau, dans les environs duquel plusieurs toponymes en *moguer-* signalent vraisemblablement l'existence de vestiges antiques.

⁴⁰ Par exemple à Kerilien : P. GALLIOU, R. SANQUER, *La sigillée décorée de Kerilien en Plouneventer*, Brest, 1979, 67 p.

⁴¹ Amphores Dressel 2-4 et Pascual I à Kerilien, Saint-Pol, etc., cf. P. GALLIOU, «Days of wine and roses ? Early Armorica and the Atlantic wine trade», dans S. MACREADY, F. H. THOMPSON (éd.), *Cross-Channel Trade between Gaul and Britain in the pre-Roman Iron Age*, Londres, 1984, fig. 12-13 en particulier.

⁴² Avec estampille L.A.G. à Kerilien : R. SANQUER, «Chronique d'archéologie antique et médiévale», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CI, 1973, p. 61, par exemple. À Keradenec en Saint-Frégant : R. SANQUER, P. GALLIOU, «Le «château» gallo-romain de Keradenec...», art. cité, *Annales de Bretagne*, t. LXXVII, 1970, fig. 27.

plus riches, le commun des indigènes se contentant de quelques termes qu'il écorchait à l'occasion.

Bien que nous soyons extrêmement mal renseignés sur la religion de ces communautés – le Léon n'a livré que quelques statuettes en terre blanche et en bronze qui ne diffèrent pas de celles qui se rencontrent communément en Armorique et une seule statue de pierre, exhumée au XVIII^e siècle près du fort du Blosson et d'interprétation difficile⁴³ – et sur leurs pratiques funéraires⁴⁴, tout permet de croire que les Gaulois qui peuplaient le Léon romain avaient conservé leurs coutumes et croyances ancestrales et n'avaient adopté, des nouvelles pratiques et mentalités, que celles qui n'attaquaient pas à leurs traditions pérennes. Ils ne différaient donc guère, en cela, des autres Armoricaïns romanisés.

Cette permanence de traditions indigènes ne signifie pas, pour autant, que ces peuples occidentaux se soient enfermés dans une opposition farouche au conquérant, et tout nous montre au contraire qu'ils furent prompts à saisir l'occasion qui se présentait de s'enrichir à l'abri d'une paix civile enfin établie. L'archéologie nous montre en effet un développement économique qui se manifeste, dès le I^{er} siècle de notre ère, par la mise en place des principaux éléments du réseau routier⁴⁵, la construction de villas⁴⁶ et de quartiers urbains, l'apport, surtout après 40, de céramiques du sud et du centre de la Gaule⁴⁷, d'amphores à vin et à huile, la diffusion, enfin, de monnaies d'or⁴⁸. Le II^e siècle et la première moitié du III^e siècle virent s'amplifier cette croissance⁴⁹, dont témoignent de vastes programmes de rénovation urbaine⁵⁰, de transformations des villas⁵¹ ou bien encore la diffusion, dans tout le terroir, de céramiques importées.

Dès les années 250, cependant, les premières fissures commencèrent d'apparaître dans ce bel édifice alors que montaient les périls aux frontières comme à l'intérieur

même de l'Empire. Si l'on ne connaît pas encore toutes les raisons de l'effondrement de l'économie armoricaine à la fin du III^e siècle, on ne peut toutefois douter que la chute ait été brutale, que l'exacerbation des tensions sociales et politiques ait provoqué une totale dislocation des réseaux de communication et d'échange, signifiant ainsi la mort d'un système socio-économique qui ne pouvait fonctionner en circuit fermé⁵². Les enfouissements monétaires contemporains de ces événements exhumés dans le Nord-Finistère sont nombreux⁵³ et témoignent certes de l'acuité de cette crise. Mais plus manifestes encore sont les signes d'abandon qui se voient, en cette fin de siècle, à Kerilien et à Keradennec. C'est ainsi que, vers les années 280-300, les thermes de la grande villa de Keradennec furent utilisés comme habitat par des groupes humains qui n'hési-

43 Cf. P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule*, op. cit., p. 184, avec bibliographie.

44 Cf. P. GALLIOU, *Les tombes romaines d'Armorique*, Paris, 1989, p. 127 (Diriguin en Saint-Méen).

45 Rappelons que le milliaire de Kerscao est daté de 45-46 apr. J.-C.

46 Le Valy-Cloistre en La Roche-Maurice, vers 80-90 apr. J.-C.

47 P. GALLIOU, « Sigillée de Gaule du Sud en Armorique: diffusion et problèmes », *Rei Cretariae Romanae Fautorum*, Acta XXI/XXII, 1982, p. 117-130.

48 P. GALLIOU, « Monnaies d'or d'époque romaine découvertes en Bretagne », *Archéologie en Bretagne*, n° 30, 1981, p. 11-38.

49 P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 241-247.

50 Selon L. Pape, le plan d'ensemble de Vorganium fut modifié vers 150 par la mise en place d'un maillage régulier de rues et l'édification du théâtre, cf. L. PAPE, *La civitas des Osismes*, op. cit., p. 93-94.

51 Second état du Valy-Cloistre, second et troisième état de Keradennec.

52 P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., chap. XV.

53 Bourg-Blanc : P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule*, op. cit., p. 116 ; Brest : *ibid.*, p. 38 ; Lannilis : *ibid.*, p. 104 ; Plounévez-Lochrist : *ibid.*, p. 131-132 ; Le Relecq-Kerhuon : *ibid.*, p. 93 ; Saint-Frégant : *ibid.*, p. 106 ; Sibiril : *ibid.*, p. 185, etc.

tèrent pas à installer un four rustique contre les décors peints ou à allumer de grands feux dans les salles d'apparat⁵⁴. Cet exemple n'est d'ailleurs pas isolé et ce phénomène se voit dans toutes les villas fouillées à ce jour en Bretagne. Perdant leur rôle au sein d'un monde en pleine dérive, les villes, les villas ne pouvaient plus servir que de refuges temporaires à des groupes sociaux différents ou en voie de marginalisation, avant leur abandon définitif à la fin du IV^e siècle⁵⁵.

La reprise en main des provinces par le pouvoir central, opérée dans les dernières années du III^e siècle par les empereurs de la Tétrarchie, permit certes de freiner le cours catastrophique que prenaient les événements, mais non de l'inverser. C'est en effet à cette époque (ou dans le courant du IV^e siècle) que furent élevés les remparts urbains⁵⁶ et que furent édifiées, pour les défenses des côtes, de vastes forteresses telles celle dont les vestiges sont encore visibles aujourd'hui dans l'enceinte du château de Brest⁵⁷. Cet imposant *castrum*, dont la partie la mieux connue est une muraille de briques et de petit appareil, munie de tours et longue de 180 m, était très certainement l'*Osismis* de la *Notitia dignitatum*⁵⁸ et abritait une garnison de Maures osismiaques chargée de la défense des côtes contre les pirates. Les pré-occupations militaires prenant le pas sur l'administration civile, il est probable que cette place devint bientôt la capitale des Osismes à la place de *Vorgium* (Carhaix), tout comme, à la même époque, chez les Coriosolites, Corseul perdait son rang en faveur d'Alet. La distance entre ces grandes places fortifiées et munies de garnisons (Cherbourg, Coutances, Alet, Brest, Vannes, Nantes) est telle, cependant, qu'il faut imaginer l'existence de fortifications côtières secondaires s'insérant entre celles-ci. La description que nous donne Wrmonoc de l'*oppidum* de Saint-Pol prend ici toute son importance : « L'*oppidum* était en ce temps-là cerné tout à l'entour par des murs de terre d'une hauteur

étonnante, bâtis dans les temps anciens⁵⁹ », car l'on sait que, dès le III^e siècle, de nombreuses villes de Grande-Bretagne (Exeter, Dorchester, Winchester, etc.) furent ainsi protégées⁶⁰, alors qu'au Bas-Empire les fortifications de terre ne sont pas rares sur les limites de l'Empire. Il est donc fort possible que l'une des deux enceintes, dont on distingue encore la trace sur le plan de Saint-Pol levé en 1776⁶¹ et dont un fossé fut récemment repéré dans le bas de la place Charles-de-Gaulle par le commandant Cheval⁶² ait abrité une petite garnison au IV^e siècle. Elle avait toutefois été abandonnée par celle-ci lorsque saint Paul y pénétra.

Cette chaîne de forteresses avait cependant l'inconvénient de ne fournir qu'une défense trop statique pour affronter un ennemi extrêmement mobile. Divers indices nous incitent de la sorte à penser que ce réseau fut, au cours du IV^e siècle, complété par l'établissement de contingents de paysans-soldats sur des terres abandonnées, selon une politique

54 R. SANQUER, P. GALLIOU, « Le «château» gallo-romain de Keradennec... », art. cité, *Annales de Bretagne*, t. LXXVII, 1970, p. 200-205 ; t. LXXIX, 1972, p. 195-199.

55 P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 114.⁵⁶ Il est possible, si l'on en croit la trouvaille de neuf *antoniniani* de Gordien III, Philippe, Valérien et Gallien place de Viarmes, sur le tracé des anciennes murailles, que Morlaix ait été protégé par un rempart, cf. P. GALLIOU, *Catalogue des collections d'archéologie gallo-romaine du musée de Morlaix*, Morlaix, 1976.

57 R. SANQUER, « Les origines lointaines de Brest », dans Y. LE GALLO (éd.), *Histoire de Brest*, Toulouse, 1976, p. 28-35.

58 *Notitia dignitatum*, Occ., XXXVII, 17.

59 C. CUISSARD, op. cit., p. 442-443.

60 J. S. WACHER, « Earthwork defences of the second century », dans J. S. WACHER (éd.), *The Civitas Capitals of Roman Britain*, Leicester, 1966, p. 60-69.

61 Ce document m'a été communiqué par Y.-P. Castel et B. Tanguy, que je remercie.

62 P. GALLIOU, J.-P. LE BIHAN, « Chronique d'archéologie antique et médiévale », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXVIII, 1989, p. 61-62.

fort répandue à cette époque sur toutes les frontières de l'Empire⁶³. C'est ainsi que les éléments de *cingulum* mis au jour à Keradennec en Saint-Frégant proviennent de l'uniforme de militaires installés en ces lieux au IV^e siècle⁶⁴, de même qu'une fibule exhumée dans les thermes de la *villa* de Gorré-Bloué en Plouescat⁶⁵. Il est fort probable que ces contingents étaient, pour une très large part, constitués de Bretons, dont certaines céramiques importées ou apportées du Dorset (*black-burnished ware*) signalent peut-être aussi la présence⁶⁶.

Les trouvailles de céramiques d'Argonne ou d'Aquitaine faites sur des sites léonards⁶⁷ et celle d'un très important enfouissement de monnaies et d'argenterie à Meznaot en Saint-Pabu (environ 11 000 monnaies et trois vases en argent)⁶⁸ nous montrent certes une reprise des activités économiques et des échanges maritimes dans les premières décennies du IV^e siècle, à l'abri du système défensif mis en place le long des côtes du pas de Calais et de la Manche, mais dans un cadre totalement différent de celui du Haut-Empire. Alors même que de nombreuses terres retournaient à la friche – on en trouvera la preuve dans les analyses polliniques menées sur des tourbières du Centre-Finistère⁶⁹, dans la vie de saint Paul⁷⁰ et dans celle de saint Patrick⁷¹ – aucune des villas fouillées à ce jour ne montre d'indice de reconstruction ou de réaménagement de locaux sommairement occupés par des colons ou des populations marginales, alors même que ceux-ci recevaient des céramiques importées. Dès la fin du IV^e siècle ou les premières décennies du siècle suivant, villes⁷² et villas étaient abandonnées aux herbes folles, et alors que se développaient de nouvelles formes d'habitat – peut-être les ancêtres de nos villages – l'Occident gaulois entraînait dans une nouvelle phase de son histoire.

Le monde que rencontrèrent saint Paul et ses compagnons, à leur arrivée sur le

continent, était en effet radicalement différent de celui qu'avait connu la région lors des siècles précédents.

Les Armoricaïns s'étaient, on le sait, séparés de l'Empire en 410, après que l'empereur Honorius leur eut refusé toute aide contre les assauts des barbares. Nous ne savons rien, pourtant, du pouvoir qui succéda à l'Empire, même s'il est probable que les élites politiques des *civitates* armoricaines aient alors saisi l'occasion d'étendre leur pouvoir. Y eut-il alors développement d'un pouvoir atomisé en de multiples principautés, rappelant celui qu'avait connu l'Armorique à l'âge du bronze et au début de l'âge du fer ? Nous n'en savons rien, à vrai dire, et le Wizur de la *Vita* correspond probablement à un état bien plus tardif de l'organisation politique du Léon, contemporain de Wrmonoc, même s'il paraît associé à l'agglomération de Kerilien⁷³.

De la société armoricaine du V^e siècle, nous ne savons pas grand-chose non plus, car,

⁶³ P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 268-270.

⁶⁴ R. SANQUER, P. GALLIOU, «Le «château» gallo-romain...», art. cité, 1972, fig. 14, 701b 1-4.

⁶⁵ P. GALLIOU, *L'Armorique romaine*, op. cit., p. 266.

⁶⁶ À Lannerchen en Plouguerneau, par exemple, cf. P. GALLIOU, J.-P. LE BIHAN, «Chronique d'archéologie antique et médiévale», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXVIII, 1989, p. 47-48.

⁶⁷ Keradennec, Langongar en Saint-Renan, Gorré-Bloué en Plouescat, etc.

⁶⁸ P. GALLIOU, *Carte archéologique de la Gaule*, op. cit., p. 127, avec bibliographie.

⁶⁹ P.-R. GIOT, «Un aspect méconnu du déclin du Bas-Empire», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CV, 1977, p. 97-98.

⁷⁰ Bœufs sauvages, ours, lieux isolés, etc.

⁷¹ En 436 celui-ci, traversant la Bretagne, marche vingt-huit jours *per desertum*, cf. J. CARNEY, *The Problem of Saint Patrick*, Dublin, 1961, p. 62 ff.

⁷² Les dernières monnaies de Kerilien sont d'Honorius (395-423).

⁷³ Motte de Morizur.

comme nous l'avons souligné plus haut, les importations de céramiques et les apports de monnaies s'interrompent dans les premières décennies du siècle et nous n'avons, par conséquent, aucun élément de datation pour les périodes postérieures. Il est certain, en tout cas, que le cadre de vie des Armoricaïns s'était substantiellement modifié, l'abandon des villes et des villas signifiant la naissance de nouveaux habitats, peut-être groupés⁷⁴, dont nous ignorons tout, faute de mobilier associé datable.

Les violentes révoltes sociales qui affectèrent l'ouest de la Gaule du V^e siècle⁷⁵ montrent bien, toutefois, que les tensions sociales et économiques s'étaient encore exacerbées⁷⁶ en dépit d'une très forte baisse démographique et d'une extension des friches.

Ce monde, dont nous distinguons très imparfaitement les linéaments, est un monde complexe, confus, et qui, en dépit des liens de plus en plus affirmés qu'il entretenait avec les pays d'outre-Manche, s'isolait de la Gaule continentale et du grand commerce mariti-

me⁷⁷ pour replonger dans une protohistoire qu'il n'avait peut-être jamais totalement quittée.

⁷⁴ Un certain nombre de bourgs du Léon (Guilers, Ploumoguier, Plouzané, etc.) ont livré des vestiges antiques. Nous ne savons pas, toutefois, si cette superposition correspond à une permanence de l'occupation en certains sites ou à une banale utilisation des ruines antiques comme carrière.

⁷⁵ Révolte bagaude de 407, soulèvement de Tibatto en 435-437 et 442, cf. P. DOCKÈS, «Révoltes bagaudes et ensauvagement», dans P. DOCKÈS, J.-M. SERVET, *Sauvages et ensauvagés*, Lyon, 1980, p. 143-261.

⁷⁶ Mainmise des grands propriétaires fonciers sur les terres les plus fertiles ? Tensions entre Armoricaïns et Bretons ?

⁷⁷ Alors que celles-ci abondent sur les côtes occidentales des îles Britanniques (cf. C. THOMAS, *A Provisional List of Imported Pottery in post-Roman Western Britain and Ireland*, Institute of Cornish Studies, 1981) les céramiques importées du bassin méditerranéen aux V^e-VI^e siècles sont excessivement rares en Bretagne, le seul fragment certain étant celui de l'île Lavret en Bréhat, cf. P.-R. GIOT, G. QUERRÉ, «Le tesson d'amphore B2 de l'île Lavret», *Revue archéologique de l'Ouest*, t. 2, 1985, p. 95-100.

De la Grande à la Petite Bretagne au temps de saint Paul Aurélien

par Sean McGrail*

Depuis que la remontée du niveau marin, vers le milieu du VIII^e millénaire avant notre ère¹, a isolé la Grande-Bretagne de l'Europe continentale, on a été contraint de se servir de bateaux pour passer des îles Britanniques en France et en Bretagne. Divers éléments archéologiques, tels les haches polies de provenance française découvertes en Grande-Bretagne², nous apportent des témoignages indirects sur ces premières traversées d'époque néolithique et sur le véritable commerce qui se développa au Bronze moyen³. Ces échanges entre les deux rives de la Manche occidentale paraissent avoir connu leur apogée à la fin du I^{er} millénaire avant notre ère⁴. Au cours de la période romaine, les principaux itinéraires maritimes se déplacèrent vers la Manche orientale, vers le Rhin et la Gaule Belgique d'une part, la Tamise, la Stour, la Blackwater et la Colne dans le sud-est de la Grande-Bretagne d'autre part, mais on continua d'utiliser les routes de la Manche occidentale (fig. 1)⁵.

Dans les temps qui suivirent la fin de l'Empire, des missionnaires chrétiens et des marchands utilisèrent ces voies pour passer de Gaule en Irlande et dans l'ouest de la Grande-Bretagne⁶. À la fin du V^e siècle et au début du siècle suivant, il semble que les flux principaux aient été inversés et que ces itinéraires aient été empruntés par des émigrants quittant le sud-ouest de la Grande-Bretagne pour aller

* Professeur à l'université d'Oxford (E.R.).

Traduction : Patrick Galliou.

¹ R.M. JACOBI, «Britain inside and outside Mesolithic Europe», *Proceedings of Prehistoric Society*, t. 42, 1976, p. 72-73. – R.J. DEVOY, «Analysis of the geological evidence for Holocene sea-levels movements in S.E. England», *Proceedings of Geologists' Association*, t. 93, 1982, p. 65-90.

² W.A. CUMMINS, T.H. McK. CLOUGH, *Stone Axe Studies*, CBA Research Report 67, vol. 2, 1988, cartes 1 et 10.

³ K. MUCKLER, «Middle Bronze age trade between Britain and Europe», *Proceedings of the Prehistoric Society*, t. 47, 1981, p. 275-297.

⁴ J.P. MURPHY, *Rufus Festus Avienus: Ora maritima*, Chicago, Ares, 1977. – STRABON, 4. 5. 2. – B. CUNLIFFE, *Iron Age Communities in Britain*, Henley, RKP, 1978, 2^e édition, p. 111-114 ; ID., «Britain, the Veneti and beyond», *Oxford Journal of Archaeology*, t. 1, 1982, p. 39-68 ; ID., *Greeks, Romans and Barbarians: spheres of interaction*, Londres, Batsford, 1988 ; ID., *Mount Batten, Plymouth*, Oxford University Committee for Archaeology 26, 1988. – P. GALLIOU, «Les monnaies et les amphores», dans *Problèmes de navigation en Manche occidentale à l'époque romaine, Caesardunum*, n° 12, 1977, p. 496-499 ; ID., «Days of wine and roses ?», dans S. MACREADY et F.H. THOMPSON [dir.], *Cross-Channel trade between Gaul and Britain in the pre-Roman Iron Age*, Society of Antiquaries Occasional Papers N. S. 4, 1984, p. 24-36. – C.F.C. HAWKES, *Pytheas*, J.L. Myres Memorial Lecture, Oxford, 1977.

⁵ B. CUNLIFFE, «Relations between Britain and Gaul in the 1st century B.C. and early 1st century A.D.», dans S. MACREADY et F.H. THOMPSON, *op. cit.*, p. 3-23.

⁶ C. THOMAS, *Christianity in Roman Britain*, Londres, Batsford, 1981 ; ID., «Gallici Nautae de Galliarum Provinciis. A 6th-7th century trade with Gaul reconsidered», *Medieval Archaeology*, t. 34, 1990, p. 1-26. – M. TODD, *South West to A.D. 1000*, Londres, Longman, 1987.

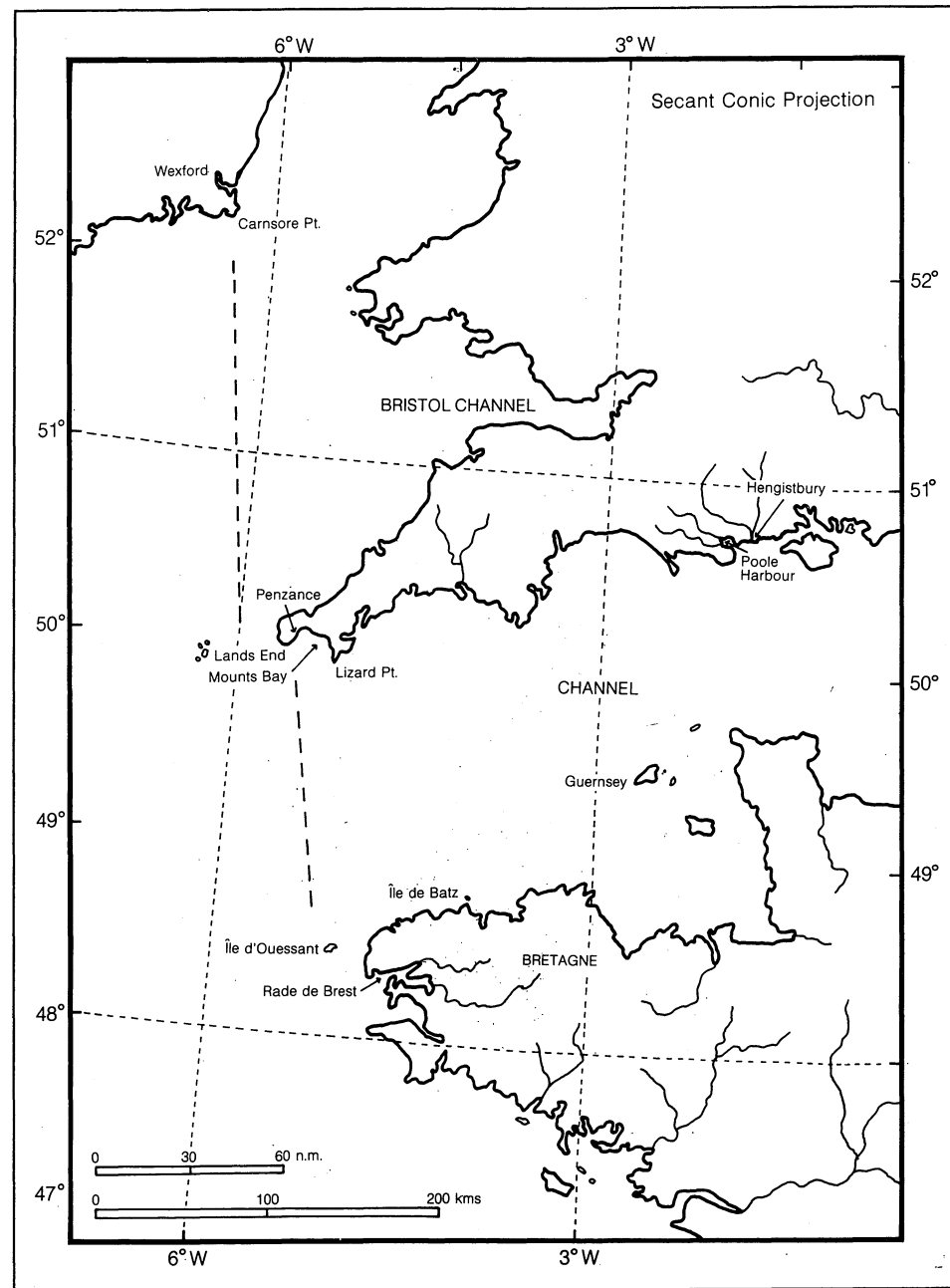


Fig. 1. – La région entre le sud-ouest de l'Irlande, le sud-ouest de la Grande-Bretagne et le nord-ouest de la France.
Carte de l'Institute of Archaeology, Oxford.

s'installer dans le nord-ouest de la Gaule et en Galice⁷, ainsi que par des missionnaires venant d'Irlande et de Grande-Bretagne et se rendant sur le continent, et tout particulièrement en Bretagne.

Saint Paul Aurélien (Pol de Léon), élevé et ordonné au monastère de St Iltyd à Llanilltyd Fawr (Llantwt Major) dans le comté de Glamorgan, fut l'un de ces saints navigateurs du VI^e siècle, avant de devenir l'un des principaux évangélisateurs du Finistère⁸. Vers le milieu du VI^e siècle, avec un groupe de douze compagnons, il passa d'abord du pays de Galles en Cornouailles, puis de Cornouailles en Bretagne. L'église ancienne du village de Paul, au sud de Penzance (fig. 2), est dédiée à saint Pol de Léon⁹, et il n'est donc pas impossible que le saint ait embarqué pour la Bretagne à Mousehole, dans Mounts Bay. Il semble que saint Paul ait tout d'abord touché terre à Ouessant. Puis, après avoir consacré beaucoup de temps à l'évangélisation du Finistère et avoir fondé un évêché à l'endroit où se dresse aujourd'hui la ville de Saint-Pol, il se retira à l'île de Batz, au nord de Roscoff, et fonda un monastère dans la partie sud-est de celle-ci¹⁰.

De nombreux documents nous montrent que l'utilisation des îles pour le commerce international est un fait commun à toutes les sociétés et ce, depuis les temps les plus reculés¹¹. Les îles présentent, en effet, des avantages, tant pour le marin et le marchand que pour les autorités locales ou régionales. Aisément reconnaissables pour un navire venant du large, elles offrent un refuge au marin, à l'écart des dangers abondant au long des côtes. Le marchand, pour sa part, y trouve une base sûre, d'où il peut commencer à explorer le continent. Les autorités locales, enfin, voient dans les îles une zone clairement définie, où l'on peut isoler, protéger et surveiller les marchands internationaux et les marins étrangers et prélever des droits de douane.

Il est certain que les missionnaires tels que saint Paul avaient des exigences iden-

tiques à celles des marins et marchands et qu'ils étaient parfaitement conscients des avantages des sites insulaires, tels que ceux qu'offre Ouessant.

L'exposé qui va suivre tentera donc de répondre à trois questions concernant le voyage de saint Paul Aurélien :

- Comment saint Paul effectua-t-il sa traversée de la Manche ?
- Comment put-il débarquer en Bretagne ?
- Quel type de navire utilisa-t-il ?

Topographie et climat des eaux côtières bretonnes

Avant de tenter de répondre à ces questions, il est toutefois nécessaire de considérer l'environnement maritime en Manche occidentale au VI^e siècle avant notre ère. Dans la période qui suivit immédiatement la dernière glaciation, le niveau moyen de la mer dans l'Europe du Nord-Ouest était bien plus bas qu'il l'est aujourd'hui¹². C'est ainsi qu'en 6000 av. J.-C., le niveau de la mer dans le sud-ouest de la Grande-Bretagne était inférieur de plus de 25 mètres à son niveau actuel¹³, et il est donc certain que les côtes et les eaux côtières

⁷ M. TODD, *op. cit.*, p. 231-239. – P. GALLIOU, M. JONES, *The Bretons*, Oxford, Blackwell, 1991, p. 128-139.

⁸ D. ATTWATER, *Dictionary of Saints*, Harmondsworth, Penguin, 1974, p. 269. – D.H. FARMER, *Oxford Dictionary of Saints*, Oxford University Press, 1987, p. 340.

⁹ D. ATTWATER, *op. cit.*, p. 269.

¹⁰ G.H. DOBLE, *Saints of Cornwall*, 1960.

¹¹ S. MCGRAIL, *Ancient Boats in North-West Europe*, Londres, Longman, 1987, p. 271.

¹² J.T. GREENSMITH, M. J. TOOLEY (dir.), «Sea-levels movements during the last deglacial hemicycle», IGCP Project 61, *Proceedings of Geologist's Association*, 1982, t. 93, p. 1.

¹³ A. HEYWORTH, C. KIDSON, «Sea-levels changes in south-west England and in Wales», *ibid.*, t. 93, p. 91-111, fig. 5.

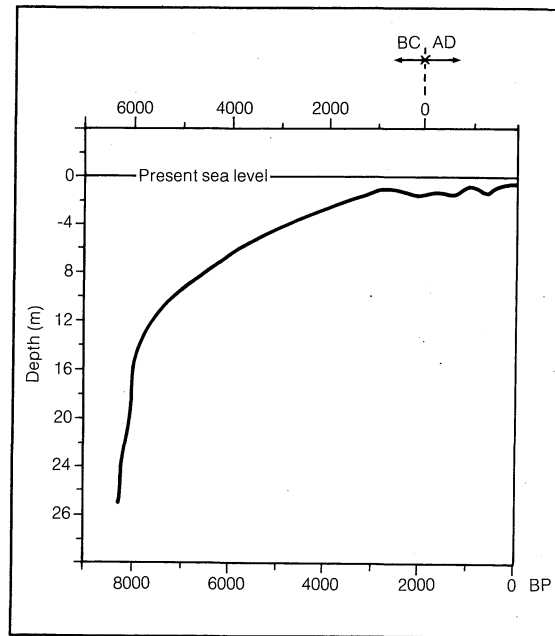


Fig. 2. - Courbe générale de l'évolution du niveau de la mer pour le nord-ouest de l'Europe.

Source : ICPG Project 61 (Greensmith et Tooley, 1982).

Dessin : Institute of Archæology, Oxford.

de ces parages devaient être très sensiblement différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui.

Au VI^e siècle apr. J.-C., cependant, la remontée du niveau marin, consécutive à la fin de la déglaciation, était achevée à plus de 90 % (fig. 2), et les études les plus récentes donnent à penser que, dans l'ensemble, le niveau moyen de la mer au VI^e siècle n'était inférieur que d'un ou deux mètres au niveau actuel. Cela signifie, bien sûr, qu'au VI^e siècle ce niveau se situait dans l'amplitude du marnage que nous connaissons aujourd'hui - il atteint six mètres environ en Manche, avec des variations allant de deux mètres aux marées de vives-eaux devant Poole, dans le Dorset, à plus de douze mètres dans la baie du Mont-Saint-Michel. Ainsi donc, à l'époque de

Paul Aurélien, la topographie des côtes et le régime des marées en Manche occidentale étaient-ils, dans l'ensemble, identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le climat, lui aussi, a varié dans le passé, et les recherches récentes semblent indiquer qu'au VI^e siècle le climat de la région concernée était sensiblement plus humide et plus froid que celui que nous connaissons¹⁴. Les vents dominants et la houle qui en résulte devaient être de même direction (entre le sud-ouest et le nord-ouest) qu'aujourd'hui dans la zone maritime qui s'étend entre l'Irlande, le sud-ouest de la Grande-Bretagne et le nord-ouest de la France.

Les côtes de Bretagne occidentale (fig. 3), de la baie de Morlaix jusqu'à la rade de Brest, peuvent être l'une des zones les plus inhospitalières à la navigation de tout le nord-ouest de l'Europe. Des eaux peu profondes s'étendent jusqu'à cinq kilomètres des côtes, et il existe au large de celles-ci d'innombrables récifs qu'il est très difficile de voir. Il en va de même des nombreuses rias que seul un pilote possédant une connaissance particulière des lieux est capable d'identifier. L'amplitude des marées est relativement importante, variant de six à onze mètres aux marées de vives-eaux, et ces eaux côtières sont parcourues par un réseau complexe de courants de marée qui, dans plusieurs cas, entraînent les navires vers des zones particulièrement dangereuses. C'est ainsi qu'au sud et à l'ouest d'Ouessant, le courant de jusant vous entraîne vers les récifs qui émaillent la côte du Léon, tandis que le courant de reflux se dirige vers la chaussée de Sein, archipel rocheux s'étendant à l'ouest de la pointe du Raz. Si le vent souffle en sens contraire de ces courants violents, la navigation devient extrêmement difficile, tout particulièrement au moment des marées de vives-eaux.

¹⁴ H. H. LAMB, *Climate*, Londres, Methuen, 1977, vol. 2, p. 372-374, 384-385.

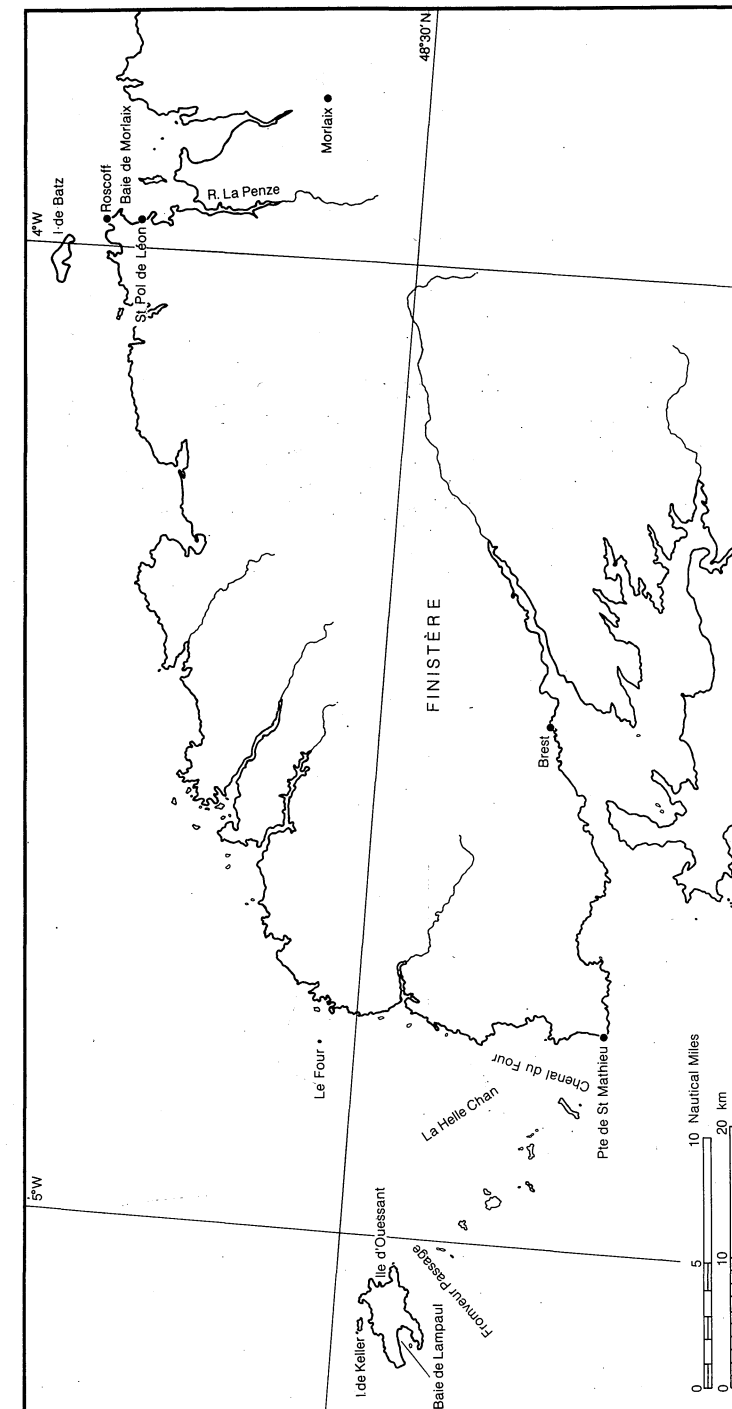


Fig. 3. - La Bretagne occidentale.
Carte de l'Institute of Archæology, Oxford.

On trouvera dans ce qui suit quelques exemples des périls auxquels s'exposent les marins dans ces eaux. Ils sont empruntés à des *Pilotes* des XIX^e et XX^e siècles, c'est-à-dire à des guides destinés aux marins naviguant dans ces eaux côtières¹⁵ :

* «Les parages de l'île de Batz sont rendus difficiles, jusqu'à un mille de distance, par la présence de hauts-fonds et d'une multitude de roches immergées et émergées. On ne doit pas tenter de passer à marée basse entre l'île et la côte en raison de la présence de très nombreuses roches ; à marée haute, on devra prendre un pilote.»

* «La baie de Morlaix est encombrée de petites îles, de roches et de hauts-fonds. L'accès en est difficile.»

* «La côte, entre les îles de Batz et d'Ouessant, est émaillée de roches et de hauts-fonds jusqu'à trois milles du rivage. L'amplitude des marées est forte, et les courants de marée atteignent parfois quatre nœuds. L'accès de nombreux petits ports et criques est difficile si l'on ne connaît pas parfaitement les parages.»

* «L'île d'Ouessant est entourée d'écueils qui s'étendent vers l'ouest jusqu'à un mille et demi des côtes. Les courants de marée atteignent parfois cinq nœuds et demi et sont particulièrement violents entre l'île et le continent. L'accès au port qui se trouve au sud-ouest de l'île (baie de Lampaul) est difficile en raison de vastes zones de rochers affleurants.»

* «Entre l'île d'Ouessant et le continent s'étend un archipel d'îles, de récifs et de hauts-fonds qu'il est imprudent d'approcher si l'on ne connaît pas parfaitement les parages. La côte qui fait face à l'île est bordée d'îlots, de roches et de hauts-fonds s'étendant jusqu'à deux milles au large.»

Les navigateurs du VI^e siècle devaient donc affronter ces difficultés et ces périls des eaux côtières dans un climat sensiblement

plus froid et plus humide que celui que nous connaissons aujourd'hui.

Pilotage et navigation

L'existence de phares, de chenaux balisés, de cartes marines, de compas, de bulletins météo diffusés à la radio facilite aujourd'hui la tâche des marins qui doivent fréquenter ces eaux difficiles. Mais, au VI^e siècle de notre ère, les navigateurs ne disposaient d'aucun de ces secours et devaient se contenter de la sonde et des enseignements qu'apportaient leur expérience personnelle et les traditions. Comment donc saint Paul put-il se diriger sans faillir vers la Bretagne à travers les immensités marines ? Nous n'avons, sur ce point, aucun renseignement contemporain, mais nous pouvons déduire les méthodes de navigation qu'il utilisa probablement de ce que nous apprennent les auteurs classiques des connaissances qu'avaient les Celtes de l'astronomie et de la façon dont ils se transmettaient, de génération en génération, leurs traditions et leur science¹⁶. De plus, on trouvera dans le récit qu'Homère nous fait des voyages d'Ulysse certains renseignements sur les méthodes de navigation des premiers marins de Méditerranée¹⁷, et des indices fort utiles dans le *Voyage de saint Brandan*, texte du IX^e siècle qui nous décrit le périple du saint et navigateur irlandais du VI^e siècle qui, des côtes occidentales d'Irlande et d'Écosse, cingla vers les îles du septentrion¹⁸. On apprendra beaucoup aussi en étudiant les méthodes de navigation simple

15 J. PURDY, *New Sailing Directory for the English Channel*, Londres, Laurie, 1842, 9^e éd. – *Admiralty Channel Pilot*, 1931 et 1977.

16 AINSI CÉSAR, *De Bello gallico*, 6. 14.

17 S. MCGRAIL, «Navigational techniques in Homer's *Odyssey*», *Proceedings of the 4th symposium on Ship Construction in Antiquity*, à paraître.

18 J.J. O'MEARA, *Voyage of St Brendan*, Dublin, Dolmen, 1978.

utilisées jusqu'à une époque récente en mer du Nord¹⁹ et en Océanie²⁰.

En me basant sur ces diverses sources et sur ce que je sais des principaux problèmes de navigation, il me paraît que saint Paul fit appel aux techniques décrites ci-dessous pour accomplir sa traversée de la Manche occidentale : il quitta les côtes occidentales de Mounts Bay par bon vent et par marée descendante et, restant en vue de la terre, se dirigea vers le sud-sud-est jusqu'en vue de Lizard Head. Il avait choisi son cap en fonction de repères soigneusement mémorisés et utilisait la sonde lorsqu'il voulait repérer des chenaux sûrs. Dans le cas où un vent relativement fort aurait soufflé de l'ouest, on peut penser qu'il se serait dirigé vers le sud-sud-ouest avant de se trouver en vue d'un repère convenable, dans les parages de Gwanap Head, lui permettant de commencer sa traversée.

En vue de Lizard Head, que l'on distingue par beau temps de plus de 14 nautiques, il changea de cap pour se diriger vers le sud, car l'île d'Ouessant se trouve plein sud de Lizard Head, dont elle est distante de 95 nautiques. Il est d'ailleurs probable que le cap choisi était plutôt de direction sud-ouest que plein sud, afin de compenser tout à la fois la dérive engendrée par les vents dominants soufflant de l'ouest et la dérive très légère qu'entraînent les courants de surface en Manche, remontant vers le nord-est à la vitesse moyenne de 6 nautiques par jour²¹. Les courants de marée en Manche occidentale, déterminés par les mouvements des astres, que modifient localement la topographie et le temps, circulent dans une direction nord-est-sud-ouest à une vitesse atteignant parfois trois nœuds. Au cours de chaque cycle de marée, le flux affectant le milieu de la Manche se dirige vers le nord-est pendant six heures et quart environ, puis vers le sud-ouest pendant six heures et quart environ, ce qui engendre en théorie, sur chaque période de douze heures et demie, un mouvement horizontal global proche de zéro. Comme la tra-

versée de la Manche occidentale prenait 24 heures environ (cf. *infra*), il était inutile de compenser l'effet global des courants de marée²². Il est probable que les navigateurs du VI^e siècle ne savaient pas faire de différence entre la dérive due au vent et celle due au courant, et ne tenaient donc compte que de l'effet du vent, l'amplitude de cette compensation dépendant tout à la fois de la force du vent et de l'effet de celui-ci sur le bateau en question, que seul le marin était capable de juger d'expérience.

Une fois hors de vue de la terre, saint Paul conserva son cap au sud (ou, disons, sud-sud-ouest), ou tout au moins aussi près de celui-ci que le permettait la tenue au vent de son navire. Pour ce faire, il observa la direction du vent ou de la houle – c'est-à-dire du mouvement de surface de la mer qui subsiste après que le vent est tombé – que les navigateurs des Shetlands appellent la «vague mère»²³. Il lui était aussi possible de conserver son cap – bien que cette opération soit plus difficile – en observant la course du soleil, à condition bien sûr que celui-ci soit visible. La nuit, il utilisait le pôle céleste, le point d'équilibre autour duquel le ciel nocturne semble tourner. Aujourd'hui, l'étoile polaire (Polaris) est très proche de ce point d'équilibre ; au VI^e siècle, elle se trouvait plus loin du pôle, mais suffisamment près cependant pour qu'on puisse l'utiliser²⁴. On pouvait aussi utiliser

19 O.T. OLSEN, *Fisherman's seamanship*, Grimsby, 1885. – A.L. BINNS, *Viking Voyagers*, Londres, Heinemann, 1980.

20 D. LEWIS, «Polynesian and Micronesian Navigation Techniques», *Journal of Institute of Navigation*, t. 23, 1970, p. 432-447 ; ID., *We the Navigators*, Canberra, National University Press, 1972.

21 S. MCGRAIL, «Cross-Channel seamanship and navigation in the late 1st millennium B.C.», *Journal of Archaeology*, t. 2, 1983, p. 299-337 (p. 305, 317).

22 ID., *ibid.*, p. 317, 319.

23 WALTON, 1974, p. 10.

24 E.G.R. TAYLOR, *Haven-finding art*, Londres, Hollis et Carter, 1971, fig. 5b et 5c.

d'autres constellations, surtout d'ailleurs au moment où elles se lèvent ou se couchent²⁵.

On estimait la distance parcourue sur la base d'une « journée de navigation » standard. Celle-ci était fondée sur la vitesse « moyenne » d'un navire « ordinaire » par beau temps et belle mer. On calculait la vitesse réelle par rapport à cette vitesse standard en observant les embruns et la pression exercée par le vent de course, ou bien encore en utilisant un « loch hollandais » (Dutchman's log), c'est-à-dire un objet jeté par-dessus bord, dont le temps de passage de la proue à la poupe est mesuré à l'aide d'une phrase rituelle chantée par le marin²⁶.

La traversée de Lizard Head à Ouessant prend environ vingt-quatre heures à quatre nœuds de moyenne. Comme de nombreux documents nous montrent qu'il s'agit là d'une vitesse souvent atteinte par beau temps en Méditerranée à l'époque classique ainsi qu'en Europe du Nord à l'époque des Vikings et au Moyen Âge²⁷, il est possible que ce passage de la Manche occidentale ait pris d'ordinaire une journée. Si le navire de saint Paul était contraint de louvoyer parce qu'il ne pouvait pas remonter suffisamment au vent pour conserver le cap direct, il est possible qu'il n'ait atteint que deux nœuds et demi (les documents prouvent qu'on peut atteindre cette vitesse par très mauvais temps²⁸) et que la traversée ait alors duré un jour et demi. La probabilité de rencontrer des vents forçant le navire à louvoyer est de 34 % environ²⁹. D'autre part, si le navire de saint Paul pouvait atteindre cinq nœuds, le passage ne dura guère plus de dix-huit heures.

Pendant la saison de navigation estivale, de juin à août, il y a (et il y avait au VI^e siècle) de quatorze à seize heures de jour, et il était prudent de quitter la côte de Cornouailles et d'arriver en vue d'Ouessant en pleine lumière. Le tableau 1 montre que si saint Paul quitta les parages de Lizard Head avant le coucher du soleil le jour 1 (disons à 19 heures) et fila cinq nœuds, il arriva en vue d'Ouessant dans l'après-midi du jour 2 (disons à 14 heures) ; s'il

ne filait que quatre nœuds, il arriva dans la soirée du jour 2, avant la coucher du soleil (disons à 19 heures) ; si, enfin, il ne faisait que deux nœuds et demi, il faut situer son arrivée à Ouessant dans la matinée du jour 3 (disons à 9 heures).

Avant que saint Paul ne découvre la côte bretonne, divers signes, tels les nuages orographiques, le vol des oiseaux, les changements de couleur de l'eau et le mouvement des vagues lui indiquèrent que la terre était proche. Ouessant a la réputation de se trouver souvent dans le brouillard, même en été, et si une visibilité médiocre l'empêcha de distinguer l'île avant d'en approcher, il est probable qu'il utilisa la sonde et resta en permanence sur le qui-vive.

L'île d'Ouessant est en fait la plus occidentale des îles bretonnes et l'une des plus élevées (son nom breton est *Enez Eussa*, l'île la plus haute). Par beau temps, du large, on la distingue d'environ seize nautiques et il est donc certain que, dès que saint Paul l'eut identifiée, il n'eut qu'à modifier son cap afin de se rapprocher d'un point de débarquement situé dans la baie de Lampaul (fig. 3).

Un manuel de pilotage du XIX^e siècle³⁰ nous apprend que l'accès à la baie de Lampaul n'est « connu que des habitants du lieu ». Si saint Paul et ses compagnons n'avaient encore jamais navigué dans ces eaux, il est probable qu'ils attendirent au large qu'on vienne les guider jusqu'au point de débarquement. Ils étaient, de toute manière, contraints d'attendre la marée montante pour entrer au port.

25 S. McGRAIL, « Cross-Channel... », art. cité, p. 315-317 ; ID., « Pilotage and navigation in the times of St Brendan in Ireland », dans J. DE C., D.C. SHEEBY (dir.), *Atlantic Vision*, Dun Laoghaire, Boole, 1989, p. 25-35 (p. 29-31).

26 S. MACGRAIL, « Cross-Channel... », art. cité, p. 317-318 ; ID., « Pilotage and navigation... », p. 31-32.

27 ID., *Ancient boats...*, op. cit., p. 262-264, tableau 13, 3.

28 ID., *ibid.*, p. 262-263, tableau 13, 3.

29 ID., « Cross-Channel... », art. cité, tableau 3.

30 J. PURDY, *New Sailing Directory...*, op. cit.



Fig. 4. – Déchargement d'un bateau à l'ancre sur la côte bretonne, début du XX^e siècle.
Cliché National Maritime Museum.

Une connaissance particulière de ces parages ou l'aide d'un pilote expérimenté furent certainement nécessaires aussi lorsque, quelque temps après, saint Paul passa d'Ouessant au continent, tout particulièrement lorsqu'il lui fallut longer ces côtes extrêmement dangereuses. Une telle traversée impose au navigateur d'utiliser la marée. C'est ainsi que si l'on veut emprunter vers le sud le chenal de la Helle ou le chenal du Four, à l'est d'Ouessant, on doit attendre un vent et un courant de marée favorables et qu'il est prudent d'effectuer ce passage de jour. Une navigation nocturne dans ces parages – et même dans les zones les plus favorables – ne peut guère s'accomplir que par pleine lune.

Les points de débarquement

Le principal point d'accès à l'île d'Ouessant est aujourd'hui Lampaul, sur le

côté nord-est de la baie de Lampaul (fig. 2). Ce lieu a servi de débarcadère pendant des siècles, et ce fut probablement là que saint Paul aborda. Le petit port est aujourd'hui abrité par deux môles, mais il est certain qu'au VI^e siècle il n'y avait là qu'un point de débarquement informel, qui n'avait sans doute guère reçu d'aménagements ou de protections. Il est toutefois possible qu'on y ait édifié une cale en bois ou, comme sur le site du 1^{er} siècle av. J.-C. d'Hengistbury Head³¹, qu'on ait aménagé une zone gravillonnée où l'on pouvait échouer les navires sans risque de les voir s'enliser dans la vase. Ceux-ci pouvaient être ancrés en eaux peu profondes, devant Lampaul (fig. 4), et aborder à marée descendante, la marée montante les soulevant à nou-

31 B. CUNLIFFE, « Hengistbury Head : a late prehistoric haven », dans S. McGRAIL (dir.), *Maritime Celts, Frisians and Saxons*, C.B.A. Research Report, n° 71, 1990.

veau. C'est ainsi qu'on utilise aujourd'hui les bateaux dans la plupart des régions du monde.

À l'île de Batz, le débarcadère se présentait de la même manière. Toutefois, comme il n'y a aujourd'hui à marée basse pas plus de deux mètres d'eau dans le chenal qui sépare Roscoff de Batz, il est fort possible qu'au VI^e siècle, époque où la mer n'avait pas encore atteint le niveau qui est le sien aujourd'hui, l'île ait été rattachée au continent par une chaussée naturelle, découverte en période de mortes-eaux (B. Tanguy m'a indiqué que, selon la *Vita* de saint Paul, datée du IX^e siècle, on pouvait passer à gué de Roscoff à Batz).

On utilisa de tels débarcadères informels dans toute l'Europe du Nord-Ouest – c'est-à-dire dans les régions qui se trouvaient hors de la zone d'influence de l'Empire romain – jusqu'au VIII^e siècle, époque où l'on commença d'édifier, dans certains comptoirs particulièrement prospères, de véritables ports, munis de quais³².

Le navire de saint Paul

César³³ et Strabon³⁴ nous apprennent qu'au I^{er} siècle av. J.-C. les Vénètes du sud-ouest de la Bretagne possédaient des navires de haute mer construits en bois qui, dans les mers difficiles bordant le nord-ouest de la France, se révélèrent plus manœuvrables que ceux de César. Les navires vénètes étaient, en effet, capables de naviguer plus près de la côte que ces derniers et pouvaient aborder sans peine dans des eaux peu profondes. Ils étaient bâtis d'un bordé à joints lisses qu'on calfatait à l'aide d'algues ou de mousses³⁵, ou peut-être encore de roseaux que, selon Pline³⁶, les Belges du I^{er} siècle av. J.-C. utilisaient pour calfater les coutures de leurs navires. Le bordage des vaisseaux vénètes était fixé à des membrures épaisses d'un pied (0,30 m) par des clous en fer d'un pouce (25 mm) de diamètre. Ces navires étaient pourvus de voiles en cuir et d'un gouvernail latéral.

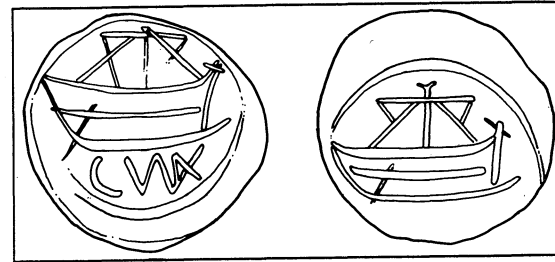


Fig. 5. – Monnaies de *Cunobelinus*.
À gauche : Canterbury.
À droite : Sheepen, près de Colchester.

Dessin : Institute of Archaeology, Oxford.

Certaines des monnaies frappées par *Cunobelinus*, un roitelet celtique qui régna sur le sud-est de l'île de Bretagne entre 20 et 43 apr. J.-C., figurent un navire qui pourrait bien être l'équivalent insulaire des vaisseaux en bois des Vénètes (fig. 5). Il semble que les bateaux britanniques aient été pourvus d'un gouvernail latéral et d'une seule voile carrée placée sur un mât dressé au milieu du navire. Deux lignes venant s'attacher aux fusées de vergues représentent peut-être les bras permettant d'amener au vent les vergues et la voile. L'étrave en forte saillie donne aussi à penser que ces navires tenaient bien le plus près. La possibilité de naviguer par vent sur l'avant du travers était un avantage certain pour la traversée de la Manche.

Deux bateaux de haute mer récemment mis au jour et bien datés des II^e - III^e siècles relèvent probablement aussi de cette tradition celtique : il s'agit du navire dit Blackfriars 1, découvert dans la Tamise à Londres³⁷, et de

³² S. McGRAIL, *Ancient boats...*, op. cit., p. 273.

³³ *De Bello gallico*, 3. 13.

³⁴ 4. 4. 1.

³⁵ Communication personnelle d'E.V. Wright.

³⁶ *Hist. nat.*, 16, 158.

³⁷ P. MARSDEN, «A re-assessment of Blackfriars 1», dans S. McGRAIL (dir.), *Maritime Celts, Frisians and Saxons*, C.B.A. Research Report, n° 71, 1990, p. 66-74.

celui reconnu dans le port de St Peter Port, à Guernesey³⁸. Ces deux vaisseaux sont munis du bordé de chêne, des lourdes membrures et des épais clous de fer que nous décrit César (fig. 6 et 7). Ces derniers, qui fixent le bordage aux membrures, sont abattus d'une façon très caractéristique, l'extrémité de la pointe étant repliée à 180° pour rentrer à nouveau dans la membrure (fig. 8).

Sur ces deux navires, les collets de pied de mâts se trouvent au niveau du tiers de la ligne de flottaison, cette position étant idéale pour un mât de halage. Cependant, nos deux bateaux paraissent bien être destinés à la navigation de haute mer et non au commerce fluvial. Si un mât dressé à cet endroit sur un navire portait une voile carrée, il est certain qu'il était difficile de manœuvrer ce dernier par des vents ne venant pas de l'arrière. Il est donc possible que ces navires celtiques des II^e - III^e siècles aient été équipés d'une voile aurique, d'une voile à bourcet, par exemple, qui ne créerait pas de problème de navigation, mais, bien au contraire, offrirait aux navires de Blackfriars 1 et de St Peter Port d'assez bonnes performances au vent. Selon Elmers³⁹, les représentations de navires celtiques des II^e - III^e siècles sur une mosaïque de Bad Kreuznach et sur une stèle funéraire de Jankerath, dans la région du Rhin, figurent aussi des voiles à bourcet. Il est donc possible qu'au II^e siècle, ces dernières aient commencé à remplacer les voiles carrées celtiques du I^{er} siècle apr. J.-C. et des siècles précédents (navires vénètes, bateau de Broughter [cf. *infra*], vaisseau figuré sur les monnaies de *Cunobelinus*). Si cette hypothèse est correcte, nous aurions ici la preuve la plus ancienne de l'utilisation de voiles à bourcet dans le nord-ouest de l'Europe.

La documentation archéologique ne nous permet pas d'aller plus loin, mais on peut penser que, dans les régions bordant la Manche, existait une tradition d'architecture navale produisant des navires de haute mer dont le bordé était fixé à d'épaisses membrures par de

grands clous de fer à la forme très caractéristique. Ces navires de commerce étaient munis d'une voile unique qui, dans les premiers temps, était une voile carrée, remplacée par une voile à bourcet à partir du II^e siècle. La forme de leur coque et leur gréement leur donnaient d'assez bonnes performances au vent. Il est possible que saint Paul ait utilisé un vaisseau de ce type pour traverser la Manche et aller en Bretagne.

Mais rien, par ailleurs, n'interdit de penser qu'il utilisa un navire à ossature de bois, recouverte d'une «coque» étanche constituée de peaux de bêtes⁴⁰. Le modèle réduit en or découvert à Broughter, près du Lough Foyle dans le nord de l'Irlande (fig. 9), et daté du I^{er} siècle av. J.-C., présente la même forme et les mêmes proportions générales qu'un bateau de haute mer à coque faite de peaux, du type curach ou umiak⁴¹. Ce bateau était mû à la rame, mais était aussi muni d'une voile carrée placée sur un mât avec vergues, dressé au milieu du navire, ainsi que de perches servant à faire avancer le navire en eaux peu profondes. On le dirigeait à l'aide d'un aviron placé sur l'arrière du travers et il était muni d'une ancre à quatre griffes.

On trouve chez les auteurs romains plusieurs références aux bateaux de haute mer à coque faite de peaux qu'utilisaient les Celtes. Pline, par exemple, nous dit que les Bretons

³⁸ M. RULE, «The Romano-celtic ship excavated at St Peter Port, Guernsey», dans S. McGRAIL (dir.), *Maritime Celts...*, op. cit., p. 49-56.

³⁹ D. ELLMERS, «Keltischer Schiffbau», *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, vol. 16, p. 73-122 ; ID., «Antriebstechniken Germanischer Schiffe in 1. Jahrtausend n. Ch.», *Deutsches Schifffahrtsarchiv*, n° 1, 1975, fig. 8 ; ID., «Shipping on the Rhine during the Roman period», dans J. DU PLAT TAYLOR, H. CLEERE (dir.), *Roman shipping and trade*, C.B.A. Research Report, 1978, t. 24, fig. 3.

⁴⁰ S. McGRAIL, *Ancient boats...*, op. cit., p. 173-187.

⁴¹ A.W. FARRELL, S. PENNY, «Broughter boat : a reassessment», *Irish Archaeological Research Forum*, vol. 2/2, 1975, p. 15-26.

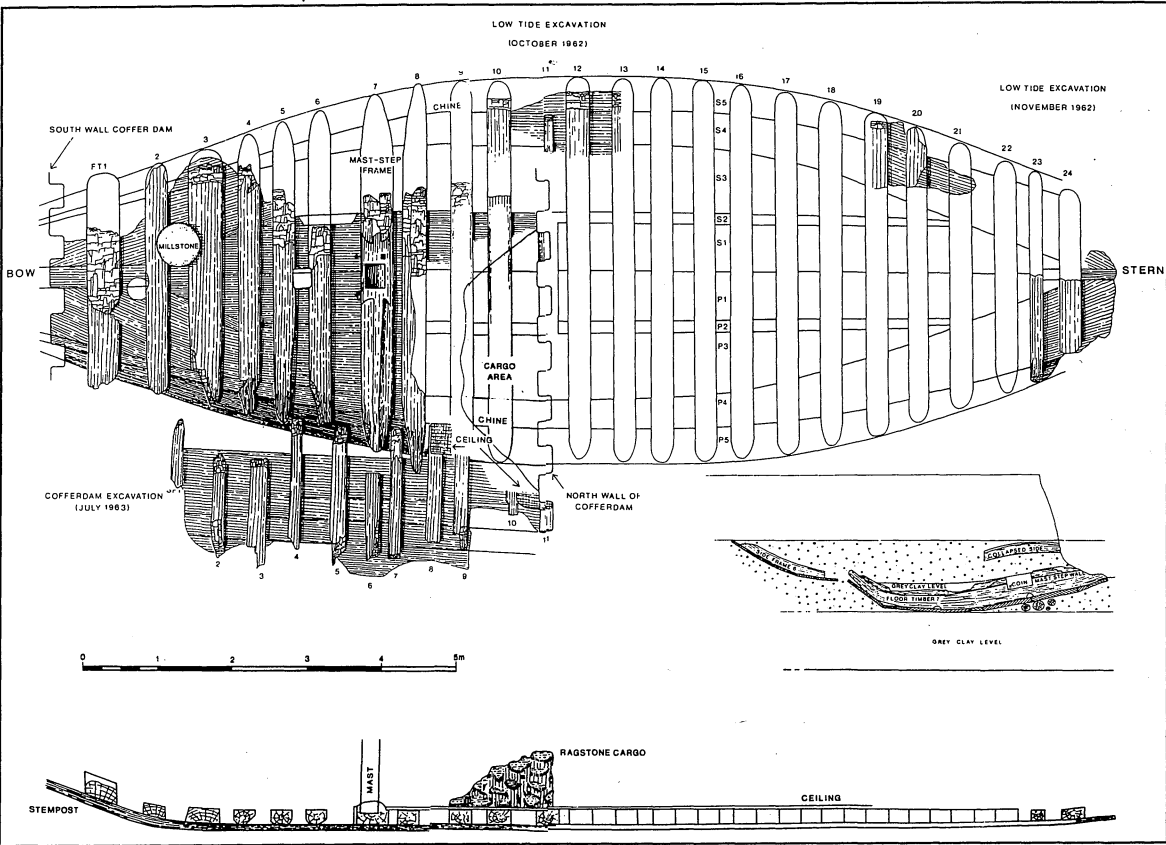


Fig. 6. – Plan du bateau de Blackfriars 1.
Dessin : Museum of London.

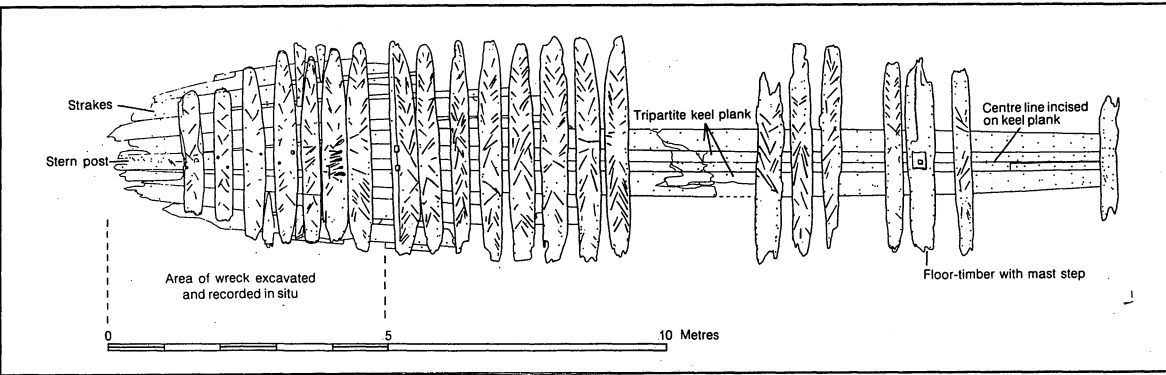


Fig. 7. – Plan du bateau de St Peter Port, Guernesey.
Dessin : Margaret Rule.

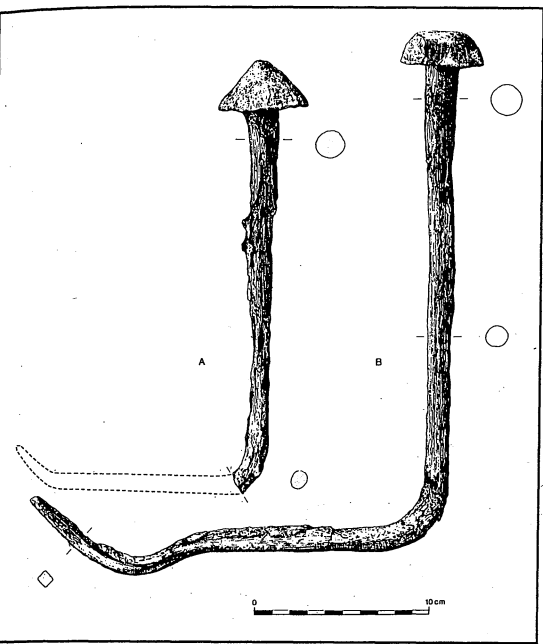


Fig. 8. – Clou caractéristique d'un bateau romano-celtique : Blackfriars 1.
Dessin : Museum of London.

engagés dans le commerce de l'étain utilisaient des bateaux à armature d'osier couverte de peaux cousues⁴², tandis qu'Avienus nous apprend qu'au VI^e siècle av. J.-C. les peuples intrépides et industriels habitant les îles et les côtes voisines d'*Æstrymnis* (Ouessant) utilisaient des navires de ce type pour leurs navigations vers l'Irlande⁴³. Dans cette région, les vents dominants se situent – et se situaient – entre le nord-ouest et le sud-ouest, ce qui signifie que, pour un voyage de direction nord-sud, ces vaisseaux celtiques devaient naviguer avec vent de travers ou sur l'avant du travers. Ce voyage devait comporter deux parties (fig. 1) : on allait d'abord des environs d'Ouessant à la région du cap Lizard et des Scilly, puis, des parages de Land's End et des Scilly, on se dirigeait vers Carnsore Point dans le comté de Wexford (sud-est de l'Irlande). Il est certain que, de la sorte, ces navigateurs ne voyaient

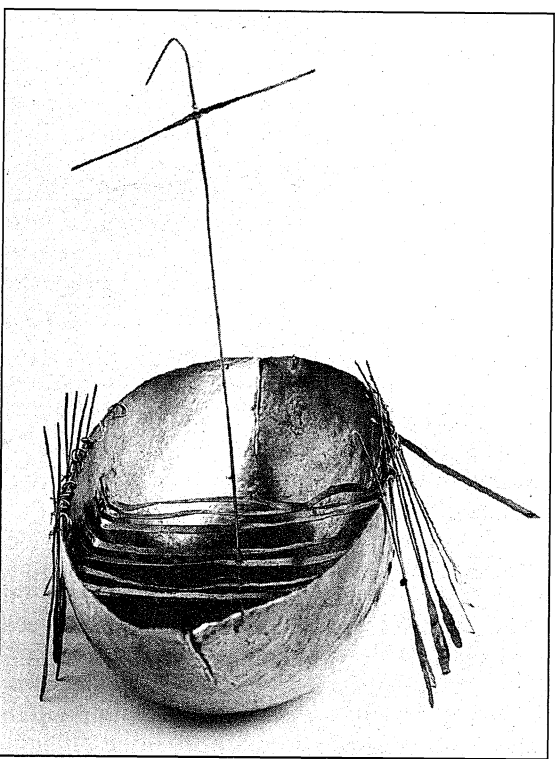


Fig. 9. – Petit modèle en or d'un bateau de Broughter, comté de Derry, Irlande, 1^{er} siècle av. J.-C.
Cliché : National Museum of Ireland.

pas la terre pendant fort longtemps et qu'ils devaient donc avoir (et cela dès le VI^e siècle av. J.-C.) une très bonne pratique de la navigation en haute mer (cf. *supra*).

César⁴⁴ nous apprend que les bateaux de peaux des Bretons étaient pourvus de quilles. De même, dans sa *Vie de saint Columban* (VI^e-VII^e siècle)⁴⁵, Adomnan fait-il référence à des

⁴² 4. 104 ; 34. 156.
⁴³ J.P. MURPHY, *Rufus Festus Avienus...*, op. cit.
⁴⁴ *De Bello civili*, 1. 54.
⁴⁵ A.O. et M.O. ANDERSON (éd.), *Adomnan's Life of St Columba*, 1961.

curachs munis de quilles, ce que confirment d'autres auteurs médiévaux⁴⁶. Un dessin de la fin du XVII^e siècle, de la main du capitaine Phillips⁴⁷, montre un grand curach irlandais muni d'une voile, d'une quille et d'une étrave (fig. 10). Une coque d'osier tressé venait doubler le revêtement de peaux de ce navire, et les descriptions que donnent César, Lucain, Pline et Dion Cassius⁴⁸ laissent penser que les navires britanniques et irlandais primitifs étaient construits de la sorte.

Il existe, pour le Moyen Âge, de nombreux documents sur les navires irlandais de haute mer construits sur ce modèle, et nous savons, en particulier, qu'au VI^e siècle saint Brandan et saint Columbcille (Columban) utilisèrent des bateaux de ce type⁴⁹. Ces documents sont tout aussi abondants pour l'ouest de la Grande-Bretagne⁵⁰, et il est probable que saint Paul, qui passa sa jeunesse au pays de Galles et en Cornouailles, connaissait bien ces navires. Il est donc possible qu'il ait choisi l'un de ces bateaux – avec une forte quille pour freiner la dérive, et des rames pour la propulsion auxiliaire – plutôt qu'un vaisseau en bois, pour traverser la Manche vers la Bretagne.

Conclusion

Dans leur passage entre la Grande et la Petite Bretagne, les navigateurs ont toujours dû faire face à des difficultés et à des dangers, mais il est certain que les problèmes de navigation en haute mer avaient été résolus dès le VI^e siècle av. J.-C. Saint Paul et ses marins héritèrent donc de leurs prédécesseurs des pratiques bien établies, que résumaient des règles empiriques et que leurs successeurs continuèrent d'utiliser pour traverser la Manche occidentale. Ces traditions maritimes faisaient partie de la culture des peuples bordant les deux rives de la Manche, comme de celle des Irlandais. Les navires qu'ils empruntèrent, qu'ils fussent de bois ou de peau, relevaient aussi de cette tradition celtique. Ainsi, bien que

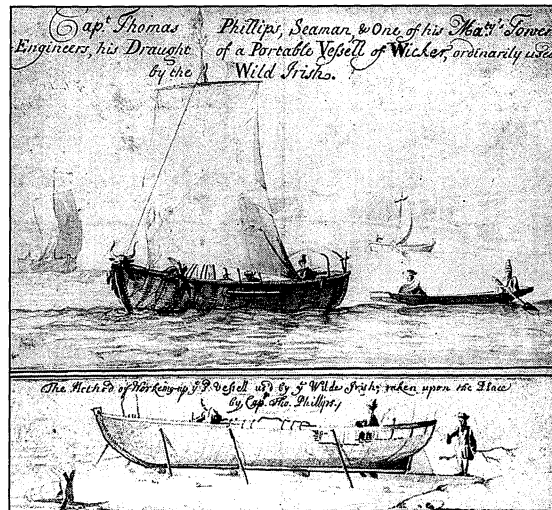


Fig. 10. – Dessin de curachs par le capitaine Thomas Phillips, fin du XVII^e siècle.
Cliché : Pepys Library, Magdalene College, Cambridge.

le message chrétien dont saint Paul était porteur ait sans doute été étranger aux habitants de la Petite Bretagne, ses méthodes de navigation leur parurent très certainement familières.

BIBLIOGRAPHIE (complément)

S. MCGRAIL. «Boats and boatmanship in the late prehistoric southern North Sea and Channel region», dans S. MCGRAIL (éd.), *Maritime Celts, Frisians and Saxons*, C.B.A. Research Report, n° 71, 1990, p. 32-48. (Titre ?).

⁴⁶ G.J. MARCUS, «Factors in early Celtic navigation», *Études celtiques*, vol. 6, 1953-1954, p. 312-327 (p. 315).

⁴⁷ Cambridge, Pepys Library.

⁴⁸ CÉSAR, *De Bello civili*, 1. 54. – LUCAIN, *Pharsale*, 4. 136-138. – PLIN, *Hist. nat.*, 7. 205-206 ; 34, 156. – DION CASSIUS, 48, 18-19.

⁴⁹ S. MCGRAIL, «Pilotage and Navigation...», art. cité. – A.O. et M.O. ANDERSON, *Adomnan's Life...*, op. cit.

⁵⁰ J. HORNELL, «British coracles», *Mariners' Mirror*, t. 22, 1936, p. 5-41, 261-304.

Traduction : P. Galliou.

La Grande-Bretagne occidentale du V^e au VII^e siècle :

L'arrière-plan insulaire de saint Paul Aurélien

par Alan Lane*

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de leur aimable invitation à ce colloque, à l'occasion du 1500^e anniversaire de saint Paul Aurélien. Comme ma recherche porte sur le haut Moyen Âge en Grande-Bretagne et en Irlande et que j'enseigne à Cardiff, dans le sud du pays de Galles, non loin de l'endroit où, selon la tradition, Paul fut élevé, j'espère que cette communication s'intégrera dans le thème général du colloque et retiendra l'intérêt d'un public français.

Dans ce qui suit, je m'attacherai plus particulièrement à trois thèmes:

1) le développement du christianisme dans l'ouest de la Grande-Bretagne et dans ces régions d'où saint Paul pourrait être originaire ou qui purent l'influencer ;

2) les documents archéologiques témoignant du développement du christianisme au haut Moyen Âge et tout particulièrement les nouvelles recherches menées au pays de Galles et dans d'autres parties de l'ouest de la Grande-Bretagne ;

3) les éléments qui nous permettent d'analyser les sociétés celtiques qui émergèrent dans l'ouest de la Grande-Bretagne et ceux qui attestent l'existence de contacts entre la Bretagne insulaire et la petite Bretagne (ou

l'ouest de la France, de manière plus générale).

Je m'attacherai surtout à l'étude des documents archéologiques, sans pour autant négliger les données historiques, lorsque cela sera nécessaire.

Le christianisme en Bretagne romaine

Si l'on considère le développement du christianisme en Bretagne romaine, on ne peut manquer d'être frappé par la minceur de la documentation en ce domaine. Les textes nous font connaître trois martyrs dont la vie se situe (peut-être) au III^e siècle : Alban, qu'il faut probablement placer à *Verulamium*, aujourd'hui Saint-Albans, dans le sud de l'Angleterre (mais Gildas au VI^e siècle est le premier à nous donner ce renseignement¹), et Aaron et Julien qui, d'après la tradition, étaient citoyens de *Legionum urbis* (la ville des

* Maître de conférences à l'université du pays de Galles, à Cardiff.

Traduction : Patrick Galliou.

¹ C. THOMAS, *Christianity in Roman Britain to A.D. 500*, Londres, Batsford, 1981, p. 47-50.

Légions), vraisemblablement Caerleon dans le sud du pays de Galles où se dressait autrefois une église dédiée à ces martyrs, bâtiment que les textes nous signalent à partir du IX^e siècle². Nous connaissons quelques évêques du IV^e siècle (ceux de York, Londres et peut-être Lincoln) par leur présence aux conciles tenus sur le continent³, tandis que Charles Thomas suppose l'existence de plus de vingt évêques en Bretagne romaine, installés sur les sites majeurs de la province et en particulier dans les capitales de *civitates*⁴. On ne peut néanmoins manquer d'être frappé par la maigreur de la documentation historique ayant survécu aux invasions barbares du V^e siècle et à la destruction de l'Église romano-britannique dans ces zones de l'Angleterre du Sud-Est qui furent peuplées par les Anglo-Saxons. Nous n'avons pas ainsi de liste épiscopale continue pour un seul évêché majeur de Grande-Bretagne et c'est donc vers l'archéologie que nous sommes contraints de nous tourner afin de mettre en évidence l'emprise du christianisme à l'époque romaine.

Mais, là encore, notre documentation est parcellaire et parfois ambiguë ou sujette à controverse. Nous n'avons ainsi aucun vestige archéologique substantiel des églises urbaines, bien que certains sites, comme Lincoln ou *Verulamium*, aient livré des structures correspondant peut-être à celles-ci. On a par ailleurs récemment remis en question l'interprétation du bâtiment de Silchester où l'on voyait traditionnellement une église⁵. De même, l'attribution de divers vestiges à des églises rurales est-elle aujourd'hui fortement controversée, comme dans le cas des tranchées de fondation d'Icklingham⁶ ou de la séquence d'Uley. Sur ce dernier site, le temple païen aurait été transformé en église⁷. Quelques villas ont livré des figurations chrétiennes ou des objets associés au culte, tandis qu'on a identifié des chapelles privées à Lullingstone et Hinton St Mary⁸. Sur certains de ces sites, cependant, ces objets à connotation chrétienne sont associés à des figurations

païennes et l'on peut se demander si ces associations ne sont pas le fait d'esprits plus éclectiques que totalement convertis à la nouvelle foi. On trouvera heureusement des éléments plus encourageants dans les résultats fournis par la fouille de cimetières chrétiens, où il est parfois possible d'identifier des chapelles cémétériales et diverses structures associées. À Colchester, un bâtiment à abside d'une certaine importance se dressait dans un cimetière situé hors les murs⁹. Bien que l'interprétation des sépultures orientées soit encore chargée d'incertitudes, il existe divers sites, comme Poundbury dans le Dorset, où certaines des structures exhumées sont très vraisemblablement des tombes et mausolées chrétiens¹⁰. Par ailleurs, les découvertes d'objets isolés et d'enfouissements à figurations chrétiennes vont croissant. Il n'est pas toujours certain qu'ils témoignent d'activités chrétiennes in situ, bien que l'on ne puisse douter du sens à donner aux grands ensembles de vaisselle liturgique, comme par exemple celui de Water Newton¹¹.

Le haut Moyen Âge

Il n'est guère facile d'estimer l'emprise du christianisme en Grande-Bretagne à la fin du

² W. DAVIES, *An early Welsh Microcosm*, Londres, Royal Historical Society, 1978, p. 181.

³ D.S. EVANS «Our early Welsh Saints and History», dans G.-H. DOBLE, *Lives of the Welsh Saints*, Cardiff, University of Wales Press, 1971, p. 1-55 (p.2).

⁴ C. THOMAS, *op. cit.*, p. 197-198.

⁵ Id., *ibid.*, p. 166-170. – A. WOODWARD, *Shrines and Sacrifice*, Londres, Batsford, 1992, p. 99-101.

⁶ C. THOMAS, *op. cit.*, p. 17.

⁷ A. WOODWARD, *op. cit.*, p. 101-102.

⁸ C. THOMAS, *op. cit.*, p. 128-142. – A. WOODWARD, *op. cit.*, p. 98-99.

⁹ Id., *ibid.*, p. 107.

¹⁰ Id., *ibid.*, p. 91-97, 107.

¹¹ Id., *ibid.*, p. 128-142. – A. WOODWARD, *op. cit.*, p. 98-99.

IV^e siècle¹². Des documents archéologiques, nombreux et parfois spectaculaires, témoignent de la persistance de cultes païens pendant tout ce siècle¹³. Au début du V^e siècle, en revanche, l'Église bretonne se souciait apparemment plus de l'hérésie que constituait le pélagianisme que de la survie du paganisme¹⁴, bien que certains historiens considèrent que le christianisme ait été toujours minoritaire à cette époque¹⁵. Lorsque Gildas rédigea son *De Excidio* dans la première moitié du VI^e siècle, il déclara que les temples païens étaient abandonnés et rien, dans sa diatribe, ne permet de penser que le paganisme posait encore problème. Selon Gildas, les péchés des Bretons résident dans la violence et la cupidité des puissants, la richesse et le relâchement des clercs, et non dans l'existence d'une population non encore convertie¹⁶. Rien, donc, ne nous permet de déterminer avec certitude le moment où la balance pencha en faveur du christianisme dans les îles Britanniques. C'est là un élément important de l'appréciation que nous pouvons porter sur l'Église au pays de Galles et dans l'ouest de la Grande-Bretagne, cette Église qui, selon sa *Vita* du IX^e siècle, forma le jeune Paul Aurélien. Cette Église était-elle le successeur direct de l'Église romano-britannique ou, bien au contraire, une structure réintroduite de l'extérieur en Grande-Bretagne dans la période postromaine ?

Le fait même que je puisse poser cette question témoigne de la pauvreté de la documentation historique concernant cette période. Il convient donc d'insister sur la destruction du diocèse de Bretagne et de ses archives historiques par les invasions anglo-saxonnes. Peu après 410, une rébellion et des incursions barbares en Gaule contribuèrent à séparer la Bretagne de l'Empire romain d'Occident¹⁷. L'Église bretonne n'en subit aucun dommage et continua d'entretenir des relations avec la Gaule¹⁸. Nous savons ainsi que Germain d'Auxerre et Loup de Troyes se rendirent en Grande-Bretagne en 429 pour combattre le pélagianisme et que Germain y revint probablement en 435¹⁹.

Mais, vers le milieu du V^e siècle, la Grande-Bretagne eut à subir de sérieuses incursions anglo-saxonnes et, selon la *Chronique gauloise* de 452, la Grande-Bretagne tomba aux mains des Saxons vers 411-442²⁰. Cela ne signifie vraisemblablement pas que la totalité du diocèse de Bretagne soit passée sous la coupe des Anglo-Saxons, mais qu'un événement sérieux (suffisamment sérieux, en tout cas, pour que le chroniqueur en fasse mention) était intervenu dans une partie de l'île. Au cours des cent cinquante à deux cents ans qui suivirent, la totalité de la Grande-Bretagne, de la rivière Forth en Écosse jusqu'à la Manche et, vers l'ouest, jusqu'à la Severn²¹ fut soumise à la domination politique des Anglo-Saxons, peuples d'origine germanique qui demeurèrent païens jusqu'à la fin du VII^e siècle.

Au cours de cette avance, l'Église romano-britannique subit d'irréparables dommages, la conquête anglaise ayant apparemment eu des effets bien plus dommageables

¹² D. WATT, *Christians and Pagans in Roman Britain*, Londres, Routledge, 1991, p. 215-227.

¹³ A. WOODWARD, *op. cit.*, p. 17-80.

¹⁴ C. THOMAS, *op. cit.*, p. 55-60.

¹⁵ E.-A. THOMPSON, *Saint Germanus of Auxerre and the end of Roman Britain*, Woodbridge, Boydell, 1984, p. 15-19.

¹⁶ M. WINTERBOTTOM, *Gildas: the ruin of Britain and other documents*, Chichester, Phillimore, 1978, p. 29-79.

¹⁷ I. WOOD, «The Fall of the Western Empire and the End of Roman Britain», *Britannia*, t. 18, 1987, p. 251-262.

¹⁸ C. THOMAS, *op. cit.*, p. 50-60.

¹⁹ I. WOOD, «The End of Roman Britain: continental evidence and parallels», dans M. LAPIDGE et D. DUMVILLE (éd.), *Gildas: New Approaches*, Woodbridge, Boydell, 1984, p. 1-25.

²⁰ I. WOOD, «The Fall of the Western Empire...», art. cité, p. 253-256.

²¹ L. ALCOCK, *Arthur's Britain*, Hardmonsworth, Penguin, 1971, carte 1.

sur la Bretagne romaine que les mouvements comparables de peuples barbares (Francs, Goths, etc.) sur la Gaule.

Alors que la conquête germanique se poursuivait dans l'est de l'île, des royaumes britanniques, celtiques, naissaient dans l'ouest, en Domnonée, au pays de Galles, dans certaines parties de l'ouest et du nord de l'Angleterre et dans ce qui est aujourd'hui l'Écosse²². Nous ne savons pas grand-chose des circonstances et de la chronologie de la naissance de ces royaumes. Si l'on s'appuie sur Gildas, on peut en repousser l'apparition au v^e siècle, mais nous ignorons presque tout de la manière dont ces entités politiques sont nées de l'organisation administrative romaine (province, *civitas*) et de leur degré de parenté avec des structures politiques antérieures à la conquête²³. C'est pourtant l'Église de ces royaumes occidentaux qui constitue la toile de fond des années de formation de Paul Aurélien.

Nous ne savons pas grand-chose de la manière dont l'ouest de la Grande-Bretagne fut converti au christianisme²⁴, car il ne subsiste aucun document historique indigène concernant cette conversion, que n'éclairaient que de rares traditions hagiographiques. Il faut par ailleurs souligner que les Vies des saints gallois sont très tardives, aucune n'étant antérieure au XI^e siècle et la plupart relevant d'un contexte anglo-normand déjà bien établi²⁵. Nous n'avons aucun équivalent aux Vies des saints bretons, et la *Vita* de saint Samson (VII^e siècle ?) et, dans une moindre mesure, celle de Paul Aurélien (IX^e siècle) sont les documents narratifs les plus anciens que nous possédions quant au développement du christianisme dans l'ouest de la Grande-Bretagne²⁶. Les Vies des saints gallois postérieures à cette période n'éclairaient guère les contextes religieux du haut Moyen Âge et, comme le souligne le professeur Wendy Davies, «...il est parfaitement évident que ces Vies ne nous livrent aucun élément documentaire concernant les événements survenus au

VI^e ou au VII^e siècle. Il y existe trop d'illogismes et d'erreurs chronologiques pour que nous puissions l'admettre... L'intérêt principal de ce corpus réside en fait dans les informations qu'il nous apporte sur la période où il fut rédigé et non dans celles qu'il nous apporterait sur les temps qu'il prétend décrire.²⁷»

On est dès lors conduit à se demander où et dans quelles conditions eut lieu la conversion de l'ouest de la Grande-Bretagne. En 1979 encore, l'excellent connaisseur de l'histoire de l'Église qu'était William Frend ne craignait pas d'écrire que l'Église romano-britannique s'était éteinte lors des invasions anglo-saxonnes et qu'il avait fallu de nouvelles missions venues du continent pour introduire à nouveau le christianisme dans l'ouest de la Grande-Bretagne²⁸. Cette théorie est aujourd'hui dépassée et la recherche historique contemporaine insiste au contraire sur les origines romano-britanniques de l'Église de Grande-Bretagne²⁹.

Voici dix ou vingt ans, une communication telle que celle-ci eût appelé «Église celtique» le christianisme pratiqué dans l'ouest de la Grande-Bretagne³⁰. On ne saurait plus

22 C. THOMAS, *Celtic Britain*, Londres, Thames and Hudson, 1986.

23 K. DARK, *Civitas to Kingdom: British Political Continuity, 300-800*, Leicester, University Press, 1994, p. 133.

24 W. DAVIES, *Wales in the Early Middle Ages*, Leicester, University Press, 1982, p. 169-171.

25 ID., *ibid.*, p. 205-216.

26 ID., *ibid.*, p. 205-216.

27 ID., *ibid.*, p. 207.

28 W.H.C. FREND, «Ecclesia Britannica: Prelude or Dead End?», *Journal of Ecclesiastical History*, t. 30, 1979, p. 129-144.

29 C. THOMAS, *Christianity in Roman Britain...*, *op. cit.*, p. 347-355.

30 L. HARDINGE, *The Celtic Church in Britain*, Londres, S.P.C.K., 1972.

aujourd'hui admettre ce concept dans le sens qu'on lui prêtait autrefois d'une Église spécifiquement non romaine, particulière au pays de Galles, à la Cornouailles, à l'Écosse, à l'Irlande et à la petite Bretagne³¹. L'expression véhicule souvent en effet une représentation erronée où se mêlent saints indépendants, place dominante réservée à l'organisation monastique et pratiques religieuses distinctes de celles du reste de l'Église d'Occident. Des études récentes sur l'Église du pays de Galles ont ainsi montré l'importance accordée aux évêques et à une organisation religieuse traditionnelle paraissant empruntée à celle de l'Église romano-britannique. Si certaines pratiques religieuses en vinrent, au cours du VII^e siècle, à distinguer les Églises de Grande-Bretagne et d'Irlande de celle du continent, il faut y voir l'effet d'un certain conservatisme et de la persistance de rituels archaïques plutôt que celui d'une quelconque doctrine religieuse distincte, d'origine celtique³².

Ce fut l'Église romano-britannique qui fournit les missionnaires qui allèrent évangéliser l'Irlande, comme le montre le cas de saint Patrick³³. Mais des contacts directs existaient aussi avec la Gaule, d'où vint Palladius, le premier évêque breton que nous connaissions, et peut-être certains de ses successeurs³⁴. Dans le *De Excidio et Conquestu Britanniae* de Gildas, que l'on considère aujourd'hui comme une source d'information essentielle sur la Grande-Bretagne du VI^e siècle, l'Église est nettement une organisation structurée de manière conventionnelle et dérivée de l'Église romano-britannique³⁵. L'étude des textes et de la liturgie montre aussi que l'Église du pays de Galles était, dans une très large mesure, inspirée du modèle romain³⁶.

Cela étant dit, il nous faut reconnaître que, vers la fin du v^e siècle ou le début du siècle suivant, des idéaux monastiques furent introduits dans le sud-ouest de la Bretagne insulaire, puis en Irlande³⁷. Ils modifièrent progressivement l'équilibre de l'Église qui vit s'affirmer le poids des fédérations monas-

tiques, sans que celles-ci jouent toutefois un rôle déterminant³⁸. On vient d'ailleurs de remettre en question l'hypothèse ancienne qui voulait que l'Église irlandaise ait été totalement soumise aux ordres monastiques³⁹.

En l'absence de témoignages historiques anciens, il nous faut nous appuyer sur les Vies des saints bretons, les sources irlandaises et l'interprétation (bien plus complexe encore) de la liturgie, pour essayer d'analyser l'influence de l'Église de l'ouest de la Bretagne insulaire.

Les Vies de Samson et de Paul Aurélien, ainsi que diverses sources irlandaises, insistent sur l'importance de la Bretagne insulaire et en particulier du sud du pays de Galles dans la diffusion du christianisme. Selon la tradition, Samson aurait été élève à l'école de Eltut ou Eltodus (Illtud), «le plus savant des Bretons dans la connaissance des Écritures, tant l'Ancien que le Nouveau Testament, et

31 W. DAVIES, «The myth of the Celtic Church», dans N. EDWARDS et A. LANE (éd.), *The Early Church in Wales and the West*, Oxford, Oxbow, 1992, p. 12-21.

32 ID., *ibid.*, p. 20.

33 D. DUMVILLE, *Saint Patrick, A.D. 493-1993*, Woodbridge, Boydell, 1993.

34 C. THOMAS, *Christianity in Roman Britain...*, *op. cit.*, p. 300-306.

35 W. DAVIES, «The Church in Wales», dans M.W. BARLEY et R.P.C. HANSON (éd.), *Christianity in Britain, 300-700*, Leicester, University Press, p. 131-150 (p. 140-141).

36 M. LAPIDGE, «Latin learning in Dark Age Wales: some prolegomena», dans D.E. EVANS et al. (éd.), *Proceedings of the Seventh International Congress of Celtic Studies*, Oxford, p. 91-107.

37 C. THOMAS, *Christianity in Roman Britain...*, *op. cit.*, p. 347-349.

38 W. DAVIES, «The myth of the Celtic Church...», art. cité, p. 14-16.

39 R. SHARPE, «Some problems concerning the organisation of the church in early medieval Ireland», *Peritia*, t. 3, 1984, p. 230-270.

dans toutes les branches de la philosophie, de la poésie et de la rhétorique, de la grammaire et de l'arithmétique⁴⁰, puis serait plus tard devenu abbé du lieu⁴¹. Selon la *Vita Pauli Aureliani* que Wmonoc rédigea au IX^e siècle, d'autres saints (David, Gildas, Paul Aurélien) auraient aussi été les élèves de saint Illtud⁴². La principale église associée au culte d'Illtud est Llanilltud Fawr (en anglais Llantwit Major), dans le sud du pays de Galles. Si la Vie de Samson date bien du VII^e siècle et si l'on peut déduire la chronologie d'Illtud en se fondant sur le floruit de Samson au VI^e siècle, on peut estimer que le maître vécut entre 450 et 520 environ. Bien que les sources concernant l'importance de Llantwit Major ne soient pas contemporaines des faits et que les amplifications de l'histoire d'Illtud dans les Vies postérieures résultent peut-être de l'expansion par les copistes d'un noyau originel contenu dans la Vie de Samson, on ne saurait pour autant négliger l'importance du sud du pays de Galles dans l'histoire du christianisme de Bretagne et de Cornouailles. L'éducation de Gildas témoigne bien de la maîtrise des Écritures et de la philosophie par Illtud ainsi que de la place éminente que tenait encore au V^e siècle la culture latine dans l'ouest de la Bretagne insulaire⁴³.

L'archéologie de l'Eglise postromaine

Les églises

Si nous considérons maintenant les données archéologiques, le premier problème que nous rencontrons est sans aucun doute celui de la permanence de l'occupation des sites présumés religieux. La plupart des sites anciens de ce type sont en effet masqués par de vastes édifices ecclésiastiques médiévaux ou modernes, et nous n'avons donc aucun élément attestant l'existence d'églises du haut Moyen Âge au pays de Galles. Nous ne savons même pas à vrai dire ce que nous devons chercher. Les églises d'époque romai-

ne étaient probablement bâties en pierre, mais il semble qu'après 400 les Bretons aient perdu les techniques de la construction en pierres maçonnées, ou qu'ils n'en aient plus ressenti la nécessité. Il est possible, cependant, que quelque part dans l'est du pays de Galles ou dans l'ouest de l'Angleterre, on retrouve un jour les vestiges d'églises élevées en pierre au V^e siècle. Ainsi à Uley, dans l'ouest de l'Angleterre, a-t-on mis en évidence une séquence architecturale complexe, un temple romano-britannique ayant été remplacé par un bâtiment en bois à deux nefs où le fouilleur voit une basilique chrétienne⁴⁴ probablement élevée dans le courant du V^e siècle et à laquelle fut substituée une structure en pierre de taille beaucoup plus restreinte au cours du VII^e siècle⁴⁵. Sur d'autres sites occupés par des temples romano-britanniques ont été aussi reconnues des structures tardives semblant correspondre à la transition du paganisme au christianisme, et les rares indices recueillis en Irlande et au pays de Galles attestent l'existence de structures de bois à plan simple, recouvertes par des oratoires de pierre datant au plus tôt du VIII^e siècle. La chronologie de ces sites est souvent quelque peu hypothétique, mais à Church Island, dans l'ouest de l'Irlande, et à Ardwall Island, dans le sud-ouest de l'Écosse, de petits ensembles de trous de poteaux mesurant environ 3 m sur 2 m avaient été masqués par de petites chapelles de pierre datant sans doute du VIII^e siècle⁴⁶.

⁴⁰ G.-H. DOBLE, *Lives of the Welsh Saints*, op. cit., p. 88.

⁴¹ Id., *ibid.*, p. 91.

⁴² Id., *ibid.*, p. 93-94.

⁴³ R. MORRIS, *Churches in the Landscape*, Londres, Dent, 1989.

⁴⁴ A. WOODWARD, *Shrines and Sacrifice*, op. cit., p. 101-103, fig. 74 et 75.

⁴⁵ Id., *ibid.*, p. 117.

⁴⁶ C. THOMAS, *Christianity in Roman Britain*, op. cit., p. 150-151.

Comme nous l'avons souligné ci-dessus, les indices témoignant de l'existence d'églises du haut Moyen Âge au pays de Galles sont plutôt maigres. On pense ainsi que la structure en bois, mesurant 4 m sur 3 m, mise au jour à Burry Holms (Glamorgan), date du XI^e siècle⁴⁷, et l'église d'Ynys Seiriol (Carnarvonshire) recouvre peut-être une structure en pierre plus ancienne⁴⁸. Il n'existe à vrai dire au pays de Galles aucun indice de l'existence d'églises bâties en pierre antérieurement à la fin du XI^e siècle⁴⁹, mais l'on ne peut s'empêcher de penser que de telles structures existaient bien dans la région. Ainsi Llantwit Major est-elle située dans la partie la plus romanisée du sud du pays de Galles, à peu de distance de la *villa* la plus élaborée de tout le pays. Les fouilles des XIX^e et XX^e siècles avaient mis au jour un vaste cimetière qui avait été installé dans les ruines de la *villa* romaine, mais n'avaient exhumé aucun élément d'une église postromaine. Une récente étude géophysique du site a toutefois reconnu l'existence de structures enfouies qui n'avaient pas été détectées jusque-là. L'église médiévale, où se voient des sculptures préromanes, n'est située qu'à 1 500 mètres au sud de la *villa*. C'est sans doute dans cette zone qu'il nous faudra chercher l'église du haut Moyen Âge. De plus, la présence de sculptures (croix et éléments architecturaux) en ces lieux donne à penser qu'une église en pierre fut élevée à Llantwit Major au IX^e ou au X^e siècle⁵⁰. On admettra cependant que l'absence générale de structures bâties en pierre montre que la plupart des bâtiments ecclésiastiques du pays de Galles furent bâtis en bois jusqu'aux XI^e-XII^e siècles⁵¹.

Bien que les éléments d'analyse fournis par le recensement des églises du haut Moyen Âge soient particulièrement maigres, nous pouvons nous appuyer sur les indices que nous donne l'étude des sépultures, des enclos et des monuments en pierre, ainsi que sur les renseignements complémentaires que nous livrent les dédicaces, la toponymie et certaines chartes.

Les sépultures

Les découvertes d'ensembles funéraires nous ont permis de recueillir de nombreuses données nouvelles et particulièrement intéressantes. Nous avons ainsi aujourd'hui un bon nombre de cimetières à inhumation que les datations radiocarbone placent au haut Moyen Âge et qui peuvent être chrétiens. Dans certains d'entre eux les sépultures sont protégées par des coffres en pierre, tandis qu'ailleurs elles sont en pleine terre.

À Plas Gogerddan près d'Aberystwyth, dans l'ouest du pays de Galles, un cimetière où les tombes sont orientées est-ouest est installé près de *tumuli* préhistoriques. Les différences de coloration du sol montrent que certaines des sépultures avaient été placées dans des cercueils en bois, tandis que trois d'entre elles avaient été installées à l'intérieur de structures en bois, de forme rectangulaire. La mieux conservée des trois mesurait 5,5 m sur 3,8 m, les poteaux porteurs étant dressés dans une tranchée de fondation. Une date radiocarbone calibrée de 236-636 apr. J.-C. permet d'attribuer cet ensemble au haut Moyen Âge⁵². On connaît d'ailleurs un cimetière semblable à Llandegai, dans le nord du pays de Galles, où l'on a aussi reconnu une structure rectangulaire semblable. À Tandderwen, également dans le nord du pays de Galles, des sépultures placées dans de petits enclos carrés fermés par des fossés correspondent peut-être à des inhumations sous tumulus. Là encore une date radiocarbone de 433-680 apr. J.-C.

⁴⁷ D. HAGUE, «Some Welsh Evidence», *Scottish Archeological Forum*, t. 5, 1975, p. 17-35.

⁴⁸ Id., *ibid.*, p. 23-25.

⁴⁹ N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales*, op. cit., p. 7.

⁵⁰ Id., *ibid.*, p. 7.

⁵¹ H. PRYCE, «Ecclesiastical wealth in early medieval Wales», dans N. EDWARDS et A. LANE, op. cit.

⁵² H. JAMES, «Early Medieval cemeteries in Wales», dans N. EDWARDS et A. LANE, op. cit., p. 90-103 (p. 90-92).

semble indiquer l'utilisation au haut Moyen Âge d'un site funéraire bien plus ancien⁵³. Il est d'ailleurs possible qu'à Castell Dwyran, dans le sud-ouest et Penbryn dans l'ouest du pays de Galles, des cairns et des *tumuli* soient associées des pierres inscrites. Rien ne nous assure cependant que pierres et *tumuli* sont contemporains. Toutefois, des fouilles récentes à Tintagel, en Cornouailles, ont montré que, dans certaines parties de l'ouest de la Bretagne insulaire, on construisait encore des chambres en encorbellement au-dessus de coffres en pierre au cours du VI^e siècle apr. J.-C.⁵⁴. À Bayvil, dans l'ouest du pays de Galles, un vaste cimetière comportant tombes en coffre et en pleine terre qui avait été installé à l'intérieur d'un enclos de l'âge du fer a donné une date radiocarbone calibrée de 640-883 apr. J.-C. D'autres cimetières semblent avoir été utilisés pendant fort longtemps, mais ne montrent aucun vestige d'édifices cultuels. Ainsi à Barry, dans le Glamorgan, la fourchette chronologique s'étend-elle du IV^e au IX^e siècle, bien que la plupart des dates semblent se concentrer entre les V^e et VII^e siècles⁵⁵.

Aucun de ces cimetières gallois du haut Moyen Âge ne donna naissance à une église. Ils paraissent avoir été abandonnés et nous ne pouvons même pas être certains qu'ils sont bien chrétiens, la pratique des sépultures orientées n'étant pas en effet exclusive au christianisme⁵⁶. Dans certains cas, comme à Plas Godderdan⁵⁷, ces cimetières sont nettement installés sur des nécropoles de l'âge du bronze ou de l'âge du fer. Rien ne permet de penser qu'il y ait là l'indice d'une véritable continuité à travers les millénaires et il est probable qu'il y a plutôt là l'effet du choix délibéré de sites funéraires protohistoriques, attitude mentale relevant d'un processus complexe de légitimisation d'une appropriation d'un territoire et de droits ancestraux. Il est possible que ces sépultures correspondent à une première étape de l'organisation des sépultures par le christianisme, avant que soit imposée l'inhumation dans les cimetières aménagés auprès

des églises. O'Brien, se fondant sur les données irlandaises et sur les textes du haut Moyen Âge, a supposé qu'on avait continué à inhumier selon les pratiques païennes dans des cimetières familiaux jusqu'à la fin du VII^e siècle. Selon lui, ce n'est qu'à ce stade de l'établissement du christianisme en Irlande que l'Église commença à imposer l'inhumation des défunts en terre consacrée⁵⁸.

Il est aujourd'hui certain que, sur certains sites, on dressa des églises au milieu de cimetières plus anciens. À Arfryn, dans le nord du pays de Galles, des inhumations en pleine terre orientées nord-sud furent remplacées par des sépultures en coffre et en pleine terre qui semblent avoir été orientées par rapport à l'emplacement originel d'une croix latine inscrite. Il est possible que, sur ce site, nous ayons une séquence complète se terminant par l'érection d'une chapelle en bois⁵⁹. Sur certains sites, des tombes en coffre et des inhumations orientées peuvent avoir été masquées par la construction d'églises et, voici bien des années, Charles Thomas avait supposé que les cimetières ouverts avaient par la suite été enclos, le dernier stade du processus étant parfois marqué par l'érection d'églises. Cette évolution se distingue presque entièrement à Capel Maelog, dans le centre du pays de Galles, où des sépultures furent placées à l'intérieur d'un enclos fossoyé du Bas-Empire ou du haut Moyen Âge et à l'ouest de celui-ci. De nouveaux fossés servirent à isoler le cimetière jusqu'à la mise en place d'un enclos ovale qui

⁵³ Id., *ibid.*, p. 92-93.

⁵⁴ C. THOMAS, *Tintagel, Arthur and Archeology*, Londres, Batsford, 1993, p. 102-105.

⁵⁵ Id., *ibid.*, p. 96-98, 103.

⁵⁶ N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 6.

⁵⁷ H. JAMES, art. cité, p. 90-92.

⁵⁸ N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 22-32.

⁵⁹ Id., *ibid.*, p. 96.

fut seulement remplacé bien plus tard par l'enclos du cimetière. Au XII^e siècle, enfin, on édifia une église en pierre sur le site. Bien que ce soit là une date fort tardive pour l'édification d'une première structure ecclésiastique, il est n'est pas inutile de souligner que la séquence imaginée par Charles Thomas (cf. *supra*) peut parfois être extrêmement tardive⁶⁰.

Sur certains sites romains, on remarque une continuité de l'utilisation des cimetières ou, au contraire, l'occupation de nouvelles zones funéraires. À Caerwent, la capitale de *civitas* du sud du pays de Galles (la partie la plus romanisée du pays), le cimetière établi à l'extérieur de la porte orientale de la ville recouvre des bâtiments romains abandonnés et les datations radiocarbone indiquent très nettement la période allant du V^e au VII^e siècle. Des sépultures, datées des IV^e-VIII^e siècles, ont aussi été signalées à l'intérieur de l'ancienne enceinte urbaine et sont peut-être associées à la fondation d'un monastère en ces lieux⁶¹. À Llandough, juste à l'extérieur de Cardiff, la fouille d'une *villa* romaine située à l'ouest de l'église médiévale a exhumé des tombes post-romaines voisines d'un site monastique déjà connu par les textes⁶², tandis que de nouvelles fouilles, en 1994, ont mis au jour, à l'est de cet ensemble, un vaste cimetière non encore daté.

Les enclos

Les enclos entourant les églises sont l'une des structures les plus facilement observables au pays de Galles, en Cornouailles et en Irlande et l'on a supposé que ces enclos curvilinéaires étaient caractéristiques de ces sites occupés à très haute date⁶³. Les données permettant de dater ces enclos sont toutefois fort peu nombreuses et bien que beaucoup d'entre eux soient probablement antérieurs à la conquête normande, il est fort possible qu'ils datent des VIII^e-X^e siècles plutôt que de la période immédiatement postérieure à la fin de l'Empire⁶⁴. Les études menées au pays de

Galles, en Cumbria et en Cornouailles semblent, il est vrai, conforter cette hypothèse et montrer que ces enclos curvilinéaires sont une des caractéristiques des établissements religieux antérieurs à la conquête dans ces zones des îles Britanniques, mais les seuls exemples datés au pays de Galles (à Capel Maelog et Burry Holms) paraissent appartenir à la fin du premier millénaire. En Cornouailles, cependant, les recherches de Preston-Jones ont montré que ces enclos curvilinéaires étaient probablement précoces, sans toutefois fournir de dates précises⁶⁵. L'une de ses observations pouvant concerner la Bretagne continentale est le fait que de nombreux sites corniques dédiés à Winwaloe sont entourés de tels enclos⁶⁶.

Le développement des prospections aériennes a donné de nombreux exemples de ces sites curvilinéaires⁶⁷, mais a aussi commencé à mettre en évidence une certaine complexité de ces systèmes d'enclos. Bon nombre de sites gallois et corniques montrent en effet les traces de vastes enclos extérieurs, bien plus vastes que les cimetières voisins des églises qu'ils abritent. A. Preston-Jones a publié des exemples de ces ensembles, comme celui de Saint-Mawgan en Cornouailles⁶⁸, tandis que

⁶⁰ Id., *ibid.*, p. 98-99.

⁶¹ N. EDWARDS et A. LANE (éd.), *Early Medieval Settlements in Wales A.D. 400-1100*, Cardiff, Department of Archeology, 1988, p. 35-37.

⁶² H. JAMES, art. cité, p. 98.

⁶³ C. THOMAS, *The Early Christian Archeology of North Britain*, Oxford, University Press, 1971, p. 38-43, 51-53.

⁶⁴ N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 4-5.

⁶⁵ A. PRESTON-JONES, «Decoding Cornish Churchyards», dans N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 104-124.

⁶⁶ Id., *ibid.*, p. 120.

⁶⁷ T. JAMES, «Air photography of ecclesiastical sites in south Wales», dans N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 62-76.

⁶⁸ A. PRESTON-JONES, art. cité, p. 120-121.

Terry James attirait l'attention des chercheurs sur des sites tels que Llanwinio, dans l'ouest du pays de Galles⁶⁹. T. James a également publié des photographies de séries de *crop-marks* apparaissant dans les environs des églises et de divers enclos, tels ceux de Llangan et Llangynog⁷⁰. Des prospections au sol et la fouille de certains de ces sites seront nécessaires pour que nous puissions établir la chronologie et la fonction de ces enclos multiples.

Les pierres inscrites

Les données que nous apportent les pierres inscrites sont l'une des clés de notre recherche, bien que les témoignages qu'elles fournissent soient parfois fort ambigus. Il existe en effet plus de deux cents monuments de pierre inscrits, disséminés en Cornouailles, au pays de Galles et dans le sud de l'Écosse, que l'on qualifie d'ordinaire de «monuments chrétiens du haut Moyen Âge». Certains portent en effet gravés des symboles chrétiens, mais sur la plupart d'entre eux ne se voit qu'une inscription latine ou une inscription bilingue irlandais-latin. Certaines de ces inscriptions sont explicitement chrétiennes. Ainsi celle de Llanerfyl, près de la frontière anglaise, indique-t-elle : ... *Hic in tumulo iacet Rosteece filia Paternini ani XIII in pace*, c'est-à-dire : «Ici, dans cette tombe, repose Rustica, fille de Paterninus, âgée de treize ans. En paix» (Nash-Williams, 1950, n° 294). Nous avons là une inscription assez romanisée, en bonnes capitales romaines, et donnant l'âge du défunt. C'est la formule *in pace* qui nous permet de dire qu'il s'agit d'une inscription chrétienne⁷¹. D'autres inscriptions ne comportent pas de référence chrétienne. C'est ainsi que la pierre d'Eglwys Gymyn, dans le sud-ouest du pays de Galles, porte l'inscription latine suivante, gravée verticalement : ...*Avitoria filia Cunigni* (c'est-à-dire «Avitoria, fille de Cunignos») et, sur l'un de ses bords, l'inscription suivante en ogham : ...*Avittoriges inigena Cunigni* (c'est-à-dire «d'Avittoria, fille de Cunignos»)⁷².

Certaines de ces pierres, enfin, ne portent qu'un seul nom au génitif, telle celle exhumée à Arfryn où se lit : *Ercagni* («d'Ercagnos»).

Ces inscriptions permettent de distinguer différentes influences culturelles. Les éléments latins sont présents dans le style des inscriptions, dans les noms et les formules. En revanche, la forme de ces monuments ne se laisse souvent pas distinguer de celle de pierres levées préhistoriques, bien qu'il existe aussi des inscriptions romaines relativement semblables. Certains milliaires, comme les deux exemplaires de Tintagel en Cornouailles⁷³, sont ainsi très grossièrement taillés. Les influences irlandaises se distinguent nettement dans l'utilisation de l'ogham, les noms et les mots irlandais, la gravure verticale de certaines inscriptions, ainsi peut-être que dans l'accent qui est mis sur la filiation et enfin la forme même de ces monuments.

Certaines des caractéristiques de ces monuments rappellent celles des monuments de Gaule. Ainsi les termes et expressions du type *hic iacet*, *his requiescit*, *in hoc tumulo*, *in pace* et *memoria* trouvent-ils tous leur pendant dans les inscriptions du continent, et il est probable que les éléments de cette tradition furent importés de l'ouest de la France entre le milieu et la fin du V^e siècle⁷⁴. En Grande-Bretagne, ces éléments se mêlèrent aux traditions irlandaises de l'ogham et de l'indication de la filiation (c'est-à-dire la formule : « fils ou fille de ») et furent gravés sur des monolithes qu'il n'est pas toujours facile de distinguer des pierres levées de la préhistoire. Il est impor-

⁶⁹ T. JAMES, art. cité, p. 69-79.

⁷⁰ ID., *ibid.*

⁷¹ L. ALCOCK, *op. cit.*, p. 240-241.

⁷² ID., *ibid.*, p. 241.

⁷³ C. THOMAS, *Tintagel*, Arthur..., *op. cit.*, p. 14.

⁷⁴ J. KNIGHT, «The Early Christian Latin inscriptions of Britain and Gaul: chronology and context», dans N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 45-50.

tant de noter que ces pierres ne sont pas nombreuses dans le sud-est du pays de Galles, qui fut la région la plus romanisée du pays. Elles sont presque entièrement réparties dans l'ouest, et plus particulièrement à proximité de la mer d'Irlande⁷⁵. Cela peut sans doute aussi être considéré comme un signe d'influence irlandaise qui, selon Charles Thomas, est prioritaire et déterminante dans le développement de cette série⁷⁶.

La chronologie de ces monuments est encore incertaine. Selon Charles Thomas, les premières inscriptions monolingues en ogham seraient apparues à la fin du IV^e siècle ou au début du siècle suivant, puis le style de ces inscriptions aurait évolué jusqu'à la fin du VII^e siècle ou au début du VIII^e siècle, la plupart de ces monuments appartenant cependant à la période s'étendant du V^e au VII^e siècle⁷⁷. Dark a attaqué la chronologie de Nash-Williams en en étendant la fourchette du IV^e au XII^e siècle⁷⁸, mais a récemment reconnu que seules quelques pierres inscrites pouvaient être postérieures au VII^e siècle, point que Nash-Williams lui-même avait d'ailleurs parfaitement admis⁷⁹. Dans un travail resté inédit, Tedeschi a présenté une nouvelle étude des caractères utilisés dans ces inscriptions. Il a mis en évidence une série typologique qui va des inscriptions romano-britanniques les plus tardives à la calligraphie insulaire des manuscrits enluminés et aux rares pierres inscrites du VII^e siècle (ainsi la «pierre de Cadfan» de Llangadwaladr, dans le nord du pays de Galles), en passant par les nombreuses inscriptions sur pierre des V^e-VI^e siècles (communication personnelle).

La fonction de ces pierres n'est pas non plus définie avec certitude, car on ne peut être assuré qu'elles aient toujours été à l'origine associées à des tombes. Beaucoup d'entre elles, cependant, ont été réutilisées dans des sépultures⁸⁰. Thomas signale que bon nombre d'entre elles ne furent probablement pas utilisées sous forme de monolithes conventionnels. C'est le cas de la grande dalle de

Llanlleonfell qui était peut-être placée horizontalement ou servait de panneau frontal à une tombe-autel⁸¹.

Par ailleurs, il existe en Bretagne continentale un certain nombre de pierres ressemblant beaucoup aux monuments insulaires. Celle de Louannec, dans les Côtes-d'Armor, porte l'inscription verticale suivante : ...*Disideri fili Bodgnous* et l'on pourrait sans peine lui trouver des soeurs au pays de Galles ou dans le sud-ouest de l'Angleterre. Une autre stèle, à Plourin-Ploudalmézeau (Finistère), utilise la formule *hic iacet*⁸².

La plupart des pierres inscrites les plus anciennes (le groupe 1 de Nash-Williams) ne portent pas de symbole chrétien, bien que des croix simples ou des croix irlandaises se voient sur certaines pierres appartenant peut-être à la fin du V^e siècle ou au début du VI^e. L'habitude consistant à graver des inscriptions sur ces monuments déclina en importance au cours du VII^e siècle, et l'on se mit à inciser des croix simples (groupe 2) sur des monolithes et des dalles. Ce n'est qu'à la fin du IX^e siècle qu'apparurent les croix isolées (groupe 3)⁸³.

Il est cependant clair que ces pierres inscrites, témoignant d'une occupation de cer-

⁷⁵ L. ALCOCK, *Arthur's Britain*, *op. cit.*, p. 239.

⁷⁶ C. THOMAS, *And shall these mute stone speak: Post-Roman inscriptions in Western Britain*, Cardiff, University of Wales Press, 1994.

⁷⁷ ID., *ibid.*

⁷⁸ K. DARK, «Epigraphic, art-historical and historical approaches to the chronology of Class 1 inscribed stones», dans N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 51-61.

⁷⁹ K. DARK, *Civitas to Kingdom...*, *op. cit.*, p. 266-269.

⁸⁰ N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, *op. cit.*, p. 5.

⁸¹ C. THOMAS, *And shall these mute stones...*, *op. cit.*, p. 323.

⁸² J. KNIGHT, art. cité, p. 50.

⁸³ M. REDKNAP, *The Christian Celts*, Cardiff, National Museum of Wales, 1991, p. 50-51.

tains sites entre le V^e et le VII^e siècle, n'intéressent que des zones restreintes de l'aire bretonne⁸⁴. L'absence de monuments de ce type dans certaines terroirs ne signifie pas nécessairement que le christianisme ne s'y était pas implanté. On constate ainsi que le sud-est du pays de Galles, entretenant des relations particulièrement intenses avec la Bretagne continentale, n'a que fort peu de pierres du groupe la bien que les chrétiens dussent y être nombreux à la même époque. Ce manque n'est peut-être dû qu'à la présence d'une population plus fortement romanisée que celle des régions voisines, encore attachée à ses racines romano-britanniques et que n'affectaient donc pas les pratiques barbares d'origine irlandaise qui se rencontrent plus à l'ouest.

Toponymie, dédicaces et chartes

Nous pouvons associer aux données de l'archéologie celles que nous fournissent la toponymie, les dédicaces et les chartes. Ce terrain est difficile, car la plupart de ces éléments n'apparaissent guère avant le Moyen Âge (c'est-à-dire après 1100-1200). On ne croit plus aujourd'hui que les dédicaces celtiques furent nécessairement données par le saint originel au cours de ses pérégrinations. Malgré ces réserves, il semble bien que la plupart des dédicaces celtiques soient antérieures à la conquête normande, tandis que certains groupes de dédicaces pourraient correspondre à l'existence de territoires ecclésiastiques de date fort ancienne⁸⁵. Les toponymes contenant des éléments tels que *llan*, *basaleg* et *merthyr* peuvent, eux aussi, dénoter l'existence de sites anciens, mais la chronologie en est difficile⁸⁶.

Synthèse

Ces diverses catégories documentaires n'ont pas encore fait l'objet d'une synthèse en ce qui concerne le pays de Galles. Il en va dif-

féremment de la Cornouailles où ces éléments ont été rassemblés par A. Preston-Jones⁸⁷. En mettant en corrélation la localisation des églises, les documents historiques qui les concernent, la présence d'éléments sculptés, les toponymes anciens et la forme des cimetières, elle a suggéré que ces sites anciens pouvaient présenter un certain nombre de caractéristiques communes. Ils sont en général placés sur la côte ou au bord d'estuaires, sont souvent entourés d'enclos curvilinéaires, abritent parfois des monuments gravés. Leur nom, enfin, est souvent préfixé en *lann*-. Selon Preston-Jones, les premiers développements du christianisme en Cornouailles sont dus à l'influence galloise, un certain nombre de sites de la côte septentrionale de la Cornouailles étant à l'origine des filiales des monastères gallois. Cependant, la plupart des sites en *lann*- de haute époque se trouvent dans les zones les plus fertiles du sud de la Cornouailles et la plupart des dédicaces sont à des saints indigènes, bien que certaines de celles-ci aient aussi été faites à des saints bretons ou gallois, ce qui suggère bien sûr des contacts avec la Bretagne et le pays de Galles⁸⁸. Il est curieux de constater que les sites corniques en *lann*- dédiés à des saints gallois sont assez nettement subrectangulaires, indiquant par là que la circularité des enclos n'est pas nécessairement le critère d'une fondation ancienne, ou bien alors que ces dédicaces galloises n'appartiennent pas à la phase la plus ancienne de la christianisation.

Nous sommes moins bien renseignés sur les sites anciens du pays de Galles, bien que les chartes de la cathédrale romane de Llandaff,

⁸⁴ D. BROOK, «The early Christian church east and west of Offa's Dyke», dans N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, op. cit., p. 77-78.

⁸⁵ K. DARK, *Civitas to Kingdom...*, op. cit., p. 130-133.

⁸⁶ T. ROBERTS, «Welsh ecclesiastical place-names and archeology», dans N. EDWARDS et A. LANE, *The Early Church in Wales...*, op. cit., p. 41-44.

⁸⁷ A. PRESTON-JONES, art. cité.

⁸⁸ ID., *ibid.*, p. 120-124.

près de Cardiff, fournissent de précieux renseignements sur de nombreux sites du sud du pays de Galles. Elles font en effet référence à trente-six monastères et trente-huit *ecclesiae*, qui sont peut-être aussi des monastères⁸⁹. La date et la fiabilité de ces chartes ont été mises en doute, car elles doivent leur survie et leur présente forme aux scribes de la période postérieure à la conquête, qui les ont peut-être transformées ou purement et simplement fabriquées selon les besoins du moment. La plupart des chercheurs reconnaissent néanmoins qu'elles constituent une source documentaire irremplaçable pour l'histoire du pays de Galles avant la conquête normande⁹⁰.

Les toponymes gallois posent plus de problèmes que ceux de la Cornouailles, où la conquête anglo-saxonne et l'imposition de la langue anglaise constituent un horizon chronologique parfaitement établi en ce qui concerne les phénomènes linguistiques. Au pays de Galles, il est possible que la formation des toponymes gallois ait continué jusqu'à une époque très récente, et bien que Roberts ait dressé une liste plausible de formes anciennes⁹¹, on ne saurait dater celles-ci en l'absence de documents écrits les concernant. Si l'on fait exception des cimetières abritant des monuments chrétiens de haute époque, nous ne savons donc pas grand-chose de nos sites les plus anciens. Ainsi à Llantwit Major, le site le plus important qui soit associé à Illtud, n'existe aucun monument ancien, alors qu'on y voit encore d'importants éléments sculptés des IX^e-X^e siècles. Cette absence s'explique peut-être par le fait que Llantwit Major se trouve à l'extérieur de la zone irlandaise, où se rencontrent de nombreux monuments chrétiens de haute époque. Caldey (le monastère insulaire de Piro est mentionné à la fois dans les Vies de Samson et de Paul) a, en revanche, livré des tombes, un monument gravé et des céramiques importées entre le V^e et le VII^e siècle⁹². Mais notre exploration de ces sites et la reconstruction du paysage religieux ne font que commencer au pays de Galles,

alors qu'elles sont bien avancées en Cornouailles.

L'archéologie du monde séculier

Si nous considérons maintenant le monde séculier, le contraste entre les périodes romaine et postromaine est plus net encore. Les campagnes d'époque romaine étaient parsemées de villas, de villes, de forts, de villages et de hameaux. Nous connaissons des milliers de sites, qui nous livrent en abondance monnaies, poterie, verre, objets en fer et en bronze produits en masse. Même au IV^e siècle existent encore de très nombreux sites romains, bien que certains d'entre eux paraissent avoir été abandonnés ou avoir perdu de leur importance première⁹³.

L'archéologie des Bretons des V^e-VI^e siècles est, quant à elle, bien maigre. L'ensemble du pays semble avoir connu un effondrement dramatique de sa culture matérielle. Dans l'est de l'Angleterre, les données archéologiques sont celles que fournissent les tombes anglo-saxonnes et les établissements, chaque jour plus nombreux, qui leur sont associés. Mais les indigènes romano-britanniques sont, quant à eux, pratiquement invisibles en termes archéologiques, bien que des toponymes témoignent de leur présence⁹⁴. Les

⁸⁹ W. DAVIES, *Wales in the Early Middle Ages*, op. cit., p. 143.

⁹⁰ P. SIMS-WILLIAMS, *Religion and Literature in Western England, 600-800*, Cambridge, University Press, 1990, p. 45-47, 51-53 ; *contra* K. DARK, *Civitas to Kingdom...*, op. cit., p. 140-148.

⁹¹ T. ROBERTS, art. cité.

⁹² E. CAMPBELL, *Imported Goods in the Early Medieval Celtic West : with special reference to Dinas Powys*, Cardiff, University of Wales, 1991 (thèse inédite).

⁹³ A.S.E. CLEARY, *The Ending of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1989.

⁹⁴ HIGHAM, 1992.

établissements de type romain, bâtis en pierre (maisons, villas, villes) sont abandonnés, de même que l'usage des produits manufacturés. Ces mutations s'accompagnent d'un indiscutable effondrement technologique. Certains chercheurs ont tenté de prouver que les paysages et la population ne s'étaient guère modifiés et ont, par voie de conséquence, minoré l'importance d'éventuels déplacements ou destructions de la population indigène⁹⁵. Un livre récent a tenté de pousser cette idée encore plus loin en supposant que des éléments majeurs de la culture romano-britannique avaient survécu aux V^e et VI^e siècles⁹⁶. Il reste cependant à voir si ce point de vue sera accepté par la communauté des chercheurs.

Dans l'ouest de la Grande-Bretagne, les indices d'activité concernant le V^e siècle se font extrêmement rares après 410-420. Certains sites romains présentent certes des séquences stratigraphiques accumulées au-dessus de niveaux bien datés du IV^e siècle. C'est ainsi le cas de temples, comme celui d'Uley que nous avons discuté ci-dessus. Cependant, les données les plus sûres concernant l'ouest du pays correspondent à la fin du V^e siècle seulement, la presque totalité du siècle étant marquée par un hiatus apparent dans les structures et le mobilier archéologiques.

Les éléments archéologiques sur lesquels nous basons l'essentiel de notre réflexion sont des céramiques importées du bassin méditerranéen et que l'on date d'ordinaire de la période allant de la fin du V^e siècle au milieu du VI^e siècle, bien qu'elles appartiennent peut-être à une période encore plus brève. On connaît bien aujourd'hui les zones de production de ces céramiques, appelées *A ware* et *B ware* en Grande-Bretagne. L'*A ware* est en fait un ensemble de céramiques à engobe rouge produites en Asie Mineure (*Phocian Red Slipware*) et en Afrique du Nord (*African Red Slipware*). Elle se rencontre dans une zone très limitée du sud-ouest de l'Angleterre et du sud du pays de Galles, les trouvailles extérieures à ces régions étant extrêmement

rares⁹⁷. Ces découvertes proviennent de sites fortifiés de hauteur, occupés à la fin du V^e siècle et au début du siècle suivant. Les sites romains traditionnels (villes et villas) paraissent avoir été abandonnés à cette époque ou n'avoir abrité que des activités de très faible ampleur, car aucun de ces sites n'a livré de ces céramiques importées. On y voit cependant souvent dans des niveaux tardifs les maigres vestiges d'une occupation postérieure à l'époque romaine (pavements, ossements d'animaux, foyers, charbon de bois, etc.). C'est ainsi qu'à Caerwent, capitale de *civitas* du sud-est du pays de Galles, plusieurs tombes datées par le radiocarbone et divers éléments métalliques d'époque postromaine montrent que le site ne fut pas totalement abandonné à la fin de la période romaine. On peut toutefois penser qu'ils correspondent à une occupation des ruines par une communauté monastique plutôt qu'à la permanence d'une présence civile⁹⁸.

La fouille des vestiges d'un bâtiment militaire à Glan-y-mor, près de Cardiff, nous permet de mieux comprendre l'évolution des sites mineurs. Une occupation des lieux postérieure à la fin de l'époque romaine se manifeste par la présence d'ossements d'animaux et de niveaux de pierres datés par le radiocarbone, où manquent cependant les structures indiscutables et les artefacts bien datables⁹⁹.

Un petit nombre de villes romaines pourrait, si l'on en croit les archéologues, avoir connu une certaine permanence de l'occupation. C'est le cas de Wroxeter, à la frontière galloise, où des structures en bois très élaborées paraissent avoir été installées sur des niveaux romains¹⁰⁰. Cette séquence stratigraphique

⁹⁵ *Id.*, *ibid.*

⁹⁶ K. DARK, *Civitas to Kingdom*, *op. cit.*

⁹⁷ E. CAMPBELL, *Imported Goods*..., *op. cit.*

⁹⁸ N. EDWARDS et A. LANE, *Early Medieval Settlements*..., *op. cit.*, p. 35-38.

⁹⁹ *Id.*, *ibid.*, p. 76-78.

¹⁰⁰ P. BARKER (éd.), *From Roman Viroconium to Medieval Wroxeter*, Worcester, W. Mercian A.C., 1990.

phique est aujourd'hui confirmée par plusieurs dates radiocarbone, couvrant les V^e et VI^e siècles. Mais là encore n'existent pas sur le site d'éléments mobiliers bien datables pouvant correspondre à l'existence de structures bâties relevant d'une architecture grandiose¹⁰¹.

Les données les plus fiables concernant cette période proviennent des fouilles de sites fortifiés de hauteur, tels que Dinas Powys, dans le sud du pays de Galles, que l'on pense avoir été occupé à la fin du V^e siècle par un petit prince ou un aristocrate ayant déjà un mode de vie fort différent de celui des classes supérieures de la société romaine. Dinas Powys fut fouillé par Leslie Alcock dans les années 1950 et, depuis la publication que ce dernier lui consacra en 1963¹⁰², on a considéré ce site comme représentatif de l'occupation humaine de l'ouest des îles Britanniques au haut Moyen Âge. C'est pour cette période le site le plus complètement fouillé et, jusqu'à une date très récente, la seule fouille d'un ensemble majeur qui ait été publiée. Mais l'interprétation qu'en donna alors Alcock a été depuis lors revue et corrigée. Alcock pensait en effet que dans la phase postromaine, le fort de Dinas Powys n'avait été protégé que par un ensemble terroiré (rempart et fossé) de peu d'ampleur qu'il datait de la fin du V^e siècle ou du VI^e siècle, cette petite forteresse princière faiblement défendue étant considérée comme typique des fortifications de hauteur de l'ouest des îles Britanniques¹⁰³. Un récent réexamen de la stratigraphie de Dinas Powys a cependant montré que non seulement le rempart 2 était d'époque postromaine, mais que l'ensemble de la multivallation ajoutée à cette première défense (remparts 1, 3, 4) datait de la fin du VI^e siècle ou du VII^e siècle et non de l'époque de la conquête normande comme le pensait Alcock¹⁰⁴.

La fouille d'autres sites fortifiés de hauteur du pays de Galles a montré que Dinas Powys n'était pas un cas isolé, bien que ce soit encore le seul site à avoir été fouillé aussi com-

plètement. Coygan Camp, dans l'ouest du pays de Galles, vaste promontoire barré qui a livré de nombreux vestiges d'époque romaine, était peut-être l'un des principaux sites contrôlant la côte du sud-ouest du pays de Galles¹⁰⁵. Dans le nord de la région, d'autres sites fortifiés de hauteur, tels Dinas Emrys et Dinorben, ont livré des mobiliers témoignant d'une occupation de quelque importance, bien que dans les deux cas, des fouilles d'ampleur limitée ou d'une qualité médiocre n'offrent aucune certitude quant à la densité de l'occupation ou à la chronologie de celle-ci¹⁰⁶.

En dehors du pays de Galles, les fouilles d'Alcock à South Cadbury dans le sud-ouest de l'Angleterre, ont révélé l'existence d'une ample fortification venant compléter la multivallation d'un grand fort de l'âge du fer. Il est possible que ce nouveau rempart date de la fin du V^e siècle ou du siècle suivant et atteste la résistance des Bretons à l'avance anglo-saxonne. On ne saurait cependant plus souscrire aujourd'hui à l'hypothèse du fouilleur qui associait Cadbury à l'aventure arthurienne¹⁰⁷. Les contextes postromains de South Cadbury devraient être publiés à la fin de 1994, nous permettant ainsi de comprendre le site dans sa globalité. Les fouilles de la fin des années 1960 et du début des années 1970 à Cadbury-Congresbury ont, quant à elles, déjà été publiées et l'on y remarque un ensemble important de structures, dépôts et mobiliers

¹⁰¹ K. DARK, *Civitas to Kingdom*..., *op. cit.*, fig. 14.

¹⁰² L. ALCOCK, *Dinas Powys. An Iron Age, Dark Age and early Medieval settlement in Glamorgan*, Cardiff, University of Wales Press, 1963 ; *Arthur's Britain*, *op. cit.*, p. 212-213.

¹⁰³ *Id.*, *Arthur's Britain*, *op. cit.*, p. 212-215.

¹⁰⁴ E. CAMPBELL, *Imported Goods*..., *op. cit.*, p. 108-109.

¹⁰⁵ N. EDWARDS et A. LANE, *Early Medieval Settlements*..., *op. cit.*, p. 44-46.

¹⁰⁶ E. CAMPBELL, *Imported Goods*..., *op. cit.*

¹⁰⁷ L. ALCOCK, *Arthur's Britain*, *op. cit.*

des V^e et VI^e siècles¹⁰⁸. Le site de Cadbury-Congresbury est particulièrement important car, selon le fouilleur, une des phases de l'occupation appartient à la première moitié du V^e siècle, c'est-à-dire à une période antérieure à l'arrivée des importations méditerranéennes, où l'on utilisait encore les mobiliers romains de la fin du IV^e siècle¹⁰⁹. Par ailleurs, une séquence chronologique où l'on voit se succéder des structures rectangulaires en matériaux très légers puis des structures rondes et ovales de types variés pose la question de la relation de ces bâtiments avec les architectures classiques de la période romaine¹¹⁰.

La plupart des sites ayant livré des céramiques importées sont défendus et j'ai déjà souligné l'absence de ces importations sur les sites romains classiques. Le site non défendu établi sur le promontoire de Longbury Bank est une exception à cette règle. Il fut découvert à la fin du siècle dernier et au début de notre siècle, mais seulement fouillé à la fin des années 1980. La nature de ce site est encore incertaine et l'on n'y distingue pas les différences ordinaires entre établissements séculiers et établissements monastiques. On y retrouve, comme à Dinas Powys, tous les éléments indiquant une occupation aristocratique, mais l'ensemble n'est pas défendu. Par la taille, l'emplacement et les activités qui y étaient pratiquées, il ressemble à Dinas Powys. Il pourrait s'agir d'une résidence princière ou du centre d'un domaine, d'un lieu de commerce ou même d'un site religieux. Il ne se trouve qu'à un kilomètre de l'important monastère de Penally et est situé sur le domaine de Llandaff qui fut donné à l'Église au XI^e siècle. Nous pensons néanmoins qu'il s'agit plutôt d'une résidence aristocratique ou princière¹¹¹.

Dans ce contexte, il nous faut aussi mentionner Tintagel, longtemps considéré comme l'archétype des sites monastiques du haut Moyen Âge, mais où l'on voit plutôt aujourd'hui l'une des principales forteresses des rois

de Cornouailles¹¹² et l'un des principaux points d'importation de céramiques méditerranéennes et de leur contenu (huile et vin)¹¹³. Tintagel occupe une vaste surface sur un promontoire barré, défendu par de puissantes défenses terroirées. On y distingue les vestiges de nombreuses structures, encore non datées. Aucune des fouilles qui furent menées sur ce site n'a encore été publiée et l'abandon de l'hypothèse primitive qui voulait voir en ce site un établissement monastique a été freinée par cette absence de données. On considère cependant aujourd'hui que Tintagel fut l'une des principales résidences des rois de Cornouailles qui y étaient peut-être intronisés, et qu'elle jouait également un rôle majeur dans les commerces dont témoigne la présence de céramiques importées de Méditerranée¹¹⁴.

Ces importations nous permettent ainsi de mettre en évidence un ensemble de sites majeurs, côtiers pour la plupart, et qui étaient, à notre avis, fréquentés par des marchands méditerranéens venus chercher de l'étain, et peut-être de l'argent et du plomb dans ces parages. La preuve qu'il s'agissait là d'un commerce direct et non réglé par des intermédiaires établis en France nous est donnée par la nature même des cargaisons, qui semblent venir directement de l'Égée ou d'Afrique du Nord, bien que certains sites espagnols et peut-être Bordeaux aient livré des céramiques

108 P. RAHTZ et al., *Cadbury Congresbury 1968-1973. A late post-Roman settlement in Somerset*, Oxford, Tempus Reparatum, 1992.

109 ID., *ibid.*, p. 227-228.

110 ID., *ibid.*, p. 214-223.

111 E. CAMPBELL et A. LANE, «Excavations at Longbury Bank, Dyfed, and Early Medieval Settlement in South Wales», *Medieval Archaeology*, t. XXXVII, 1993, p. 15-77 (p. 61-66).

112 L. ALCOCK, *Arthur's Britain*, *op. cit.*, p. 249-251.

113 C. THOMAS, *Tintagel, Arthur...*, *op. cit.*

114 ID., *ibid.*

semblables¹¹⁵. Seule une poignée de sites insulaires a livré des fragments de céramique à engobe gris dite «sigillée paléochrétienne grise» (*D ware*), importée de Bordeaux ou de l'estuaire de la Loire en très petites quantités et peut-être postérieurement à la phase principale des commerces méditerranéens¹¹⁶. Les autres mobiliers présents sur ces sites ne sont guère luxueux (quelques fibules, des couteaux, des armes, des ustensiles divers à usage domestique, agricole et industriel) et sont en tout cas bien éloignés des objets standardisés que livrent les sites romano-britanniques. Il y a là une preuve supplémentaire de la profonde rupture technologique entraînée par l'effondrement de l'Empire romain d'Occident.

À la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e siècle suivant, ce commerce méditerranéen prit fin et fut remplacé par un nouveau réseau d'échanges entre l'ouest de la France et les côtes de la mer d'Irlande, jusqu'à l'Écosse. On en trouvera la preuve dans la présence sur les sites britanniques de céramique de type E (*E ware*), poterie bien cuite à parois rugueuses et aux formes dérivées du répertoire franc, que l'on pense avoir été produite dans l'ouest de la France. Les ateliers sont malheureusement inconnus, bien que quelques vases de ce type aient été recueillis dans des niveaux du VII^e siècle à Tours, en Bretagne et en Charente¹¹⁷. S'il est possible que ces céramiques aient été tournées dans la région de Bordeaux, la plupart des archéologues britanniques pensent aujourd'hui qu'elles viennent de la vallée de la Loire et qu'elles accompagnaient les commerces avec Noirmoutier. Nous ne savons pas cependant pourquoi les sites des côtes de la mer d'Irlande ne reçurent qu'un seul type de poterie importée au VII^e siècle et la découverte des ateliers constituerait, à n'en point douter, une avancée remarquable de la recherche archéologique.

Outre ces céramiques de type E, de nombreux sites britanniques reçurent aussi des gobelets coniques, faits d'un verre décoré de filets d'un blanc laiteux qui, selon nous, furent

eux aussi importés au VII^e siècle. Bien que le nombre de trouvailles soit très élevé (plus de quarante), nous ne pouvons pas, là non plus, en localiser l'origine. Ces verres coniques constituent en tout cas avec les céramiques de type E l'un des principaux fossiles directeurs pour l'archéologie de cette période. Campbell a récemment noté des similitudes dans la couleur et la forme de ces vases avec des verres du VI^e siècle exhumés à Bordeaux, ces derniers n'étant toutefois pas ornés à la manière des gobelets britanniques¹¹⁸. Il n'est toutefois pas impossible qu'ils aient été produits quelque part dans l'ouest de la France au cours du VI^e siècle. Dans ce cas, ils seraient légèrement antérieurs aux importations de céramique de type E.

Les importations de ces céramiques et de ces verres semblent s'interrompre à la fin du VII^e siècle, le terme de ces commerces rendant de plus en plus difficile l'identification des sites ne livrant pas d'artefacts aisément identifiables et datables. La période suivante, du VIII^e au XI^e siècle, est, du point de vue de l'archéologie, la plus obscure de l'histoire du pays de Galles. On peut soupçonner que les sites fortifiés de hauteur, occupés entre le V^e et le VII^e siècle, furent abandonnés pour la plupart, en faveur de sites de plaine, de type ouvert. Mais à part une poignée d'établissements et le seul crannog du pays de Galles à Llangorse, nous ne savons rien de ces nouveaux habitats¹¹⁹.

115 E. CAMPBELL, *Imported Goods...*, *op. cit.*, fig. 6.

116 ID., *ibid.*, p. 29-30, 189-190.

117 ID., *ibid.*, p. 31-41.

118 E. CAMPBELL, «A review glass vessels in western Britain and Ireland A.D. 400-800», dans J. PRICE (éd.), *Glass in Britain A.D. 350-800*, Londres, British Museum (à paraître).

119 N. EDWARDS et A. LANE, *Early Medieval Settlements...*, *op. cit.*

Conclusion

Que peut-on dire, au bout du compte, de l'arrière-plan insulaire de Paul Aurélien ?

Les documents historiques et archéologiques nous permettent d'esquisser les grandes lignes d'une évolution qui vit apparaître des rois et des petits royaumes dans tout l'ouest des îles Britanniques, et disparaître les cadres de la société romano-britannique, alors même que, comme nous le montre l'exemple de Gildas, la culture latine était en partie préservée. En même temps, dans l'ouest de la Bretagne insulaire, se perpétuait et se développait un christianisme qui avait conservé des contacts avec la Gaule et la Méditerranée, mais dont certaines pratiques devenaient particulièrement conservatrices.

En termes archéologiques, il nous faut rechercher ces cimetières de très haute époque et les enclos curvilinéaires qui les accompagnent. Si Paul avait des contacts avec l'ouest du pays de Galles, nous rencontrerons peut-être des monuments inscrits et peut-être même les témoignages d'une influence irlandaise. Si par contre Paul

Aurélien entretenait des relations avec Llantwit Major, nous aurons les linéaments d'une tradition romano-britannique relativement conservatrice et dont l'archéologie ne nous révèle presque rien. Il nous faut fouiller sous certaines de nos grandes églises galloises, comme cela a été fait, avec les résultats exceptionnels que l'on sait, à Wells ou Winchester. Il nous faut aussi en savoir plus sur la transition qui s'opéra au V^e siècle entre la province romaine et les royaumes chrétiens, ainsi que sur le hiatus archéologique de la première moitié du même siècle. L'archéologie nous donne à voir des sites fortifiés de hauteur, avec des assemblages de mobiliers assez simples, mais contenant néanmoins quelques importations étrangères. Au VII^e siècle apparaissent les céramiques de type E et les verres importés.

Nos connaissances de l'archéologie post-romaine de l'ouest de la Bretagne insulaire s'accroissent sans cesse et j'espère que les documents présentés dans ce qui précède fourniront un arrière-plan intéressant aux discussions concernant les liens qui se nouèrent entre Paul Aurélien et la petite Bretagne.

La Vita Pauli Aureliani d'Uurmonoc de Landévennec

par François Kerlouégan*

L'époque

C'est dans le courant de l'année 884 que fut achevée, et peut-être rédigée, la *Vie de Paul Aurélien*, qui est l'une de nos sources principales pour la connaissance de ce personnage et un document important sur le milieu culturel de l'abbaye de Landévennec¹.

Nous sommes alors dans une période assez instable de l'histoire de l'ancienne Gaule. Charles le Chauve est mort en 877. Les souverains se succèdent à un rythme accéléré : Louis le Bègue de 877 à 879, puis ses fils, Louis III de 879 à 882 et Carloman de 879 à 884. En 884 leur frère Charles le Simple est encore mineur et Charles le Gros assure la régence. Mais il achète le départ des Normands assiégeant Paris au lieu de les combattre et il doit abdiquer un peu plus tard en 887.

En Bretagne, Salomon a été assassiné en 875 et les Normands, déjà présents à Noirmoutier en 819, puis à Nantes en 843, profitent des rivalités qui dressent l'un contre l'autre le gendre de Salomon et celui d'Erispoé. C'est seulement en 888 qu'Alain le Grand les bat à Questembert, donnant ainsi à la Bretagne quelques années de répit. Nous avons un écho de ces incursions dans la *Vie* : «Il (Paul) prédit que dans cette même île

(Batz) les Normands viendraient un jour, qu'ils la dévasteraient de fond en comble et qu'ils raseraient tous ses bâtiments, soit en les abattant, soit en les incendiant. Tous savent que ce malheur est déjà arrivé sans aucun doute. Depuis ce temps et jusqu'aujourd'hui ces barbares ne cessent de dévaster l'île par des raids fréquents et de voler tous ce qu'ils trouvent. Et ils ne cesseront jamais si Dieu n'apporte son aide.²»

Le lieu. Culture. Production littéraire

Cette *Vie de Paul Aurélien* a été écrite dans le monastère dirigé par l'abbé Uurdisten,

* Université de Franche-Comté, Besançon.

¹ Éditions : F. PLAINE, *Analecta bollandiana*, t. 1, 1882, p. 209-258, d'après le ms. Paris, Bibl. nat., lat. 12942 (XI^e-XII^e siècle). – Ch. CUISSARD, *Revue celtique*, t. 5, 1881-1883, p. 417-458, d'après le ms. Orléans, Bibl. de la Ville, 261 [217] (IX^e-X^e siècle). BHL 6585.

² Chap. 21 : «Ad eandem quoque insulam Marcomannos (glose : Normannos) quandoque uenturos esse qui eam penitus deuastarent omneque eius aedificium siue tollendo siue comburendo ad solum usque destruerent denuntiavit. Quod uere absque ulla dubitatione iam contigisse omnibus notum est. Ex eo igitur tempore et usque hodie crebris irruptionibus eandem insulam deuastare et quicquid in ea inuenerint diripere idem barbari non desinunt, nisi que Deus adiuerit numquam desinent.»

c'est-à-dire à Landévennec : « Pour que j'ose cette entreprise, dit l'auteur, Dieu a animé le zèle de mon précepteur Uurdisten qui, en décrivant les actes de notre saint Uinuualoé, a édifié une oeuvre écrite admirable. Sous cet abbé, moi, prêtre et moine du nom d'Uurmonoc, j'ai écrit cet ouvrage dans le monastère régulier du même saint.³ »

En 818, l'empereur Louis le Pieux, qui avait fait campagne en Bretagne et qui séjournait sur les bords de l'Ellé, à Priziac, demande à l'abbé Matmonoc, qui était venu à son camp, de se rallier à la coutume générale, de renoncer aux usages particuliers concernant le mode de vie et la tonsure, enfin d'adopter la règle bénédictine. Précédemment en effet le monastère suivait les façons de faire celtiques, comme la plupart des établissements des pays insulaires : nous avons dans les *Vies* bretonnes du IX^e siècle des échos de ces pratiques de ce côté de la Manche⁴. Mais l'empereur, à l'origine de la réforme de Benoît d'Aniane, voulait mettre fin à la diversité des règles. Le document de 818 qui nous rapporte la volonté de l'empereur⁵ nous donne le nom de l'abbaye, *Landeuinnoch*, sans doute la forme la plus ancienne connue. Ce n'est peut-être pas un monastère illustre mais il est probablement en contact avec les insulaires comme avec les centres de culture du continent. La grande quantité de citations qu'on peut relever dans les productions littéraires de l'abbaye montre que la bibliothèque des moines est richement pourvue pour l'époque. Manuscrits venus des pays des Francs, dans le mouvement de circulation provoqué par la réforme carolingienne, qui a renouvelé la pratique du latin, la reproduction et l'étude des textes ; manuscrits venus également des îles, car les liens ne sont pas brisés, comme le montre sans doute dans la *Vie de Guénolé* l'épisode du jeune saint qui guette un navire en partance pour l'Irlande⁶.

On y trouve les poètes latins, au premier rang desquels Virgile et l'*Enéide*, les Pères de l'Eglise : Augustin, Grégoire le Grand, Isidore

de Séville, des auteurs de *Vies de saints* et quelques autres. Landévennec se présente donc comme un centre intellectuel bien équipé⁷.

Le monastère lit, mais il écrit aussi. La littérature produite par l'abbaye relève uniquement du genre hagiographique : on n'y compose que des *Vies de saints*, sous une forme ou sous une autre. Au milieu du siècle le moine Clément écrit en l'honneur de Guénolé sur quelques épisodes de sa vie un hymne alphabétique – ainsi appelé parce que les lettres initiales des mots commençant chaque strophe se suivent dans l'ordre de l'alphabet (1^{re} strophe : *Alme*, 2^e strophe : *Britigena*, etc.), avec 23 strophes de 4 vers de 8 syllabes. Clément commence aussi, semble-t-il, une *Vie* en vers héroïques qu'il laissera inachevée, avec 12 strophes de 8 vers.

L'abbé Uurdisten prend ensuite la relève, avec une *Vie* en prose de Guénolé, une *Vie* en vers qui continue celle qu'a donnée Clément (15 strophes irrégulières), une homélie en

³ Préface : « Quod ut auderem, Uurdisteni mei praeceptoris studium animavit (Deus), qui in Uinuualoei sui sanctique mei describendis actibus mirabile librorum construxit opus. Sub quo abbate ego, presbyter et monachus nomine Uurmonocus, in eiusdem sancti regulari monasterio depinxi tale opus. »

⁴ F. KERLOUÉGAN, « Les *Vies* de saints bretons les plus anciennes dans leurs rapports avec les îles Britanniques », dans *Insular Latin Studies, Papers on Latin texts and Manuscripts of the British Isles : 550-1066*, éd. M.W. HERREN, Toronto, 1981, p. 203-204.

⁵ Ce document forme le chapitre 13 du livre 2 de la *Vie de saint Guénolé* par Uurdisten.

⁶ *Ibid.*, 1, 19.

⁷ F. KERLOUÉGAN, « Les citations d'auteurs latins profanes dans les *Vies* de saints bretons carolingiennes », *Études celtiques*, vol. 18, 1981, p. 181-195 ; ID., « Les citations d'auteurs latins chrétiens dans les *Vies* de saints bretons carolingiennes », *ibid.*, vol. 19, 1982, p. 215-257. – N. WRIGHT, « Some further Vergilian borrowings in Breton hagiography of the Carolingian period », *ibid.*, vol. 20, 1983, p. 161-175 ; ID., « Knowledge of Christian latin poets and historians in early mediæval Brittany », *ibid.*, vol. 23, 1986, p. 163-185.

12 leçons pour la fête de Guénolé, une *Vie* brève enfin, envoyée en Italie à Arezzo avec les reliques du saint. Nous devons nous arrêter ici sur une autre *Vie* brève, conservée dans un manuscrit de Londres. En effet on a remarqué qu'elle est tout entière contenue dans la *Vie* longue d'Uurdisten et on en a tiré la conclusion intéressante que l'abbé avait repris à son compte cette rédaction, jugée première et attribuée à Clément, en se contentant d'amplifier le récit et d'y insérer de larges extraits des Pères⁸. Mais une jeune universitaire britannique, s'appuyant sur l'étude d'un manuscrit de Cardiff, a avancé l'idée que cette *Vie* brève n'était pas en fait à la source de la *Vie* longue mais qu'au contraire elle en avait été tirée, par soustraction des extraits patristiques et de certaines fioritures du récit⁹. En somme il n'y aurait pas eu augmentation mais au contraire réduction. Cette proposition qui a, elle aussi, son intérêt, ne fait pas l'unanimité. Elle ébranle, il faut le dire, une construction bâtie au début du siècle par le jeune historien R. Latouche¹⁰ et qui donnait satisfaction par sa vraisemblance : le récit composé par un moine repris et amplifié par un autre moine. Certes on a des exemples du mouvement inverse. Quoi qu'il en soit, si elle était admise, elle priverait Clément d'une oeuvre, mais en revanche Uurdisten ne serait plus un simple remanieur, c'est toute la *Vie* qui lui serait attribuée. Le Landévennec du IX^e siècle ne perd donc pas une ligne de latin.

Pour être complet, au risque de quelques coups de pousse, il faudrait citer des ouvrages qui ne sont pas des oeuvres littéraires mais des manuscrits utilisés pour la lecture spirituelle et la liturgie, comme les évangélistes de New York, de Berne, de Boulogne, d'Alençon, ou pour la formation intellectuelle, comme un Virgile de Berne¹¹. La date de ces manuscrits est assez sûre, leur origine n'est pas encore prouvée de façon certaine. Mais une activité d'écriture est tout à fait vraisemblable à côté d'une bibliothèque aussi riche.

La Vita Pauli Aureliani. Auteur, destinataire, but de l'ouvrage

Le genre hagiographique n'était donc pas un inconnu à Landévennec. Aussi ne sommes-nous pas surpris de l'apparition en 884 d'un nouveau texte, la *Vita s. Pauli Aureliani*, la *Vie de Paul Aurélien*. Ce saint certes n'est pas de la famille spirituelle de saint Guénolé. Mais il n'y a ici rien de bizarre. Dans bien des monastères ont été écrites des *Vies* dont le héros n'était pas le patron du lieu ou le saint fondateur.

L'auteur nous révèle son nom dans la préface. Il s'appelle Uurmonoc, il était élève d'Uurdisten et ses condisciples le jaloussaient, qui lui faisaient des amabilités en sa présence

⁸ Hymne alphabétique par CLÉMENT, « Vie métrique [BHL 8958] et Vie en prose [BHL 8957] de Guénolé », éd. Ch. DE SMEDT, *Analecta bollandiana*, t. 7, 1888, p. 172-264 ; « Homélie » [BHL 8959], éd. A. DE LA BORDERIE, *Cartulaire de l'abbaye de Landévennec*, Quimper, 1888, p. 129-135 ; « Vie brève dite d'Arezzo » [BHL 8960], éd. R. FAWTIER, « Une rédaction inédite de la *Vie de saint Guénolé* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 32, Rome, 1912, p. 34-44 (n'a d'original que les chapitres 1-7 ; donne ensuite le texte de l'Homélie) ; « Vie brève », éd. R. LATOUCHE, *Mélanges d'histoire de Cornouaille (V-XI^e siècle)*, Paris, 1911, p. 97-112 (Bibliothèque de l'École des hautes études, 192) [traduction dans les Actes du colloque de Landévennec (p. 323-335) cités ci-dessous, n. 9].

⁹ C. BRETT, « L'hagiographie de saint Guénolé de Landévennec : le témoignage du manuscrit de Cardiff », dans *Landévennec et le monachisme breton dans le haut Moyen Âge*, Actes du colloque du 15^e centenaire de l'abbaye de Landévennec (25-27 avril 1985), s.l., 1986, p. 253-266.

¹⁰ R. LATOUCHE, *op. cit.*, p. 3-39.

¹¹ J.-L. DEUFFIC, « La production manuscrite des *scriptoria* bretons (VIII^e-IX^e siècle) », dans les Actes cités ci-dessus n. 9, p. 289-321. – *Landévennec : aux origines de la Bretagne*, catalogue de l'exposition de Daoulas, 1985, p. 69-85. – F. KERLOUÉGAN, « Landévennec à l'école de Saint-Sauveur de Redon ? », dans *Haut Moyen Âge : culture, éducation et société*. Études offertes à P. Riché, coord. M. Sot, La Garenne-Colombes, 1990, p. 317-318.

mais le dénigraient quand il n'était pas là¹² : peut-être parce qu'il était le meilleur et, partant, le préféré. On remarquera le nom : Uurmonoc, comme Uurdisten pour le premier élément, et Liosmonoc, Matmonoc pour le second : un nom composé, propre aux aristocrates, formé de *uur* «homme» (breton moderne *gour*) et de *monoc* «prince» : breton moderne Gourvenec¹³.

Uurmonoc paraît bien connaître le Léon car il décrit l'itinéraire de Paul avec une certaine précision et il cite plusieurs noms de lieux non fantaisistes. Aussi a-t-on pensé qu'il était léonard. Bien mieux, le chanoine Doble a poussé le souci de l'exactitude jusqu'à le faire venir de la *plebs Telmedouia*, c'est-à-dire de Ploudalmézeau¹⁴.

Voici donc notre moine qui se met à la rédaction de cette *Vie de Paul*, un saint étranger à Landévennec. Il nous dit lui-même à qui il va l'envoyer. En effet, par deux fois, il s'adresse à un certain Hinuuoret, dans la préface et dans les vers de conclusion :

1. «Ainsi donc reçois la *Vie* pauvre de ton Paul, très pieux père Hinuuoret, décrite avec l'effort de mes petits moyens.»

2. «La vie de saint Paul a été décrite dans l'ordre, Hinuuoret, *Vie* que j'ai écrite fidèlement pour tes disciples.¹⁵»

La fonction d'Hinuuoret n'est pas précisée. Mais Uurmonoc l'appelle *pater* «père», titre que l'on donne à un abbé ou à un évêque. Il dit aussi : «Cette *Vie* que tu ne dois pas négliger au milieu des banquets de fête de ta chaire épiscopale.» Enfin Hinuuoret a un rapport étroit avec Paul puisque Uurmonoc dit «ton Paul». Ce personnage est donc abbé ou évêque, dans un lieu où Paul est honoré. Mabillon a pensé qu'Hinuuoret avait été évêque de Saint-Pol et le chanoine Doble, à la suite d'A. Oheix, se range à cette vue¹⁶.

Cette *Vie* est donc offerte à Hinuuoret, soit qu'il l'ait commandée, soit, solution moins vraisemblable, qu'Uurmonoc ait voulu lui

faire plaisir. Mais quelle est la destination de cet écrit ? Ici encore les deux passages cités plus haut semblent nous renseigner. Uurmonoc écrit : «La vie décrite avec l'effort de mes petits moyens, mais que tu ne dois pas négliger, au milieu des banquets de fête de ta chaire épiscopale». Il s'agit d'utiliser la vie du saint lors de sa fête, dans son église cathédrale. L'usage bien connu était de lire publiquement des extraits de la *Vie* du saint solennellement honoré ce jour-là.

«La *Vie* que j'ai écrite pour tes disciples.» Ici Uurmonoc pense aux élèves de l'évêque. Le mot latin est *alumni*, proprement «nourrissons». Il était souvent employé, au Moyen Âge, pour «disciples», «élèves». Il y avait sans doute auprès de la cathédrale une école de jeunes clercs dirigée par l'évêque. Ces jeunes gens sont instruits en latin et il faut leur fournir des textes pour l'étude de la langue et pour la méditation.

La *Vie* a donc une double destination, à mon avis : l'édification des fidèles, clercs et

¹² Ces lignes font suite au texte de la n. 3 : «*Quorum simul protectus alis, exspecto me ab insanis inuidorum dentibus defendendum, qui mihi praesenti blandientes, absenti tamen derogantes, de me falsa sermocinare non cessant. Sed illorum detractio meorum erit peccaminum purgatio.*» «Protégé par leurs ailes à eux deux (Guénolé et Uurdisten), je souhaite être défendu des coups de dents déments des envieux, qui, flatteurs en ma présence, mais critiques en mon absence, ne cessent de dire des mensonges à mon sujet. Mais leur dénigrement sera la purification de mes péchés.»

¹³ L. FLEURIOT, *Le vieux breton. Eléments d'une grammaire*, Paris, 1964, p. 399-400.

¹⁴ G.H. DOBLE, «Saint Paul Aurelian (Saint Pol de Léon) Patron of Paul», *The Saints of Cornwall*, Part One : Saints of the Land's End District, Chatam, 1960, p. 29 et n. 59 (= *Cornish Saints Series*, n° 46, *S. Paul of Léon, with a History of the Parish of Paul in Cornwall*, 1941).

¹⁵ 1. Préface : «*Pauperem ergo tui Pauli, piissime pater Hinuuorete, meae paruitatis conamine descriptam accipe uitam, sed a te inter festa episcopalis cathedrae conuiuia non neglegendam.*» 2. Hexamètres : «*Vita sacrosancti descripta est ordine Pauli, / Hinuuorete, tuis quam scripsi fidus alumni.*»

¹⁶ G.H. DOBLE, *op. cit.*, p. 29.

laïcs, et l'instruction des jeunes élèves de l'évêque. Cela n'est pas pour nous surprendre.

On sait qu'au Moyen Âge peut exister pour un même saint une *Vie* double, avec une version en prose et une version en vers. La première écrite, prose ou vers, sert de modèle à la seconde. C'est ce qu'on appelle la réécriture. Nous en avons un bon exemple avec les deux *Vies* de Guénolé. La *Vie* en prose, plus facile à comprendre, est destinée à la lecture publique dans l'église abbatiale, que fréquentaient des moines de culture inégale. Ainsi Raban Maur de Fulda († 856) écrira : «J'ai pris soin de traduire en prose l'ouvrage que j'avais écrit en vers pour la louange de la sainte Croix puisque à cause des difficultés de l'ordre des mots et de la nécessité de faire des figures de style le discours du mètre semble obscur et le sens, moins clair.» En revanche les vers sont réservés à l'élève qui médite dans sa cellule, pour être ruminés, comme modèle de style (vocabulaire et versification) et comme leçon de morale¹⁷. Dans le cas présent, nous n'avons qu'une seule version, la version en prose. Uurmonoc, qui sait versifier puisque la *Vie* contient deux poèmes, n'a peut-être pas osé réécrire son texte de prose en vers. En tout cas, si l'usage de la réécriture n'est pas observé, la double destination de l'ouvrage me semble respectée. Nous verrons du reste plus loin que la *Vie* contient en fait une partie plus facile et une partie plus difficile.

Le contenu de la Vita Pauli Aureliani

Cette *Vie* est écrite en deux livres. Le premier s'étend de la naissance de Paul à son départ outre-mer. On nous parle de l'école d'Iltud, avec Paul, Samson, Gildas et David, de la retraite de Paul dans une solitude, de son séjour chez le roi Marc, enfin de sa visite à sa sœur, qui vit elle-même à l'écart du monde. Le second raconte la traversée de la mer Bretonne, l'arrivée à Ouessant, le franchissement du Passage, la marche à travers le

Léon, l'arrivée dans l'*oppidum*, qui deviendra Saint-Pol, et à Batz, la consécration de Paul à Paris par le roi Childebart, sa mort et la dispute autour de son corps entre les moines de l'île et les clercs de Saint-Pol¹⁸.

Style de la Vita Pauli Aureliani

L'ouvrage se signale d'abord par son style. Alors que beaucoup de *Vies* en prose sont écrites dans un style très simple, accessible à la majorité des lecteurs, Uurmonoc affectionne les phrases longues, où les subordonnées se succèdent en cascade. On tient que la phrase la plus longue de la latinité est dans le *Système de la grammaire latine* de Priscien, professeur à Constantinople au début du VI^e siècle, avec 215 mots. Or la première phrase de notre chapitre 19 en contient 251 et elle n'est pas la seule à dépasser les 200 mots.

Mais ce n'est pas seulement la longue phrase qui fait la difficulté de la *Vie*. En latin, langue où la fonction du nom est marquée par une terminaison appropriée, l'ordre des mots peut être libre, une épithète peut être séparée du nom auquel elle se rapporte puisqu'ils portent tous les deux, à la finale, la même étiquette qui les rapproche et qui les lie. Uurmonoc surenchérit sur cette liberté et entrecroise les groupes épithète-nom, fidèle en cela à une tradition bien attestée dans les îles. Ainsi, au lieu d'écrire dans l'ordre E1 N1 E2 N2, «le vieux cheval du joyeux laboureur», il préfère E1 E2 N1 N2, ce qui pouvait donner en latin quelque chose comme : «le vieux du joyeux cheval laboureur.¹⁹»

¹⁷ P. BOUET-F. KERLOUÉGAN, «La réécriture dans le latin du haut Moyen Âge», *Lalies*, 8, 1990 (Actes des sessions de linguistique et de littérature, Aussois, 26-31 août 1986), p. 161.

¹⁸ Premier livre : chap. 1-10 ; second livre : chap. 11-23.

¹⁹ Par exemple au chap. 4 : «*malignas aquilonalium pluuias uentorum* », où les groupes *malignas-pluuias* et *aquilonalium-uentorum* sont entrecroisés.

Ce tour, qui est caractéristique de la poésie latine et qui donne à la prose une couleur poétique²⁰, ne peut évidemment être rendu en français, où nous sommes liés par un ordre assez strict. Mais même en latin il fallait certainement un bon entraînement pour le saisir.

Mais Urmonoc ne s'arrête pas en si bon chemin et propose un ensemble comme E1 E2 E3 E4 N1 N2 N3 N4, soit quatre adjectifs suivis de quatre noms auxquels ils se rapportent dans l'ordre.

Il faut remarquer que ces structures enchevêtrées n'apparaissent que dans les chapitres 1 à 10, c'est-à-dire dans le 1^{er} livre. J'attire dès maintenant l'attention sur le fait qu'une phrase où se présente une suite aussi compliquée ne peut être lue qu'à tête reposée.

Les citations dans la Vita Pauli Aureliani

Un autre ornement de choix est constitué par les citations d'auteurs anciens, païens ou chrétiens. Embellir, enrichir un texte en empruntant à tel ou tel auteur des passages qu'on appréciait, en les adaptant au besoin, était une pratique courante dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Aujourd'hui nous attendons l'originalité, le personnel. Jadis un tel souci n'existait pas : l'auteur pouvait intégrer à sa création la création d'autres auteurs, l'essentiel était le résultat. Uurdisten dans la *Vie de Guénolé* ne s'est pas privé d'emprunter largement : certains chapitres du 1^{er} livre sont des centons de Grégoire le Grand et d'Isidore de Séville. Comme par ailleurs on n'avait pas alors le même sens de la propriété littéraire que nous, de tels emprunts n'étaient pas nécessairement signalés au lecteur, ce qui aujourd'hui ne facilite pas la tâche de qui veut repérer les citations et identifier les auteurs.

Urmonoc de ce point de vue ne se distingue pas des écrivains de son temps, encore qu'il use de l'emprunt avec plus de modération que son maître. Dans la *Vie de Paul Aurélien*, nous trouvons d'abord la Bible,

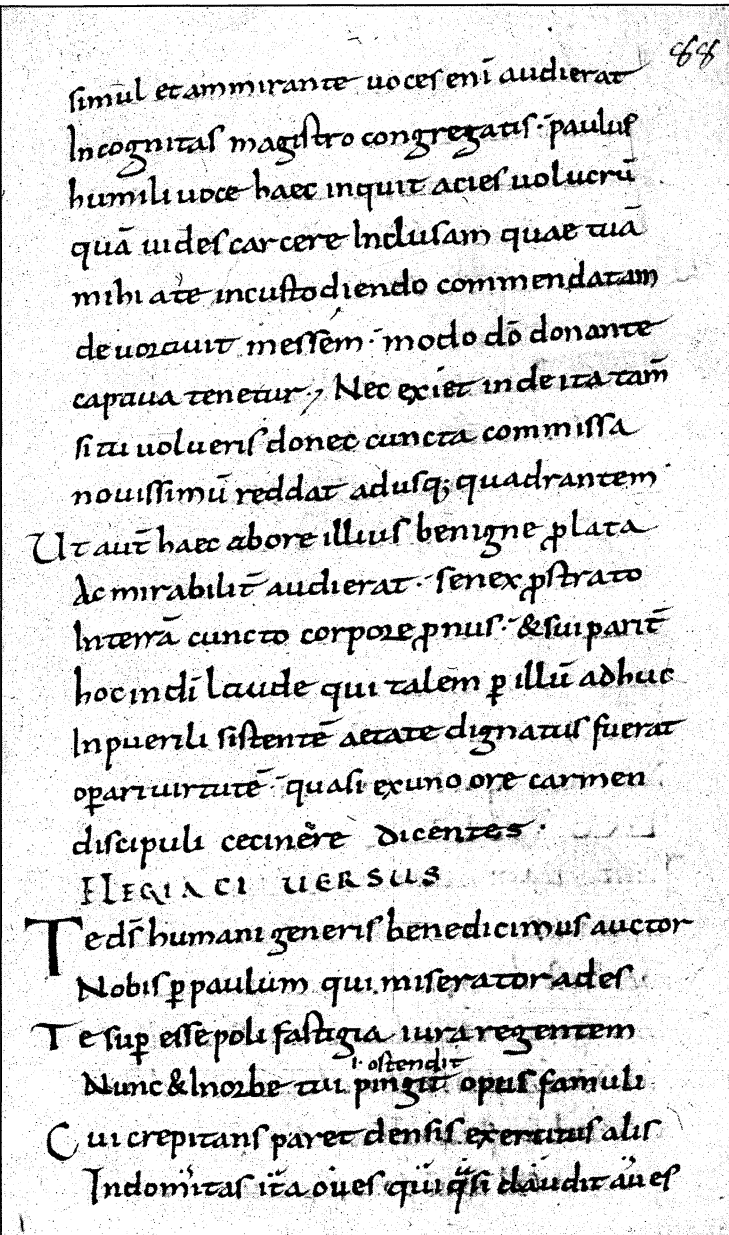
présente chez tous les auteurs pour la raison que c'est le livre lu par tous les clercs. Elle se manifeste ici sous la forme de courtes citations, aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament. Les chrétiens, comme on peut s'y attendre, sont en bonne place. Les poètes : Juvencus, Sédulius, Prudence ; les vies de saints : Guénolé, très sollicitée, Samson, Benoît, avec le livre 2 des *Dialogues* de Grégoire le Grand ; les historiens : Orose, pour la description du dragon de l'île de Batz, et Gildas ; les auteurs spirituels : Cassien et Cassiodore ; un philosophe, Boèce. La littérature païenne est certes le parent pauvre mais elle est quand même représentée par l'*Enéide* de Virgile et la première phrase de la préface est calquée sur la première phrase du *Système* de Priscien²¹. La présence dans cette liste de Boèce et de Priscien est particulièrement intéressante car ce sont des auteurs presque inconnus au siècle précédent et qu'on redécouvre au IX^e siècle. C'est avec la multiplication des copies et la diffusion croissante des œuvres antiques, fruits de la réforme carolingienne, que leur connaissance progresse. Priscien et Boèce cités à Landévennec en 884 : nous avons la preuve que le monastère à cette époque est en relation vivante avec d'autres centres de culture.

Le manuscrit Orléans 261

Ce que je viens de dire sur la *Vita* nous renseigne sur son auteur et son milieu, sur ses

²⁰ F. KERLOUÉGAN, «Une mode stylistique dans la prose latine des pays celtiques», *Études celtiques*, vol. 13, 1972, p. 275-297 ; ID., «Approche stylistique du latin de la *Vita Pauli Aureliani*», Actes cités ci-dessus n. 9, p. 207-212.

²¹ Aux articles cités ci-dessus n. 7, ajouter : F. KERLOUÉGAN, «Une citation de la *Philosophiae Consolatio* (III, mètre 9) de Boèce dans la *Vita Pauli* d'Urmonoc», *Études celtiques*, vol. 24, 1987, p. 309-314 ; ID., «La *Vita Pauli Aureliani* témoin de l'émergence des *Institutiones Grammaticae* de Priscien dans l'enseignement au IX^e siècle », dans *De Tertullien aux Mozarabes*, Mélanges offerts à J. Fontaine, éd. L. HOLTZ et J.-C. FREDOUILLE, t. 2, Antiquité tardive et christianisme ancien (VI-IX^e siècle), Paris, 1992, p. 183-189.



Vita Pauli Aureliani, Bibliothèque de la ville d'Orléans, ms 261 (217), fol. 88, chap. 4 : «Le miracle des oiseaux».

Fin du récit et début des vers élégiaques. On remarquera sur le dernier vers des signes de construction syntaxique (SCS) : Indomitas ita oues qui quasi claudit aues.

lectures et sa pratique du latin. Mais nous pouvons en apprendre encore plus en suivant les premières années de la transmission de l'œuvre à travers le manuscrit Orléans 261.

Nous avons de la *Vita* deux manuscrits : le premier, des IX^e et X^e siècles, est conservé à la bibliothèque de la ville d'Orléans sous la cote 261 (217) et provient de l'abbaye toute proche de Saint-Benoît-sur-Loire, anciennement Fleury, l'autre des XI^e-XII^e siècles, autrefois à Saint-Germain-des-Prés, est actuellement à la Bibliothèque nationale sous la cote Latin 12942.

Mais, avant d'aller plus loin, signalons que dans notre manuscrit se trouvent d'autres textes sans rapport avec la *Vita* : extrait de Martianus Capella, prières de la messe, extrait du pseudo-Mélon, *Vie* interpolée de Grégoire le Grand par Paul Diacre, office de la fête de Tous les Saints, soit les pages 1-41 et 135-151. La *Vita* occupe donc les pages 42-134. C'est en effet une habitude au Moyen Âge de regrouper sous la même reliure plusieurs petits manuscrits ou de copier plusieurs textes qui formeront le même manuscrit. C'est ainsi que le second manuscrit de la *Vita*, le BN lat. 12942, contient l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, la *Vie de saint Léonard*, des extraits de canons, des extraits de Remi d'Auxerre sur la messe, en plus de la *Vie de Paul*.

C'est le premier qui nous retiendra, le plus intéressant par son ancienneté, par son origine et par sa structure²².

Ancienneté et origine se renforcent. Orléans 261 contient des gloses en vieux breton, des signes de construction syntaxique qui paraissent celtiques²³, des abréviations indiscutablement insulaires. On en a donc tiré la preuve que le manuscrit était breton et certains en situent même l'origine à Landévennec, ce qui n'est pas assuré mais n'est pas invraisemblable. Quand on constate que ce manuscrit, qui peut être attribué à Landévennec, doit se situer dans le temps tout

près de l'original, on peut se demander si précisément on ne tient pas là l'original : Landévennec, 884.

Il faut répondre par la négative. Les pages qui nous intéressent, 42-134, représentent en fait non pas un manuscrit unique de la *Vita*, relié avec d'autres, mais deux manuscrits distincts par le support, l'écriture, la présentation des titres et reliés l'un à la suite de l'autre. Nous avons donc :

1^{er} manuscrit : 01 : p. 42-73 : partie la plus ancienne, IX^e siècle sans doute : contient les chapitres 1, 15-18, 21-23.

2^e manuscrit : 02 : p. 74-134 : partie la plus récente, sans doute du X^e siècle : contient les chapitres 2-14 et 19-20.

Cette curieuse répartition fait problème. Pour la résoudre on peut imaginer que d'un manuscrit antérieur les chapitres 2-14 et 19-20 ont été perdus à la suite d'un accident de reliure par exemple, de sorte que du manuscrit primitif ne seraient restés que les chapitres 1, 15-18 et 21-23, qui auraient alors été recopiés à la suite et auraient formés un premier cahier. Un peu plus tard on aurait recopié sur un second cahier les chapitres manquants, à partir d'un manuscrit complet. Enfin les deux cahiers auraient été juxtaposés, avec cet ordre curieux que nous avons dans Orléans 261.

Mais, pour que cette hypothèse soit recevable, il faut supposer que dans le manuscrit qui allait être démembré, les chapitres 1, 2, 15, 19 et 21 commençaient une

22 F. KERLOUÉGAN, «Le manuscrit Orléans 261 (217) et la *Vita Pauli Aureliani* d'Uurmonoc de Landévennec», dans *Bretagne et pays celtiques. Langues, histoire, civilisation*, Mélanges offerts à la mémoire de Léon Fleuriot, réunis par Gw. LE MENN et J.-Y. LE MOING, Saint-Brieuc et Rennes, 1992, p. 149-159.

23 Gloses : traductions de mots latins en vieux breton. Signes de construction syntaxique : repères qu'un utilisateur plaçait au-dessus ou au-dessous de certains mots pour indiquer qu'ils étaient en rapport syntaxique.

page recto et que les chapitres 1, 14, 18, 20 et 23 en terminaient une au verso. Sinon nous aurions des chapitres coupés en deux, ce qui n'est pas le cas. Ma supposition serait acceptable si les médiévaux avaient eu comme nous l'habitude de séparer les chapitres par le blanc de bas de page qui en termine un et le blanc de haut de page qui précède le suivant. Or ils serraient à la suite, pour ne pas perdre de place et économiser le parchemin. La présentation supposée relèverait donc d'un hasard proprement miraculeux.

Le manuscrit Orléans 261 à Saint-Pol

Il faut abandonner la version de l'accident et penser à un acte volontaire. Le texte a pu être tronqué et réduit aux chapitres 1, 15-18 et 21-23. Plus tard, on a éprouvé le besoin de le compléter à partir d'un manuscrit intégral. Ramenée au premier groupe, la *Vie* est utilisable. Le chapitre 1 présente Paul et sa famille. Ensuite, sautant les épisodes situés dans l'île de Bretagne et sur la côte occidentale du Léon, nous arrivons avec le saint et ses compagnons dans le futur Saint-Pol puis dans l'île de Batz, où a lieu le miracle du dragon vaincu. Nous sont ensuite donnés les prophéties de Paul, sa mort et le retour miraculeux de son corps dans sa ville. Ce qui a été négligé, ce sont les chapitres insulaires, éloignés de la Bretagne, l'arrivée dans le Léon occidental, le long chapitre 19 sur la consécration épiscopale de Paul à Paris et le chapitre 20 sur la consécration de ses successeurs. La *Vie* raccourcie est centrée sur Saint-Pol et sur Batz, ce qui n'est pas étonnant si la *Vie* a été commandée par l'évêque du lieu.

Laissons maintenant aller notre imagination, à partir de ces bases raisonnables. Vers 880 Hinuuoret est évêque de Saint-Pol. Il sait que deux grands saints bretons viennent d'être honorés d'une *Vie* : celle de Guénolé, écrite avant 884 par l'abbé de Landévennec,

et celle de Malo, due à la plume de Bili et datée de 869²⁴. Bien mieux, dans cette dernière au chapitre 18 du livre 2, une discussion entre un clerc d'Alet et un clerc de Saint-Pol se termine par le triomphe de la puissance de Malo sur celle de Paul, ce qui pousse l'évêque Clotuuioion, vers 850-860, à faire célébrer la fête de Malo à Saint-Pol. Aussi Hinuuoret songe-t-il à reprendre les vieux textes, dont Uurmonoc nous parle dans sa préface²⁵, et à faire rédiger une belle *Vie de Paul*, dans le goût de l'époque. Mais sa petite école manque de stylistes confirmés. Il pense alors au monastère d'Uurdisten, qui relève de Quimper sans doute, mais qui est le centre le plus actif de la Bretagne occidentale. L'abbé propose le travail à l'un de ses disciples, qui est léonard et qui de surcroît se trouve être son élève le plus doué : n'écrit-il pas volontiers dans un style brillant qui éveille la jalousie de ses condisciples ? Uurmonoc s'attelle à la tâche et compose un ouvrage dans un latin très recherché. Il a pensé, comme c'est normal, à la fois à la solennité de la fête de saint Paul et aux jeunes élèves d'Hinuuoret. Hélas, cette magnifique composition est trop longue et surtout trop difficile, en particulier dans les premières pages, aussi bien pour la lecture publique – personne ne comprend – que pour l'étude – les élèves s'enlisent dans les complications de la construction. L'évêque fait faire alors des coupes sombres dans la *Vie* pour ne conserver que le plus facile, en gros le livre 2 et même uniquement les chapitres qui concernent directement Saint-Pol et Batz.

24 Gw. LE DUC (éd.), «*Vie de saint Malo, évêque d'Alet. Version écrite par le diacre Bili (fin du IX^e siècle)*», *Les dossiers du CeRAA*, n° B-1979 (BHL 5116).

25 Préface : «*Cuius gesta, quamvis nostro lucidius quam ut ante primitus ueteri constructione depicta sunt, aucta uideantur floruisse labore, haec tamen quicumque ueterum cartis rescribere uelit prohibere non uidebor.*» «Bien que ses hauts faits apparaissent par mon travail enrichis et brillant d'un plus grand éclat que précédemment dans la description antérieure d'une vieille composition, je ne saurais toutefois paraître empêcher quiconque veut les réécrire d'après les livres des anciens.»

01 serait donc le manuscrit (ou une copie) recopié en Bretagne pour obtenir une *Vie* abrégée et 02 serait le manuscrit (ou une copie) recopié sans doute aussi en Bretagne pour compléter le précédent sur un manuscrit intégral, peut-être celui qu'Hinuouret avait reçu d'Uurmonoc.

L'histoire de la *Vita Pauli* à Saint-Pol paraît donc assez tourmentée. Mais il reste à savoir pourquoi 01 et 02 se sont retrouvés tous les deux à Fleury.

Le manuscrit d'Orléans à Fleury

L'abbaye bénédictine de Fleury, fondée vers le milieu du VII^e siècle, fut réformée en 930 par Odon, abbé de Cluny, et devint une manière de monastère modèle, un centre de réforme qui exerça une influence internationale. Les Bretons l'ont-ils connu plus tôt ? Il est possible en effet que le moine Liosmonoc y ait séjourné dans la première moitié du IX^e siècle²⁶.

Vers 960, l'évêque de Saint-Pol, Mabbon, arrive à l'abbaye pour y finir ses jours auprès des restes de saint Benoît. Peut-être était-il déjà en relation avec Fleury depuis quelque temps ? Mabbon n'arrive pas les mains vides. Il apporte avec lui des reliques de saint Paul et plusieurs manuscrits, dont un *Des devoirs* de saint Ambroise, aujourd'hui à Berne : nous en connaissons la provenance grâce à l'inscription qu'il contient : «L'évêque Mabbon a donné ce manuscrit à saint Benoît.»

Puisqu'il y avait des reliques de Paul dans ses bagages, pourquoi ne pas supposer que parmi les manuscrits donnés en présents figurait un document bien utile pour honorer le saint, la *Vita Pauli*, dans la version courte, probablement accompagnée du complément, qu'il aurait fait recopier pour laisser à Saint-Pol l'original. En tout cas notre manuscrit d'Orléans provient bien de Fleury, comme l'indique l'ex-libris : «Livres du monastère de s. Benoît de Fleury.»

Cette *Vie* est probablement à Fleury au XI^e siècle puisqu'un moine de cette abbaye, Vitalis, y récrivit une version de cet ouvrage qui, disait-il, est un poids pour le lecteur parce qu'il est plein de «bavardage breton». Il avait donc écourté les phrases, remis les mots à leur place ; il regrettait d'avoir dû conserver des noms bretons inharmonieux mais il a pu en rayer beaucoup, comme les noms des frères de Paul et les noms de ses compagnons, qui sont plus gênants qu'utiles²⁷.

²⁶ L. GOUGAUD, «Les relations de l'abbaye de Fleury-sur-Loire avec la Bretagne armoricaine et les îles Britanniques (X^e et XI^e siècle), I. Fleury et la Bretagne armoricaine», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. IV, 1923, p. 3-15. Le cas de Liosmonoc est intéressant mais discuté. On lui a attribué le ms. Vat. Regin. lat. 81, contenant la recension A des *Hisperica Famina*, en plus du Vat. Regin. lat. 296, un Orose glosé en vieux breton, qui contient son nom dans l'explicit. Ces deux manuscrits auraient été copiés à Fleury au IX^e siècle. Cf. P. GROSJEAN, «*Confusa caligo*», *Celtica*, vol. 3, 1956, p. 38-40. — M. LAPIDGE, «The hermeneutic style in tenth-century Anglo-Latin literature», *Anglo-Saxon England*, 4, 1975, p. 71, n. 7 et 73, n. 1, et Id., «L'influence stylistique de la poésie de Jean Scot», dans *Jean Scot Erigène et l'histoire de la philosophie* (Colloque du C.N.R.S., Laon, 7-12 juillet 1975), Paris, 1977, p. 448, reprend P. Grosjean mais date Liosmonoc du X^e siècle. En revanche L. Gougaud doute que le Fleury du X^e siècle ait pu être une école de latinité hispérique.

²⁷ On a fait de Vitalis un Breton, qui aurait participé avec un autre Breton de Fleury, Félix, premier abbé de Ruis restauré, au relèvement de cette abbaye. Vitalis aurait succédé à Félix et aurait écrit la *Vita Gildae* (BHL 3541). Voir A. VIDIER, *L'hystographie à Saint-Benoît-sur-Loire et les miracles de saint Benoît*, Paris, 1965 (thèse de 1898 non publiée), p. 246, addition à la p. 102, n. 193. L. Gougaud, art. cité, p. 6 et sq., ne voit en lui que l'auteur de la *Vita Pauli*. C'est une question de chronologie et il est possible que nous ayons deux Vitalis, l'un de Fleury, l'autre de Ruis, à quelque distance dans le temps l'un de l'autre (Cf. A. VIDIER, *op. cit.*, p. 110, n. 258). Voici le passage de la Préface ici concerné : «*Huius sancti uiri gesta scripta quidem reperi sed Britannica garrulitate ita confusa ut legentibus fierent onerosa... Longitudinem sententiarum abbreviare curauimus et uerborum ordinem, prout potuimus, ad unguem direximus... Nec turbetur lectoris animus absonis Britonum nominibus, quae interposuimus, quia haec uitare ex toto nequiuimus : in ipsis enim operis materia consistit. Vitauimus equidem plurima : nam ipsius uiri Dei fratrum*

Ce témoignage est intéressant. Nous y voyons le mépris d'un latiniste médiéval pour une langue qui n'est pas la langue des clercs — le dédain du breton ne date pas du XIX^e siècle ! — et un jugement sur le style d'Uurmonoc : phrases longues, ordre des mots troublé, jugement qui correspond peut-être à ce qu'a pu éprouver Hinuouret à l'usage.

C'est la *Vie* de Vitalis qu'ont éditée les bollandistes dans les *Acta sanctorum* au XVII^e siècle. Il a fallu attendre 1880 pour que le bibliothécaire de la ville d'Orléans, Charles Cuissard, publie le manuscrit de son établissement dans la *Revue celtique*.

Je remercie vivement Gwennole Le Menn, éditeur des *Mélanges L. Fleuriot*, qui m'a aimablement autorisé à utiliser ici le contenu de l'article retenu pour cette publication. Le texte latin de la *Vita Pauli* est celui que j'ai établi à partir des manuscrits d'Orléans et de Paris en vue d'une édition future. La traduction est également la mienne.

(suite de la note 27)

*nomina, quia barbara et nostro labori non necessaria uisa sunt, transiuimus intacta ; et presbyterorum nomina, qui eidem sancto ubique adhaesisse leguntur, reliquimus, quia magis oneri fore credidimus quam utilitati...». «J'ai trouvé, c'est vrai, dans un écrit les hauts faits de ce saint, mais tellement défigurés par le bavardage breton qu'ils en devenaient pesants au lecteur... J'ai mis mon soin à rendre les phrases moins longues et j'ai réglé l'ordre des mots, autant que j'ai pu, jusqu'à la perfection... Que l'esprit du lecteur ne soit pas troublé par les noms inharmonieux des Bretons que j'ai intercalés parce que je n'ai pas pu totalement les éviter : ils forment en effet le sujet de l'œuvre. J'en ai évité beaucoup : ainsi j'ai laissé de côté sans y toucher les noms des frères de l'homme de Dieu parce qu'ils me sont parus barbares et pas nécessaires à mon travail et j'ai laissé les noms des prêtres qui, lit-on, accompagnaient partout le saint parce que j'ai cru qu'ils seraient plus une charge qu'un avantage...» Cette vie (BHL 6586) est connue par les mss. Vat. Reg. lat 458, f° 37-52 + 646, f° 58-59, tous les deux du XI^e-XII^e siècle et peut-être écrits à Fleury (E. PELLEGRIN, *Bibliothèques retrouvées. Manuscrits, bibliothèques et bibliophiles du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris, 1988, p. 247 (= *Bulletin d'information de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, 12, 1963, p. 21). Elle est éditée dans les *Acta sanctorum*, mart. II, p. 111-120.*

Des origines insulaires de Paul Aurélien

par Bernard Merdrignac

La *Vita Pauli* a été rédigée en 884, à Landévennec, par Wrmonoc, prêtre et moine, sous l'abbatiate de Wrdisten qui, peu auparavant, avait rédigé plusieurs versions de la *Vita* de saint Guénolé et qui avait été le précepteur de notre auteur. L'ouvrage se présente comme la réponse à une commande de l'évêque de Léon Hinworet (sans doute pour fournir un manuel aux clercs de l'école épiscopale¹). Il est d'ailleurs dédié à ces deux notabilités : « Sous la protection de leurs ailes, je m'attends à être défendu des dents insensées des envieux qui me flattent en ma présence mais me critiquent en mon absence². »

Comme le veut la loi du genre, l'auteur se réfère à des modèles littéraires classiques ou patristiques. Il recourt aussi à d'autres *Vitae* (celles de Samson, Iltud, peut-être aussi – on le verra – une *Vita Paulini* conservée à Saint-Pol-de-Léon). Il utilise, par ailleurs, les traditions locales et fait usage de la toponymie, un peu comme les historiens actuels ! Ainsi, il explique qu'il ignore les noms de six des huit frères de saint Paul et de deux de ses trois sœurs à cause de « l'énormité du temps » écoulé depuis lors et de « la grande distance maritime entre notre pays et le leur³ ». Par contre, il ne manque pas d'énumérer les noms des compagnons de saint Paul grâce aux noms de lieux qui en ont conservé le souvenir : « L'Antiquité les a fait oublier ou le mauvais engourdissement, frère de la paresse, leur a porté

tort. Cependant, il nous a plu d'illustrer cet ouvrage de leurs noms comme autant de perles. En effet, nous savons qu'ils ont des sanctuaires (*memorias*) et des églises (*basilicas*) érigés en leur honneur et qu'ils ont grandement mérités d'être élevés auprès du Seigneur⁴. »

De tels passages sont importants car ils révèlent une méthode de travail qui n'est pas particulière à Wrmonoc. Les hagiographes s'efforcent donc plus ou moins habilement de confronter les indices toponymiques et archéologiques avec les traditions orales ou les sources écrites dont ils disposent. Ainsi la mention de tel lieu ou de tel personnage n'implique pas forcément que celui-ci ait été historiquement associé au saint ; par contre, elle témoigne de l'existence de traditions que l'auteur s'efforce d'utiliser dans une perspective

¹ F. KERLOUÉGAN, « Approche stylistique du latin de la *Vita Pauli Aureliani* », *Landévennec et le monachisme breton dans le haut Moyen Âge* (avril 1985), Landévennec, 1986, p. 216.

² CUISSARD (éd.), « *Vita Pauli* », *Revue celtique*, 1881-1883, *Préf.*, p. 418.

³ ID., *ibid.*, I, 1, p. 418-419. Cf. B. TANGUY, « De la vie de saint Cadoc à celle de saint Gurthiern », *Études celtiques*, vol. XXVI, 1989, p. 159.

⁴ B. MERDRIGNAC, « La vie quotidienne dans les monastères bretons du haut Moyen Âge à partir des *Vitae* carolingiennes », *Landévennec et le monachisme...*, *op. cit.*, p. 20.

édifiante et qu'il nous faut prendre en compte. Dans ce contexte le plan de la *Vita Pauli* n'a rien d'artificiel :

— un premier livre consacré à l'existence de saint Paul en Grande-Bretagne ;

— un second concernant sa carrière en Bretagne continentale. C'est pourquoi, traiter des *origines insulaires de Paul Aurélien* revient à tenter de démonter, pièce par pièce, le puzzle laborieusement constitué par Wrmonoc. En effet, il s'efforce de concilier, pour la plus grande gloire de son héros, des traditions se rapportant, selon les sources insulaires, à deux personnages distincts : un chef laïque du Glamorgan appelé Paul ; un saint du Carmarthenshire nommé Paulinus. Je vais donc tâcher de procéder à un état de la question avant, sinon de la résoudre, de proposer des éléments de solution.

I

D'emblée le premier livre s'ouvre par un chapitre intitulé précisément, «Des origines de saint Paul». «Le même saint Paul, surnommé Aurélien, fils d'un comte nommé Perphirius (*var.* : Perphius ; lire : Porphyrius ?), très éminent selon la dignité du siècle, est issu du pays qui s'appelle en breton Pen Ohen et en latin *Caput Boum* («Tête de Bœufs»)» parce que, autrefois, «à l'exemple des autres païens», on y adorait une tête de bœuf comme «dieu du pays».

Le chanoine Doble a pertinemment rapproché cette assertion d'une tradition reprise dans plusieurs passages de la *Vita Cadoci* (rédigée entre 1089 et 1104 par Lifris de Llandcarfan). Dans sa préface, cet auteur explique qu'«autrefois, aux frontières du pays britannique qu'on appelle Demetie (Dyfed), régnait un *regulus* appelé Gliuguis (Glywys) à cause de qui toute la monarchie de cette région, durant tous les jours de sa vie, était appelée Gleuguissig (Glywysing). Il engendra dix fils à ce que l'on rapporte. En voici les noms avec ceux des provinces qui leur revien-

nent...» Lors du partage, le troisième, Poul (forme ancienne de Paul), aurait obtenu la province de Penychen, mentionnée à deux reprises dans la suite de la *Vita*⁵.

Ce même personnage se retrouve dans la *Vita* de saint Iltud (première moitié du XII^e siècle) dont Wrmonoc fait le maître de saint Paul Aurélien. Cette composition tardive et légendaire explique comment le jeune armoricain Iltud, attiré outre-Manche par la renommée d'Arthur, devint *magister militum* («commandant en chef des troupes») de Poullentus, roi de Glamorgan (*regem Gulat Morcanniensium* : Gwlad Morgan)⁶. Ce nom (Morgannwg) désigne, à partir du X^e siècle, la région du sud du pays de Galles s'étendant entre les rivières Teivi et Usk, appelée auparavant Glewising⁷.

Il est donc incontestable que Wrmonoc était informé de traditions insulaires associant Paul et la région de Penychen qui perduraient encore outre-Manche deux siècles plus tard. Mais, à l'inverse de l'hagiographe armoricain du IX^e siècle, ses confrères insulaires postérieurs présentent leur héros comme un chef laïque et non comme un membre du clergé.

L'explication fantaisiste du toponyme «Tête de Bœufs» par un culte païen n'a pas retenu l'attention du chanoine Doble. Elle est, en effet, dans le style des pieux clichés faisant vaguement référence au paganisme qui se retrouvent sous la plume des lettrés bretons de l'époque carolingienne. A la fin de son ouvrage, Wrmonoc porte, lui aussi, au crédit de son héros la destruction des «temples construits dans les temps anciens pour le culte des démons» en Armorique⁸, sans fournir d'ailleurs de précisions. Cependant, vu le souci de

⁵ P. C. BARTRUM, *Early Welsh Genealogical Tracts*, Cardiff, 1966, p. 24 ; cf. W. J. REES, *Lives of the Cambro-British Saints*, Llandovery, 1853, p. 23.

⁶ W. J. REES, *Lives...*, *op. cit.*, *Vita Iltuti*, c. 2, p. 160.

⁷ F. LOT, *Nennius et l'Historia Britonum*, Paris, 1934, p. 180, n. 1.

⁸ *Vita Pauli*, II, 20, p. 452.

composition qui a présidé à la mise en forme de la *Vita*, ce n'est sûrement pas une coïncidence si cette incise du premier chapitre du livre I a pour répondant, au premier chapitre du livre II la mention du site de débarquement de saint Paul en Bretagne : «Emporté par le souffle du zéphir, il toucha à une île appelée Ouessant qui se trouve à une distance de seize milles ou un peu plus de la région d'Armorique. Ayant trouvé un mouillage dans la partie la plus éloignée de l'île, à l'endroit qu'on appelle «Port aux Bœufs», ce même saint, sortant du bateau avec tous les siens, examina toute l'île aussitôt.» Ce toponyme correspond sans doute, selon B. Tanguy, au lieu-dit actuel de Porz-an-Ejen («Port-au-Bœuf»)⁹.

Ces parallèles toponymiques, de part et d'autre de la Manche, impliquent que le débarquement a lieu en pays de connaissance. De plus, en Grande-Bretagne, la «tête de bœuf» qui aurait donné son nom au pays de *Pen Ohen* selon Wrmonoc est présentée explicitement par celui-ci comme une ancienne divinité tribale : elle était adorée «dans les temps anciens» (*antiquitus*), dit-il, «comme dieu de cette patrie». Or, en dépit du *topos* de l'appel divin à l'exil, la migration de Paul Aurélien n'a rien d'improvisé. Celui-ci est accompagné de douze prêtres (dont, on l'a vu, Wrmonoc cite par la suite les noms) et «d'autant d'hommes très nobles de l'ordre laïque qui lui étaient apparentés, dont les uns étaient ses neveux, les autres ses cousins, sans compter suffisamment d'esclaves¹⁰». Une fois débarqués sur le continent, les immigrants s'arrêtent à Ploudalmézeau dans un domaine qui fera, par la suite, partie des «cent tribus» (*cantrefi*) que lui concédera ultérieurement Childebert. Or, précise Wrmonoc, cet endroit s'appelle *Villa Petri* (Kerber, en Lampaul¹¹) du nom «de son cousin, à ce que l'on rapporte». Poursuivant leur route jusqu'à l'île de Batz, ils y sont accueillis, littéralement à bras ouverts, par le comte Withur : «Ils étaient liés par une double affinité, car cousins par les liens de l'origine charnelle, ils étaient frères

dans le Christ, rapprochés par la colle de la charité chrétienne¹²». Tout se passe, effectivement, comme si la région où débarque saint Paul avait été préalablement investie par les siens.

L'identité de Paul Aurélien et de Paul de Penychen serait donc établie si Wrmonoc s'en était tenu là. Mais, après quelques lieux communs sur la précocité de la sainteté de son héros, l'hagiographe poursuit, en se référant explicitement ici à une source écrite : «Nous lisons que celui-ci, procréé d'une race très noble selon le siècle, a eu huit frères, engendrés d'une même souche, dans une seule et même région qui s'appelle dans leur langue Brehant Dincat et, en latin, *Guttur Receptaculi Pugnae* (Gorge de la Retraite)¹³».

Cela fait donc neuf garçons dont le nombre rappelle à Wrmonoc celui des neuf ordres des anges à qui s'adjoignent trois filles, à l'image de la Sainte-Trinité. Toutefois, l'auteur, comme on l'a vu, se dit incapable de citer tous leurs noms à l'exception de ceux de deux des frères du saint, Potolius et Notolius (*var.* : Notalius) et celui d'une de ses sœurs, Sitofolla.

L'excuse du temps et de la distance n'explique pas tout. En effet, les *Vitae* de saint Guénolé, écrites peu auparavant par Wrdisten que Wrmonoc présente comme son précepteur, dotent le jeune Guénolé, né en Bretagne continentale après la migration de ses parents, d'une sœur, Cheirvie («Joyau») et de deux frères jumeaux, Jacut et Guethenoc. Ce trio pourrait bien évoquer des traditions dioscures dans lesquelles, très souvent, le couple

⁹ *Ibid.*, I, 11, p. 437. Cf. B. TANGUY, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses de Finistère*, Douarnenez, 1990, p. 139.

¹⁰ *Vita Pauli*, II, 1, p. 436.

¹¹ *Ibid.*, II, 12, p. 439. Cf. B. TANGUY, *Dictionnaire...*, *op. cit.*, p. 101.

¹² *Vita Pauli*, II, 17, p. 445.

¹³ *Ibid.*, I, 1, p. 418. Cf. G. H. DOBLE, éd. par D. S. EVANS, *Lives of the Welsh Saints*, Cardiff, 1971, p. 150-151.

de jumeaux guérisseurs est associé à un élément féminin (Castor et Pollux et leur sœur Hélène, pour ne rappeler qu'un exemple). Il est significatif que dans l'île de Lavret (près de Bréhat), où Guénolé ainsi que ses frères auraient été scolarisés sous la fêrle de saint Budoc, selon leurs *Vitae* respectives, la chapelle réédifiée au XVII^e siècle ait été dédiée aux deux apôtres Simon et Jude qui ont probablement alors remplacé une paire de personnages moins orthodoxes (Jacut et Guehenoc ou qui que ce soit d'autre !).

Comme par hasard, Double a relevé ce même culte des saints Simon et Jude, en pays de Galles, dans une localité au nom transparent de Llandeusan («le lan des deux saints»)¹⁴. Selon cet érudit, les deux apôtres ont ici aussi remplacé un obscur couple de saints, en qui il reconnaît Potolius et Notolius, les deux frères de saint Paul. La parenté entre leurs deux noms est trop forte pour qu'il ne s'agisse de jumeaux¹⁵ ! Ainsi, en faisant l'impasse sur les noms des autres frères et sœurs de saint Paul, Wrmonoc place artificiellement celui-ci dans la même situation familiale que saint Guénolé dont il admire la *Vita*. Par ailleurs, il a peut-être eu l'occasion d'évaluer l'impact de ce cliché dioscurique sur les fidèles.

Un peu plus loin, l'hagiographe indique qu'à l'âge de seize ans, son héros quitta son maître Iltud pour se retirer dans un ermitage attenant au domaine paternel avec quelques compagnons : «Et là, il construisit une demeure et un petit oratoire que l'on appelle, maintenant qu'il est rehaussé de nombreux édifices, du nom de ses deux frères dont nous avons pris soin de consigner déjà les noms dans cet ouvrage¹⁶.» Or le site de Llandeusan auquel l'auteur fait ici allusion jouxte la paroisse de Llandinagad (au nord-est de l'ancien Carmarthenshire), dédiée à saint Dincat, l'un des fils de Brychan, qui évoque le nom de «Brehant Dincat» dont Wrmonoc fournit – à son habitude – une étymologie fantaisiste. Llandinagad est inclus en Llandovery où deux chapelles (Capel Beulin ; Nant y Bai)

et une fontaine (Ffynon Beulin) étaient dédiées à saint Paulinus de Carmarthenshire¹⁷. Ce saint est également le titulaire de l'église paroissiale de Llangors où existe aussi une chapelle appelée Llanbeulin. Le nom de Paulinus apparaît sur diverses inscriptions des V^e-VI^e siècles dont l'une (de la première moitié du VI^e siècle) porte les mots : *Hic Paulinus iacit* («Ci-git Paulinus»), sans que l'on puisse être assuré qu'il s'agit bien du même personnage¹⁸.

Selon la *Vita* de saint David (XII^e siècle) dont Paulinus aurait été le maître, ce dernier était un disciple de saint Germain d'Auxerre¹⁹ à la suite de qui Iltud serait historiquement venu en Grande-Bretagne. De même, selon sa *Vita* (XII^e siècle), saint Teilo, éponyme de Llandeilo Fawr, un peu au sud de Llandovery, aurait aussi eu Paulinus pour directeur spirituel. Après avoir dépassé son maître Dubric dans les sciences sacrées, le jeune saint cherche un autre maître. «Ensuite, ayant entendu parler de la renommée de Paulinus, un homme savant, il le rejoignit et demeura quelque temps avec lui. Si quelque mystère des Écritures leur échappait, ils s'en entretenaient et ils tiraient tout au clair²⁰.» Or ce document présente par la suite Teilo comme un contemporain de saint Samson qu'il rejoint à Dol lors de l'épidémie de «peste jaune» que le recoupement d'autres sources permet de situer chronologiquement en 547-548.

¹⁴ Id., *ibid.*, p. 151-152.

¹⁵ B. MERDRIGNAC, «Les deux portes du paradis», *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 2, 1990, p. 391.

¹⁶ *Vita Pauli*, I, 7, p. 430.

¹⁷ G. H. DOBLE, éd. par D. S. EVANS, *Lives...*, op. cit., p. 151.

¹⁸ D. S. EVANS, *The Welsh Life of St David*, Cardiff, 1988, p. 35-36. – E. G. BOWEN, *Saints, Seaways and Settlements in the Celtic Lands*, Cardiff, 1977, p. 177. – Ch. THOMAS, *And Shall These Mute Stones Speak? Post-roman inscriptions in western Britain*, Cardiff, 1994, p. 100-101, 104, 132 sq.

¹⁹ W. J. REES, *Lives...*, op. cit., *Vita S. David*, p. 122.

²⁰ J. LOTH, *Vita Teilavi*, p. 10 (tiré à part).

Ainsi, les documents hagiographiques s'accordent pour faire implicitement de Paulin de Camarthenshire un contemporain d'Iltud, ce qui revient à placer son existence à la fin du V^e siècle, alors que Paul Aurélien, si l'on en croit Wrmonoc, appartient à la génération suivante, puisqu'il en fait l'élève d'Iltud, au même titre que saint David, saint Gildas († vers 560-570) et saint Samson qui souscrit, à la fin de sa vie, au concile de Paris (vers 565).

Cependant, l'hagiographe prend des libertés avec la *Vita Samsonis* dont il s'inspire ici en plaçant d'abord l'école d'Iltud à Inis Pyr en Dyfed (*Demetarum patriae in finibus sita*)²¹ et non à Llantwit. Il semble pourtant confondre les deux sites puisqu'il mentionne par la suite «le loc où ils avaient coutume d'habiter et qui s'appelle à présent le monastère d'Iltud (= Llantwit)²²». On ne peut donc arguer des incohérences de la chronologie qui ne sont guère plus graves que ces confusions topographiques pour écarter définitivement l'hypothèse de l'identification de saint Paul de Léon à saint Paulinus. A tort ou à raison, comme le remarque le chanoine Double, Wrmonoc a eu accès aux traditions concernant Llandeusan et en a déduit qu'il convenait d'assimiler le patron de Saint-Pol-de-Léon au prestigieux saint de Carmarthenshire. Il est même plausible qu'il ait utilisé une *Vita* (perdue) de saint Paulinus²³.

Résumons-nous. Wrmonoc a sûrement rédigé le livre I de la *Vita Pauli* en s'appuyant sur des sources britanniques. A deux reprises²⁴, il mentionne des *transmarini* comme ses informateurs. Il a entendu parler à la fois de Paul de Penychen (Glamorgan) et de Paulinus (Carmarthenshire) et ne peut se résoudre à déterminer lequel de ces deux personnages correspond au saint qu'il est chargé d'honorer. Il est donc téméraire de le faire à sa place, plus d'un millénaire après lui. Pourtant, il est permis de s'y risquer à l'aide des recherches des historiens qui ont abordé la question.

II

En fait, la confusion entre Paul Aurélien et Paulinus s'explique probablement par la proximité des deux noms, encore plus marquée qu'il n'y peut paraître en première approche. Alors que Wrmonoc appelle toujours son héros *Paulus*, Bili, auteur d'une *vita* de saint Malo écrite une dizaine d'années auparavant (vers 870)²⁵, atteste déjà l'emploi simultané des deux formes du nom du fondateur du diocèse de Léon. Dans le même chapitre, en effet, il raconte un miracle dont il a été témoin alors qu'il se «trouvait par hasard, au mois de janvier, dans l'oppidum de saint Paulinann» (*oppidum sancti Paulinnani*) et qu'il était allé, avec le clergé du lieu «chanter sur un tertre situé entre l'oppidum de Paul et la mer» (*oppidum Pauli*)²⁶.

On doit donc déduire de ce témoignage que l'identification entre *Paulus* et *Paulinus* (= *Paulinannus*) ne relève pas d'une fantaisie de Wrmonoc, mais qu'elle était admise, au milieu du IX^e siècle, par le clergé léonard, avant que l'évêque Hinworet ne lui commande cette *vita*. Il est donc plausible que Wrmonoc ait disposé, comme il l'affirme (*legimus* : «nous lisons»), d'une *vita* de saint Paulinus conservée à Saint-Pol-de-Léon.

Dans un article modestement signé D.B.G., il y a vingt ans, B. Grémont a recensé et analysé l'ensemble des témoignages liturgiques, hagiographiques et toponymiques mentionnant *Paulus* ou *Paulinus* / *Paulin(n)ianus*. Il ressort de cette étude serrée qu'il n'y a eu qu'un seul saint appelé soit sous la forme

²¹ *Vita Pauli*, I, 2, p. 419.

²² *Ibid.*, I, 3, p. 422.

²³ G. H. DOBLE, éd. par D. S. EVANS, *Lives...*, op. cit., p. 136.

²⁴ *Vita Pauli*, I, 10, p. 436 ; II, 11, p. 437.

²⁵ J.-C. POULIN, «Les dossiers de saint Magloire de Dol et de saint Malo d'Alet (Province de Bretagne)», *Francia*, t. 17/1, 1990, p. 173.

²⁶ G. LE DUC, *Vita Machutis*, II, 18, p. 254.

brève *Paulus*, soit sous plusieurs formes développées dont *Paulennanus* paraît la plus valable²⁷. Ainsi s'explique le passage de *Paulennanus* à *Paulinus*. Le chanoine Double faisait déjà remarquer une évolution analogue à propos de Sadwrn Farchog, frère de saint Iltud, éponyme de Llansadwrn à Anglesey²⁸. Sa stèle funéraire porte une inscription de la seconde moitié du VI^e siècle qui a été traduite ainsi : «Ci-gît enterré le béni Saturninus et sa sainte femme. La paix soit avec vous deux ». Ce personnage était connu en Bretagne continentale : il est l'éponyme du cimetière médiéval de Saint-Urnel – ou Saint-Saturnin – en Plomeur (Finistère) et une liste épiscopale douteuse, au XIII^e siècle, a même porté un *sanctus Saturninus* au nombre des évêques de Vannes²⁹. L'intérêt de ce parallèle est de montrer que le doublet Paul-Paulin pourrait remonter à l'époque même du saint puisqu'il fournit un exemple contemporain.

Par la suite, la confusion avec *Paulinus* de Carmarthenshire était inévitable. Ne voit-on pas, en 952, *Mabbo Paulinani Britaniae*, c'est-à-dire évêque de Saint-Pol-de-Léon, en Bretagne, apporter à Fleury-sur-Loire les reliques de saint Paul. Or, alors que la fête (*natalis*) de celui-ci tombe le 12 mars³⁰, cette translation de ses reliques est commémorée le 10 octobre, date qui coïncide avec la fête de saint Paulin d'York. Dans divers calendriers (comme celui d'Angers, ms. 322-273) la mention de la *translatio sancti Pauli* a remplacé la notice primitive de saint Paulin d'York³¹ et celui d'un bréviaire de Chartres (XIV^e siècle) mentionne, à cette date, *Paulinus ep. Leonensis*³². Au pays de Galles, la même confusion s'est produite entre Paulin d'York et Paulin de Carmarthenshire ; Double relève qu'à Llandeusan, la foire annuelle se tenait – comme par hasard – le 10 octobre³³ !

Pourtant, alors que l'identification entre *Paulus* et *Paulinus* devait déjà être acquise à son époque, Wrmonoc, on l'a vu, ne peut s'empêcher – au prix de contradictions internes – de rattacher aussi à son héros les

traditions relatives à Paul de Penychen dont il a connaissance. Or, il est significatif qu'il fasse allusion à ce personnage alors qu'il vient de donner le *cognomen* du saint : *Aurelianus*. Il paraît donc de bonne méthode de suivre cette piste pour évaluer dans quelle mesure ce rapprochement peut être fondé.

A la suite de J. Loth³⁴, L. Fleuriot a remarqué que ce ne peut être un hasard si ce *cognomen* apparaissait à plusieurs reprises dans le cercle restreint des chefs bretons des V^e-VI^e siècles : outre Paul Aurélien, on relève *Aurelius Caninus*, mentionné par Gildas dans son *De Excidio* ; celui-ci pourrait descendre du prestigieux Ambrosius Aurelianus³⁵ dont le *floruit* prend place vers 460-480.

Attachons-nous d'abord à ce personnage. Il est dépeint par Gildas comme «un homme vertueux (*modestus*) qui, presque seul de la race romaine, survécut au choc d'une telle tempête [= le retrait des troupes romaines de Grande-Bretagne, en 410]. Ses parents, revêtus de pourpre [c'est-à-dire de la dignité consulaire] furent tués à cette occasion. A notre époque, sa descendance a bien dégénéré de son ancestrale noblesse³⁶.» Ambrosius est

27 D.B.G., «Paulus (Aurelianus) ou Paulennanus, premier évêque du Léon», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XCVII, 1971, p. 142.

28 G.H. DOBLE, éd. par D.S. EVANS, *Lives...*, *op. cit.*, p. 149.

29 P.-R. GIOT, J.-L. MONNIER, «Les oratoires des anciens Bretons de Saint-Urnel ou Saint-Saturnin», *Archéologie médiévale*, t. 8, 1978, p. 71.

30 *Vita Pauli*, II, 12, p. 455.

31 A. VIDIER, *L'historiographie à Saint-Benoît-sur-Loire et les Miracles de saint Benoît*, Paris, 1965, p. 101, n. 186.

32 D.B.G., «Paulus (Aurelianus)», art. cité, p. 146.

33 G.H. DOBLE, éd. par D.S. EVANS, *Livres...*, *op. cit.*, p. 151.

34 J. LOTH, *Les Mabinogion du Livre rouge de Hergest*, Paris, 1913, t. I, p. 238, n. 1.

35 L. FLEURIOT, *Les origines de la Bretagne*, Paris, 1980, p. 176.

36 *De Excidio*, c. 4. – Cf. R. BROMWICH, *Trioedd Ynys Prydein. The Welsh Triads*, Cardiff, 1978, p. 345. – L. FLEURIOT, *Les origines...*, *op. cit.*, p. 238.

donc, selon Gildas, à la tête du parti britto-romain, opposé à celui de Vortigern qui fait appel à des fédérés saxons pour défendre les côtes de Grande-Bretagne, au risque de les voir s'incruster. L. Fleuriot, qui assimile Ambrosius Aurelianus au Riothamus (= «roi suprême») des sources continentales, reconstitue ainsi sa carrière : il serait né vers 420 ; Vortigern appelle les Saxons vers 440 contre les Pictes et les Scots ; les Saxons, vainqueurs, deviennent encombrants. Ambrosius s'oppose longuement à Vortigern et doit se réfugier un temps en Armorique ; il finit cependant par éliminer son adversaire et réussit à contenir les Saxons. En 469, de retour sur le continent à l'appel de l'empereur Anthemius, il aurait essuyé un revers face aux Wisigoths, mais il dut s'imposer un moment aux Francs, sans doute avec l'aide du général romain Syagrius³⁷.

Il aurait donc dirigé un royaume double, de part et d'autre de la Manche, ce qui expliquerait qu'il soit parfois présenté par les sources insulaires comme «roi des Francs et des Bretons armoricains». Après la défaite de Syagrius, en 489, à Soissons, il serait sans doute retourné outre-Manche pour combattre les Saxons. Peut-être est-ce lui qui remporta la bataille décisive du mont Badon (février 482) qui a freiné l'expansion saxonne pendant une quarantaine d'années³⁸ ?

Or cet important personnage est mentionné à diverses reprises dans l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius qui n'en fut pourtant qu'un des remanieurs. La version la plus ancienne remonte certainement au VIII^e siècle. Dans cet ouvrage, le chef britto-romain devient l'enfant miraculeux, né sans père, que les «mages» de Vortigern conseillent à celui-ci de sacrifier pour que la tour qu'il projette de fonder sur le mont Snowdon (*Mons Hereri*) tienne debout. Il s'agit là d'une légende topographique puisqu'il existe effectivement au pied de la montagne une forteresse de l'âge du fer réoccupée après l'époque romaine appelée *Dinas Emreis* (la

forteresse d'Ambrosius)³⁹. L'enfant révèle à Vortigern que ce sont les combats de deux dragons, figurant les Bretons et les Saxons, qui empêchent la construction de l'édifice. Il se présente ensuite : «On m'appelle Ambrosius. C'est-à-dire qu'il s'avérerait être *Embreis Guletic*.» Les *Triades* galloises confirment que cette dénomination s'appliquait bien à Ambrosius Aurelianus en portant au discrédit de Vortigern d'avoir exilé «les deux frères, Emrys Wledig et Uthur Penndragon de l'île vers l'Armorique⁴⁰». Il s'agit d'un titre qui semble avoir été porté à l'époque romaine par les chefs de troupes indigènes⁴¹. C'est pourquoi, il est intéressant de voir l'enfant poursuivre, au mépris de la cohérence narrative : «Mon père est un des consuls du peuple romain⁴².» Il est encore plus significatif pour notre propos de remarquer que les envoyés royaux avaient parcouru toutes les régions de l'île avant de découvrir fortuitement l'enfant sans père qu'ils cherchaient «dans la région qui s'appelle Glewising» (*in regione quae vocatur Gleguissing*)⁴³. Ce ne peut être une coïncidence si c'est précisément dans la même région que d'autres documents localisent l'aire d'activité de Paul de Penychen, présenté comme l'un des fils de Glywys, l'éponyme de ce territoire.

Aurelius Caninus est beaucoup moins célèbre qu'Ambrosius Aurelianus dont il est peut-être un des descendants si l'on se fie à la

37 L. FLEURIOT, *ibid.*, p. 174-175.

38 A. CHÉDEVILLE, H. GUILLOT, *La Bretagne des saints et des rois*, Rennes, 1984, p. 29. – D. MCCARTHY et D. ÓCROININ, «The «lost» Irish 84-year Easter table rediscovered», *Peritia*, t. 6-7, 1987-1988, p. 238.

39 L. LAING, *Celtic Britain*, London, 1981, p. 152 et 192.

40 R. BROMWICH, *Trioedd Ynys Prydein...*, *op. cit.*, 51, p. 131-132.

41 L'équivalent breton de ce titre, *gloedic*, est encore attribué à un comte de Cornouaille, dans un document du XV^e siècle : *ibid.*, p. 454.

42 F. LOT, *Nennius...*, *op. cit.*, p. 182.

43 *Id.*, *ibid.*, p. 180.

remarque de Gildas sur la dégénérescence de la postérité de ce dernier. En effet, il figure au nombre des cinq rois bretons flétris par l'auteur du *De Excidio* qui lui reproche vaguement sa fornication et plusieurs adultères⁴⁴. F. Kerlouégan s'est efforcé de clarifier l'origine de ce surnom de Caninus.

Pour beaucoup de spécialistes, il s'agit d'une latinisation abusive du nom de Conan (gallois : Cynan) qui renvoie à la racine *cun-*, *con-* : «sommets» (d'où le gallois moyen *cun* : «seigneur, chef»). Mais le nom aurait été compris, à tort, comme un dérivé d'une autre racine *cun-* («meute, armée») qui se rattache au nom du chien.

D'autre part, l'anthroponyme britannique *Cunignus* attesté sur deux inscriptions du V^e siècle⁴⁵, renvoie au gallois *Cynin* qui désigne le «petit d'un animal». Gildas paraît avoir en tête cette signification puisqu'il fait implicitement un jeu de mot entre Cunignus et Caninus en donnant à Aurelius le surnom de «lionceau» (*Catulus leoninus*)⁴⁶.

Ce Cunignus est très probablement le Cunin Cof (glosé *memorie* : «de [bonne] mémoire») dont les généalogies galloises font le fils de Tudwal Befir (ou Pefir : «le rayonnant» ; *Flau* dans le *De Situ Brecheniauc*)⁴⁷. Laissons aux linguistes le soin de déterminer s'il est correct de rapprocher ce surnom du nom du père de Paul Aurélien, le comte Perphirius (*var.* Perphius)⁴⁸. Childebert devient bien «Philibert» dans l'œuvre de Wrmonoc⁴⁹ !

Certains historiens britanniques n'ont pas hésité, pour leur part, à esquisser un rapprochement entre l'Aurelius Caninus de Gildas et Conomor, personnalité historique attestée aussi bien par l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours (IV,4 ; 20) que par les plus anciennes *vitae* bretonnes où il ne tient pas souvent le beau rôle. Contemporain de Childebert I^{er} (511-558), il a dû contrôler lui aussi un royaume double, de part et d'autre de la Manche⁵⁰. Or, précisément, Wrmonoc met son héros en contact avec Conomor qu'il

désigne comme «roi» ou «prince»⁵¹ et dont il donne le nom complet : «Le roi Marc qu'on appelle d'un autre nom Quonomor»⁵². Le saint aurait fait en quelque sorte figure d'aumônier militaire à sa cour avant de se décider à émigrer quand celui-ci l'aurait invité à accepter «l'épiscopat de sa région» (*pontificatum suae regionis*)⁵³. Les listes généalogiques de Domnonée insulaire mentionnent un Kynfawr, descendant de Cynan Meriadog⁵⁴ qui pourrait bien être ce même personnage. De plus, on sait qu'il a été découvert, en Cornwall une inscription du milieu du VI^e siècle indiquant : «Ici git Tristan, fils de Conomor» (*Drustaus hic iacit Cynomori filius*).

Cette pierre se trouvait à proximité du site archéologique de Castel Dore, près de Fowey, à présent interprété comme la réoccupation médiévale d'un *hillfort* antérieur⁵⁵. Certes Wrmonoc localise la cour du roi Marc à *Villa*

44 F. KERLOUÉGAN, *Le De Excidio Britanniae de Gildas. Les destinées de la culture latine dans l'île de Bretagne au VI^e siècle*, Paris, 1987, p. 530-533.

45 R. BROMWICH, *Trioedd Ynis Pridein...*, op. cit., p. 313. – Ch. THOMAS, *And Shall These Mute Stones Speak ?*, op. cit., p. 250.

46 F. KERLOUÉGAN, *Le De Excidio...*, op. cit., Notes, p. 179-180 ; cf. T.D. O'SULLIVAN, *The De Excidio of Gildas ; its authenticity and date*, Leiden, 1978, p. 97, n. 55.

47 P.C. BARTRUM, *Early Welsh Genealogical Tracts*, op. cit., p. 15-18.

48 L. FLEURIOT, *Les origines...*, op. cit., p. 176, n. 51, voit dans ce nom une «forme plus ou moins correcte de *Porphyrus*».

49 *Vita Pauli*, II, 15, p. 442.

50 L. FLEURIOT, *Les origines...*, op. cit., p. 189. – A. CHÉDEVILLE, H. GUILLLOT, *La Bretagne...*, op. cit., p. 76.

51 *Vita Pauli*, I, 8, p. 431 ; II, 17, p. 445.

52 *Ibid.*, I, 8, p. 431.

53 *Ibid.*, p. 432.

54 R. BROMWICH, *Trioedd Ynis Pridein...*, op. cit., p. 337.

55 Ch. THOMAS, *Christianity in Roman Britain to A.D. 500*, London, 1981, p. 268. Voir, cependant L. ALCOCK (dir.), «Cadbury Castle-Somerset», *The early medieval archaeology*, Cardiff, 1995, p. 133.

Bannhedos ou *Caer Banhed*⁵⁶ dont rien ne prouve qu'il ne s'agisse de l'ancien nom de Castel Dore, mais la toponymie bretonne vient confirmer l'identité de Marc et de Conomor établie par l'hagiographe. En effet, alors que la *vita* de saint Méloir situe à *Boxidus* (Castel Veuzit) en Lanmeur une résidence de Conomor, L. Fleuriot a relevé à proximité le lieu-dit Ruvarq (**Run Marc*) qui ne peut que contenir l'anthroponyme Marc⁵⁷.

L'assimilation entre Marc et Conomor paraît donc fort plausible. Il semble, par contre, beaucoup plus hypothétique d'identifier celui-ci à Cunin Cof, fils de Tudwal Pefir, probablement l'Aurelius Caninus de Gildas. En effet, les sources généalogiques font mention de Kynvarch, fils de Meirchawn⁵⁸ tandis qu'un barde du XII^e siècle fait de *March* le successeur de *Meirchyaun* à la tête du pays de Galles. Une *Triade* présente Drystan comme le porcher de « March fils de Meirchyaun⁵⁹ » et une autre le présente comme l'un des trois «navigateurs» (ou «propriétaire de navires») de l'île de Bretagne⁶⁰, ce qui s'appliquerait fort bien au détenteur d'un royaume double⁶¹. Or ce Meirchion (altération de *Marcanus* ?), fils de Glywys, figure à diverses reprises dans la *vita* de saint Iltud qui lui donne «le prénom de Vesanus⁶²» et le titre de «roi de Glamorgan» (*regis Glatmocanensium*)⁶³. Si le roi Marc est bien le fils de ce Meirchion, il convient de réfuter l'hypothèse qui, en le confondant avec Aurelius Caninus, en ferait un parent de Paul Aurélien. Par contre, cette filiation présente l'intérêt de mettre le saint breton en relation avec un chef de la région dont il est donné comme originaire, l'actuel Glamorgan.

Selon certains, Aurelius Caninus aurait pu diriger, probablement à l'extrême fin du V^e siècle, la région de Gloucester et le sud-est du pays de Galles⁶⁴. D'autres historiens, sur la foi de l'*Historia Britonum* admettent que c'est Vortigern qui régnait sur cette région avant que ses descendants n'imposent leur pouvoir au centre du pays de Galles (en Builth et Gwrtheon)⁶⁵.

Or *Glou*, l'éponyme de Gloucester n'est pas inconnu en Bretagne continentale au Moyen Âge. La généalogie qui ouvre la *vita* de saint Gurthiern contenue dans le cartulaire de Quimperlé (compilé, au début du XII^e siècle, par Gurheden) présente, en effet, le saint comme «fils de Bonus, fils de Glou, fils d'Abros...» pour remonter à Constantin le Grand⁶⁶. Certes L. Fleuriot et, récemment, B. Tanguy ont montré qu'il était impossible de prendre à la lettre ce texte confus et corrompu. Cependant, il convient de rappeler ici que le nom de saint Gurthiern n'est qu'une forme évoluée de Vortigern à qui Gildas reproche, entre autres méfaits, d'avoir introduit des Saxons dans l'île et qu'il inclut dans les mêmes jérémiades qu'Aurelius Caninus. Abros, présenté ici comme son arrière-grand-père, doit être restitué en *Ambros*, équivalent breton du gallois Emreys. Nous sommes donc toujours en présence d'Ambrosius Aurelianus⁶⁷.

En dépit de ses incohérences, ce document, qui s'inspire d'ailleurs peut-être d'un

56 *Vita Pauli*, I, 8, p. 432.

57 L. FLEURIOT, *Les origines...*, op. cit., p. 118.

58 P.C. BARTRUM, *Early Welsh Genealogical Tracts*, op. cit., p. 44 ; Kinmar se rencontre dans l'*Historia regum Britanniae* (IX, 12) de Geoffroi de Monmouth.

59 R. BROMWICH, *Trioedd Ynis Pridein...*, op. cit., p. 45.

60 *Id.*, *ibid.*, p. 25.

61 T.D. O'SULLIVAN, *The De Excidio...*, op. cit., p. 100. – A.-Y. BOURGÈS, «Commor entre le mythe et l'histoire. Profil d'un «chef» breton du VI^e siècle», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie*, t. LXXIV, 1996, p. 419-427.

62 W. J. REES, *Lives...*, op. cit., *Vita Iltuti*, c. 8, p. 164.

63 *Id.*, *ibid.*, c. 17, p. 172.

64 J. MORRIS, *The Age of Arthur*, London, 1975, p. 203. – G. ASHE (éd.), *The Quest for Arthur's Britain*, London, 1982, p. 180.

65 W. DAVIES, *Wales in the Early Middle Ages*, Leicester, 1982, p. 95-96.

66 B. TANGUY, «De la vie de saint Cadoc...», p. 181.

67 L. FLEURIOT, «Old Breton Genealogies and Early British Traditions», *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, vol. 26/1, 1974, p. 2.

original britannique⁶⁸, a l'intérêt de prouver que les mêmes traditions avaient cours de part et d'autre de la Manche à propos des origines bretonnes⁶⁹. Aussi est-il permis de rapprocher le début de cette généalogie de celle de Vortigern dont la plus ancienne occurrence apparaît chez Nennius : «...Guorthigirn Gor-theneu de Guitaul, fils de Guitolin, fils de Gloui. Bonus, Paul, Mauron furent trois frères, fils de Gloui qui bâtit une grande ville sur la rive du fleuve Severn qui s'appelle en breton Caer Gloui et en Saxon Gloecestre. On en a dit assez de Guorthigirn et de son lignage⁷⁰.» F. Lot, en s'appuyant sur la forme *Glouida* de certains manuscrits, considérait *Bonus* comme une glose latine à l'adjectif *da* («le Bon») qualifiant *Gloui* et proposait de restituer ainsi le texte initial : «...Guitolin fils de Gloui le Bon. [Guitolin], Paul, Mauron furent trois frères, fils de Gloui...⁷¹».

Le «pieux laïque» Juthael, fils d'Aidan, qui a composé la généalogie de saint Guthiern aurait donc été victime de cette confusion. Il a d'ailleurs aussi escamoté les noms de Guitaul et Guitolin, faisant l'impasse sur une génération et n'a pas éprouvé le besoin de mentionner les noms de Paul et de Mauron, frères de l'hypothétique *Bonus* dont il fait le père de son héros.

Cependant, ceux-ci ne sont pas, non plus, des inconnus pour les hagiographes bretons. En effet, la seconde *Vita* de saint Tudual, en rapportant la sépulture de son héros dans le monastère de Val-Trégor qu'il avait fondé, rapporte qu'«à ses pieds furent enterrés Paul et Mactronus⁷², deux de ses disciples⁷³». La *Vita III^a* reprend cette précision (*Machtronus*; var. : *Macronus*, *Matronus*⁷⁴) après avoir préalablement inséré un récit de miracle de saint Tudual dans lequel Matronus tient le second rôle en tant qu'abbé du monastère de Lanmern (Lanmerin)⁷⁵.

Le chanoine Double considérait pertinemment qu'il s'agissait là d'une simple légende topographique, inspirée par la connaissance

qu'avaient les hagiographes trégorois de l'existence, sur la côte méridionale du Cornwall, dans la péninsule de Penwith, des deux paroisses voisines de Paul et de Madron⁷⁶. Comme le culte de saint Tudual, présenté par ses *vitae* comme le maître des éponymes de ces deux localités, n'a guère laissé de traces en Cornwall, il est permis de penser que ces deux personnages n'ont historiquement rien à voir avec l'évêque de Tréguier. Ces deux toponymes doivent plutôt leurs noms aux fils de Gloui. Or, c'est dans cette même péninsule de Penwith, probablement dans la baie de St-Michael's Mount, que Double incline à situer les adieux de Paul Aurélien à sa sœur Sitol-folla, avant le départ de celui-ci pour le continent⁷⁷. Aussi, le nom de la paroisse de Paul pourrait-il bien conserver le souvenir du fondateur de Saint-Pol-de-Léon.

*
**

Il faut maintenant conclure : ces documents généalogiques sont trop corrompus pour que l'on puisse espérer reconstituer précie-

⁶⁸ B. TANGUY, «De la vie de saint Cadoc...», art. cit., p. 173.

⁶⁹ L. FLEURIOT, «Old Breton...», art. cité, p. 4.

⁷⁰ *Historia Britonum*, c. 49. – F. LOT, *Nennius...*, op. cit., p. 189. – P.C. BARTRUM, *Early Welsh Genealogical Tracts*, op. cit., p. 8. – Cf. L. FLEURIOT, «Old Breton...», art. cité, p. 3. – B. TANGUY, «De la vie de saint Cadoc...», art. cit., p. 174.

⁷¹ F. LOT, *Nennius...*, op. cit., p. 189, n. 3.

⁷² Le manuscrit de Chartres donne la variante *Macchro-nus* (*Analecta bollandiana*, t. 8, 1889, p. 110).

⁷³ LA BORDERIE (éd.), *Vita II^a Tutgali*, c. 12, p. 20.

⁷⁴ Id., *Vita III^a*, c. 16, p. 32.

⁷⁵ Id., *ibid.*, c. 26, p. 39.

⁷⁶ G.H. DOBLE, *A Clue to the early History of the Parishes of Madon and Paul*, Truro, 1930. Compte rendu par P. GROSJEAN, *Analecta bollandiana*, t. 50, 1932, p. 197.

⁷⁷ G.H. DOBLE, éd. par D.S. EVANS, *Lives...*, op. cit., p. 159-161.

sément les liens familiaux de saint Paul Aurélien, d'autant que la personnalité de son père, le «comte Perphirius», reste énigmatique.

Cependant, il me semble que suffisamment d'indices se recoupent qui autorisent à reconnaître en lui un membre du prestigieux lignage britto-romain des *Aureliani* dont on discerne les implications, depuis le V^e siècle, dans les bouleversements de la vie politique en Grande-Bretagne et en Gaule. Les faveurs dont Childebart aurait comblé Paul Aurélien se justifieraient tout à fait puisque ce roi franc est le «dernier tenant de la politique d'entente avec les Britto-Romains, vivante en Gaule du Nord⁷⁸» depuis le V^e siècle.

Il paraît aussi possible de localiser dans le sud-est du pays de Galles, la région la plus fortement romanisée, les assises territoriales du pouvoir de cette lignée. Dès lors, on est en droit de se demander si, en assimilant d'emblée son héros à Paul de Penychen, Wrmonoc (ou les traditions qu'il reprend) n'aurait pas approché la vérité historique... quitte à s'en écarter ultérieurement sous l'influence du clergé de Léon, commanditaire de la *vita*, qui confondait déjà Paul et saint Paulinus de Carmarthenshire.

Il ne faut pas trop s'étonner de voir les textes hagiographiques plus tardifs d'outre-Manche présenter Paul de Penychen comme un chef laïque qui semble avoir peu de points communs avec le saint évêque que célèbre Wrmonoc. Beaucoup de spécialistes s'accordent pour reconnaître que les saints des

origines bretonnes étaient avant tout l'élément «lettré» des couches dirigeantes de l'émigration. Au reste, le nom de Paul n'est pas exceptionnel dans cette lignée de Glamorgan. Une liste généalogique (Jesus College ms. 20) qui corrobore celle de Nennius mentionne encore, dans la seconde moitié du VII^e siècle, un *Pawl map Idnerth*, quatre générations après *Gwrtheyrn gurthenev*⁷⁹.

D'autre part, le cas de Vortigern qui, comme le rappelle cette généalogie, appartient au même milieu, constitue un parallèle éclairant. Le *superbus tyrannus* flétri par Gildas, que l'*Historia Britonum* charge de tous les péchés, est devenu, en franchissant la Manche, saint Gurthiern, fondateur d'*Anaurut* (Quimperlé) où «il demeura jusqu'à la fin de sa vie, opérant miracles et prodiges avant et après sa mort⁸⁰».

Ce rapprochement entre les deux personnages est rien moins qu'artificiel : les reliques de *Paulennan* ne figurent-elles pas parmi celles qui furent retrouvées à l'île de Groix, en même temps que celles de saint Gurthiern, après les invasions normandes⁸¹ ?

⁷⁸ L. FLEURIOT, *Les origines...*, op. cit., p. 189.

⁷⁹ P.C. BARTRUM, *Early Welsh Genealogical Tracts*, op. cit., p. 46. – Cf. F. LOT, *Nennius...*, op. cit., p. 122-123.

⁸⁰ Trad. B. TANGUY, «De la vie de saint Cadoc...», art. cité, p. 171. Cf. N.K. CHADWICK (éd.), *Studies in the early British History*, Cambridge, 1959, p. 33-46.

⁸¹ B. TANGUY, *ibid.*, p. 172.

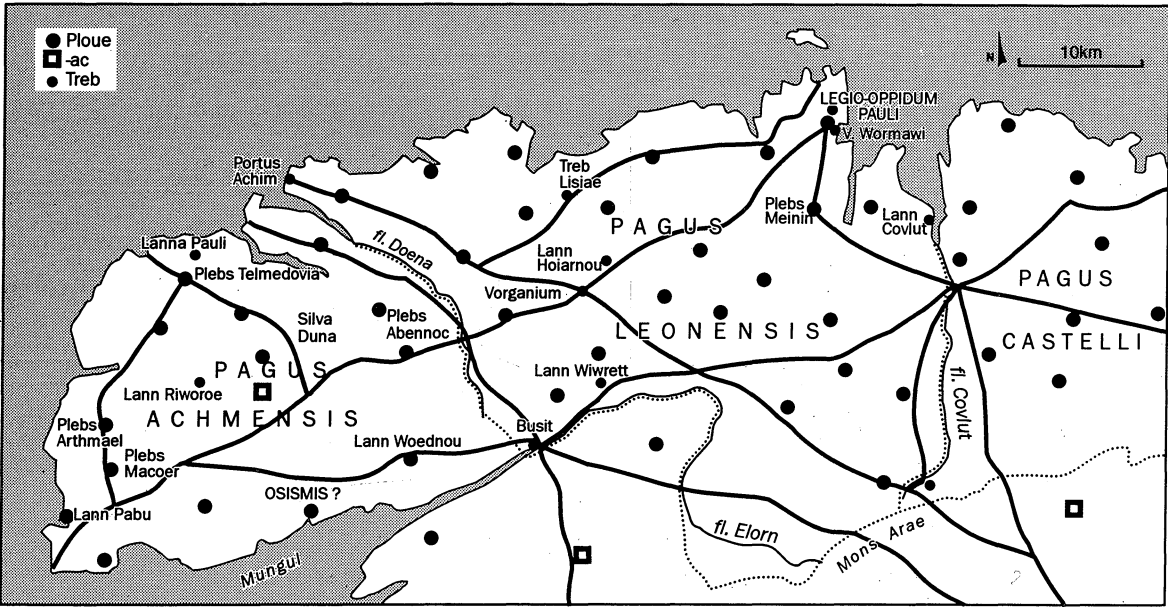
L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon

par Bernard Tanguy*

Après avoir raconté dans le premier livre de la *Vita sancti Pauli* l'existence insulaire de son héros, depuis sa prime enfance jusqu'à sa jeunesse¹, le moine Wrmonoc entame, avec le second livre, l'aventure armoricaine de celui qu'il appelle saint Paul Aurélien «le Domnonéen». Notre propos sera de tenter de reconstituer son

itinéraire religieux à partir des indications topographiques contenues dans la *Vita*.

* Chargé de recherche au C.N.R.S.
¹ Cf. ci-dessous B. MERDRIGNAC, «Des origines insulaires de Paul Aurélien».



Carte 1. – Le Léon au temps de Paul Aurélien.
Carte dessinée par Gilles Couix.

D'Ouessant à Lampaul-Ploudalmézeau

C'est dans l'île nommée *Ossam*, c'est-à-dire Ouessant², située à seize milles ou un peu plus du continent, qu'aurait abordé, venant d'outre-Manche, saint Paul Aurélien. L'accompagnaient douze prêtres, autant de nobles laïques de sa parenté, les uns neveux, les autres cousins, et des esclaves en nombre suffisant. Selon Wrmonoc, ils choisirent de débarquer, dans la partie extrême de l'île, en un lieu appelé *Portus Boum* «le port des bœufs».

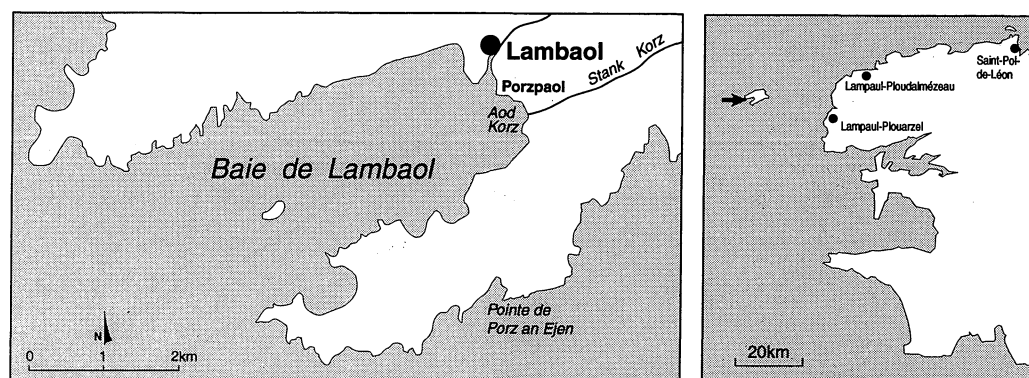
Notre auteur affectionne l'étymologie. Il l'a déjà montré dans le premier livre. Il y traduisait notamment le nom de la province galloise de *Penn Ohen* par *caput boum* «tête des bœufs», assortissant son étymologie de l'explication que les indigènes du pays avaient jadis adoré comme divinité une tête de bœuf. Faut-il voir dans le choix du «port des bœufs» un écho de ce nom insulaire? On ne saurait le dire³. *Portus Boum* devrait avoir pour correspondant breton **Porz-Ohen*. Mais le mot *ohen* n'est plus employé à Ouessant, pas plus que dans le reste du Léon : il y a été remplacé par le mot *ejened*, pluriel de *ejen*. À défaut d'un *Porz-an-Ejened*, il existe du moins

un «port du bœuf», *Porz-an-Ejen*, petite crique près de la pointe sud-ouest de l'île.

La troupe ne s'attarda pas sur le rivage. Sans délai, elle entreprit de parcourir toute l'île et finit par jeter son dévolu sur un domaine que les gens du lieu nomment *Harundinetum* «la roselière», traduction latine du breton *korz*, «les roseaux», nom qui est aujourd'hui encore celui d'un vallon situé à 1,5 km au nord de Porz-an-Ejen et à peu de distance au sud de Lampaul. Curieusement, le nom de Cors fait écho au Llangors gallois dont le patron était saint *Paulinus*. C'est en cet endroit arrosé par une fontaine aux eaux limpides et abondantes, qu'il bénit, que saint Paul et les siens s'installèrent, construisant un petit oratoire avec un autel de pierre et des cabanes pour l'usage commun. Ils y

² Le texte disant *insulam proprio nomine Ossam* (éd. C. Cuissard, *Revue celtique*, t. V, 1881-1883, p. 437), P. Merlat (*Annales de Bretagne*, t. LXII, 1955, p. 385) considère qu'il s'agit d'un accusatif. Cependant l'éventualité d'une forme vieille-bretonne correspondant à l'*Uxisama* de Strabon, retenue par J. Loth (*Revue celtique*, t. XXIV, 1903, p. 295), n'est pas à exclure. Cf. notre *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère*, Douarnenez, éd. ArMen - Le Chasse-Marée, 1990, p. 139.

³ Cf. Bernard MERDRIGNAC, art. cité.



Carte 2. - L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien : Ouessant.
Carte dessinée par Gilles Couix.

demeurèrent «un certain temps». Peu disert sur ce séjour, que rappelle aujourd'hui le nom du bourg de Lampaul, Wrmonoc énumère alors les noms des disciples du saint, au nombre de quatorze⁴.

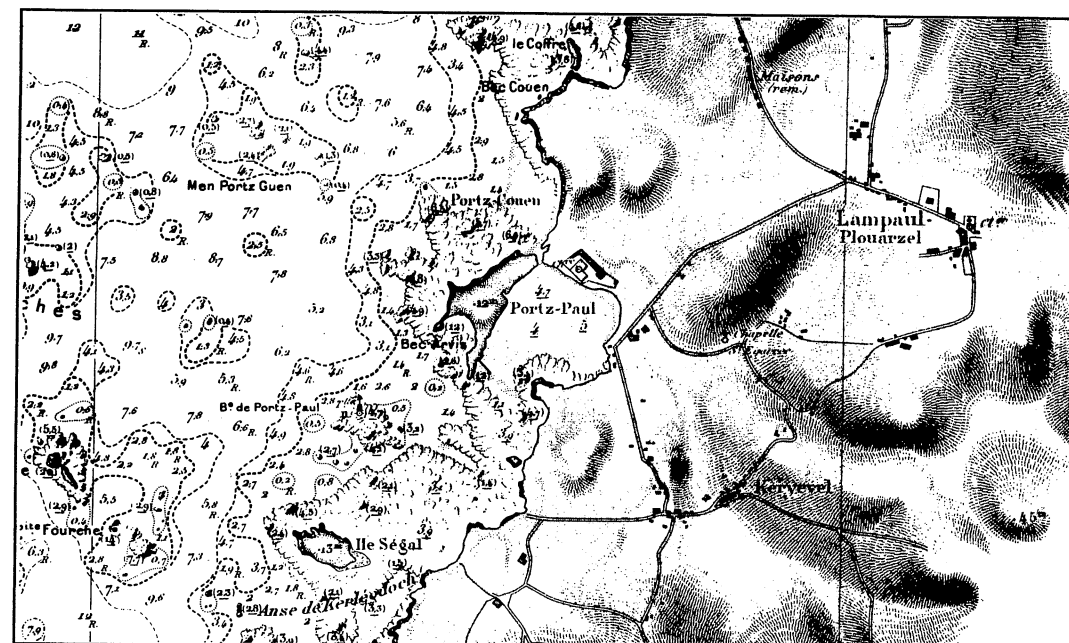
Une nuit, en songe, saint Paul se vit intimer par un ange l'ordre de quitter les lieux pour aller évangéliser les populations du continent. On embarqua donc sans retard et l'on aborda au rivage du pays d'Ac'h, à un rocher que les gens du voisinage appellent *Amachdu*, rocher rattaché à une île nommée *Mediona*. Y ayant trouvé un port tranquille, on jeta l'ancre⁵. Les deux noms cités ici par Wrmonoc ont disparu, semble-t-il, de la toponymie nautique. *Amachdu* a été rapproché par Léon Fleuriot⁶ du gallois moyen *Avacdu*, «le nain noir» (?), personnage du *Livre de Taliesin*. *Amach* serait une variante du vieux breton *abac* «nain, monstre aquatique», terme qui serait représenté aujourd'hui par le breton *avanc*

«castor» Quant à *Mediona*, on y a vu l'île Melon, en Porspoder. Cette identification, qui ne repose que sur une vague analogie, ne peut, pour des raisons phonétiques évidentes, être retenue, le -d- entre voyelles serait aujourd'hui représenté par un -z-. S'il est un endroit de la côte tout désigné, c'est Lampaul-Plouarzel, nom qui rappelle saint Paul, tout comme son port de Porz-Paul, abrité derrière la petite presqu'île de Beg-ar-Vir. Le breton *enez* pouvant aussi bien désigner une île qu'une presqu'île, celle-ci pourrait être l'île de *Mediona*. La tradition locale prétend que le rocher situé au bout de cette pointe a conservé l'empreinte des genoux du saint. Ajoutons qu'au sud, en face de Corsen, une roche est dite *Pierre de saint Paul*.

⁴ Cf. Ci-après l'étude de l'abbé Job an Irien.

⁵ Édition Cuissard, p. 418.

⁶ *Dictionnaire des gloses en vieux breton*, Paris, Klincksieck, 1964, p. 60.



Carte 3. - L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien : Lampaul-Plouarzel.
Carte du Service hydrographique et historique de la marine.

Bien que le nom de Lampaul fasse référence à un établissement monastique, Wrmonoc ne fait état d'aucune fondation faite en ce lieu par saint Paul. Dans la même phrase, il dit que, débarquée, la troupe se mit en route et arriva dans une certaine paroisse du pays d'Ac'h portant le nom antique de *Telmedovia*. C'est dans cette *plebs Telmedovia*, aujourd'hui Ploudalmézeau, qu'ils découvrirent un certain domaine, devenu, selon Wrmonoc, possession du saint, c'est-à-dire de l'évêque de Léon, où se trouvait un lieu avec une fontaine nommé *Villa Petri*, du nom, à ce qu'on rapporte, dit Wrmonoc, d'un parent du saint. Un petit oratoire et de petites cabanes construites, le saint et les siens y séjournèrent quelques jours⁷.

S'il est vrai qu'ils débarquèrent à Lampaul-Plouarzel, la route qu'ils durent emprunter est celle qui joint Saint-Mathieu à Ploudalmézeau, en passant par Ploumoguer, Plouarzel, Brélès et Plourin, pour aboutir au bourg actuel de Ploudalmézeau, après avoir laissé sur la droite l'ancien chef-lieu, le village de Guitalmézé-Coz. Cet itinéraire, qui est, sur le territoire de Plouarzel, jalonné par cinq croix monolithes présumées être du haut Moyen Âge, passe à proximité immédiate du village de Kerber, correspondant exact de *Villa Petri*, au nord-est de l'actuel bourg de Ploudalmézeau. Il y avait autrefois en ce lieu, une petite chapelle dédiée à saint Pierre-ès-Liens⁸. Cet édifice, qui paraissait remonter au XIV^e siècle⁹, a disparu, mais la fontaine du saint existe toujours. Si la présence d'une stèle gauloise ajoute à l'intérêt du site, l'examen de la photographie aérienne y révèle aussi l'existence d'une structure circulaire et de traces d'habitat ancien¹⁰.

Certains des compagnons du saint mirent à profit ce séjour pour parcourir le domaine – le *tribus*, dit Wrmonoc –, et se construisirent des huttes en des lieux plus retirés. L'un d'eux se nommait *Iuehin* et était appelé par tout le monde «l'ermite», à cause de son mode de vie austère et de son goût pour les endroits

solitaires. C'est au milieu de bois très épais, près d'une fontaine donnant naissance à un ruisseau que Joevin établit sa cabane. Il fut très mal inspiré car un bœuf sauvage avait coutume de venir s'y abreuver chaque jour. Créature du diable, l'animal se rua sur la cahute, la détruisant de fond en comble. Sitôt rebâtie, elle fut à nouveau détruite le lendemain. Il en fut de même le surlendemain. Le quatrième jour, de guerre lasse, Joevin alla trouver saint Paul, qui lui proposa d'échanger sa cabane contre la sienne. Alors qu'ils s'entretenaient tous deux, l'animal reparut. Mais quand elle vit le saint debout devant le seuil, la bête s'avança tremblant d'effroi et s'inclina trois fois à ses pieds, tête baissée jusqu'à terre : «Je te pardonne, lui dit le saint ; va en paix, mais veille à ne jamais revenir un jour ici.» L'animal obéit et disparut. Saint Paul bénit alors la fontaine et, ayant construit un oratoire et une petite cellule, demeura là quelque temps. C'est ce lieu, dit Wrmonoc, que maintenant on appelle ermitage (*monasterium*) ou en langue vulgaire *lann* de Paul en Ploudalmézeau¹¹.

Ainsi donc naquit Lampaul-Ploudalmézeau. Patron de l'église, saint Paul a sa fontaine, avec sa statue, à peu de distance au sud de l'édifice. On n'y honore pas son compagnon. Son nom, lu *Vivehinus* par dom Plaine¹², *Junehinus* par Cuissard, est, en fait,

⁷ Édition Cuissard, p. 438-439.

⁸ Les noms de la paroisse de Ploubezre (Côtes-Armor) et du village de Lamber, en Ploumoguer, ne sont pas pour contredire l'existence d'un saint breton homonyme de l'apôtre.

⁹ R. COUFFON et A. LE BARS, *Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon*, Saint-Brieuc, 1959, p. 165.

¹⁰ Cf. B. TANGUY, J. AN IRIEN, S. FALHUN, Y.-P. CASTEL, *Saint Paul Aurélien. Vie et culte*, Minihy Levenez, 1991, p. 39-42.

¹¹ Édition Cuissard, p. 439-440.

¹² *Analecta bollandiana*, t. I, 1882, p. 236. Cette version est celle du manuscrit de Paris.

comme le propose François Kerlouégan, *Iuehinus*. Il s'agit de saint Joevin *alias* Jaoua, qui, pour n'être pas l'éponyme de Plouvien, comme l'avance dom Plaine, possède une chapelle dans cette paroisse. L'édifice contient son tombeau, monument sur lequel on peut lire l'inscription : *S. Ioevin, Ep(iscop)us Leone(nsis). fuit. hic. sepultus* «S. Joevin, évêque de Léon, fut enterré ici.» C'est sous son autre nom de *Iahoevius* qu'il est cité par Wrmonoc parmi les disciples de saint Paul et comme son successeur à la tête du diocèse. Fêté le 2 mars, il a été pourvu par Albert Le Grand d'une Vie fabuleuse¹³. Celle-ci, qui le fait abbé de Daoulas et recteur de Brasparts, lui donne pour successeur saint Tusvean, qu'on retrouve titulaire de l'ancienne chapelle de Saint-Usven à Ploudalmézeau précisément.

De Lampaul à Kastell-Paol

Peu de temps après, l'ange lui ayant suggéré de rencontrer celui qui gouvernait la région, de s'informer sur les mœurs et les lois du pays et de rechercher un endroit plus retiré où il puisse se soustraire au commerce des hommes, il reprit la route avec ses compagnons. Ils parvinrent ainsi à l'extrémité du pays de Léon, au bord de la mer bretonne, dans une paroisse que ses habitants appellent *Lapidea* «pierreuse», en un lieu nommé *Villa Wormawi*. La troupe épuisée fit halte. Assoiffés, les compagnons du saint se mirent à parcourir le bois en quête d'eau. En vain. Le saint prit alors son bâton et frappa trois fois le sol en des endroits différents, faisant jaillir trois sources abondantes qui eurent pour vertu, outre d'étancher la soif et de préserver de la famine les nombreux habitants du bord de mer, de guérir de nombreux malades¹⁴.

Wrmonoc transporte directement le lecteur du pays d'Ac'h, dont la limite orientale était l'Aber-Vrac'h, à l'autre bout du pays de Léon, borné à l'est par la mer et le cours du Queffleut. On peut imaginer qu'il franchit

l'Aber-Benoît à Tréglonou, dont l'église lui est dédiée et où l'ancien passage du Truc portait jadis son nom¹⁵, et l'Aber-Vrac'h à Pont-Crac'h, sur le pont du Diable. Au-dessus de ce gué pavé, près duquel se dresse une petite croix monolithe, se trouve la chapelle de Prat-Pol, dont saint Paul est l'éponyme et le titulaire. La légende veut qu'il ait fait jaillir là les trois sources qui coulent respectivement sous la chapelle, devant l'édifice et dans le pré en bordure du chemin. Témoignage de l'importance ancienne du lieu, deux stèles gauloises, dont l'une a disparu, se dressaient près de la chapelle, tandis qu'une troisième christianisée se trouve au village voisin de Ran-ar-Groas.

Si jusqu'à présent l'identification des lieux cités n'a pas, en dehors d'*Amachdu* et de *Mediona*, posé de problème majeur, avec la *plebs Lapidea* et la *villa Wormawi* le champ des conjectures s'est tout à coup ouvert. D'aucuns ont vu dans la *plebs Lapidea* Ploumoguer «la paroisse des murs, des ruines», ce qui est impossible, cette paroisse appartenant au pays d'Ac'h. Arguant de la présence à Prat-Pol de trois sources, d'autres l'ont identifiée avec Le Grouanec «le lieu plein de gravier», en Plouguerneau, à un peu plus de 2 km au nord-est de Prat-Pol¹⁶. Outre que son territoire ne confine pas à la mer, Le Grouanec ne fut érigé en paroisse qu'en 1949.

Il faut reconnaître que pour constituer une indication précieuse, la situation assignée

¹³ *Les Vies des saints de la Bretagne Armorique*, Quimper, 1901, p. 52-56.

¹⁴ Édition Cuissard, p. 440-442.

¹⁵ Un aveu de 1542 parle d'un chemin conduisant du village de Kerellen «vers Trucq Paul» (M. CRÉAC'H, *Les manoirs du Léon occidental entre l'Aber-Benoît et l'Aber-Ildut*, Brest, mémoire de D.E.A., 1993, p. 53).

¹⁶ Cf. notamment les développements de l'abbé A. THOMAS dans *Saint Pol-Aurélien et ses successeurs*, Quimper, 1890, p. 59-61.

à la *plebs Lapidea* n'est pas déterminante et la glose *Meinin* «de pierre» portée au-dessus de *Lapidea* dans le manuscrit de Paris n'y ajoute guère. La clé du problème résidait en fait dans l'identification de la *villa Wormawi*. De même que le nom vieux-breton *Wrmonoc* a donné aujourd'hui *Gourvennec*, *Wormawi* ne peut qu'aboutir à *Gourvao*, par une étape *Gourmao* : le seul lieu qui réponde aujourd'hui à cette forme est Gourveau, au sud-est de Saint-Pol, noté *Gourmao* au XVI^e siècle. À Gourveau, nous sommes à l'extrémité du pays de Léon et à 500 m de la mer et du port de Pempoul. Sans doute la fontaine qui s'y trouve et qui alimente un vaste lavoir est-elle l'une de celles dont parle *Wrmonoc*. Si le lieu est aujourd'hui en Saint-Pol, c'est de Plouénan qu'il relevait anciennement. *Plebs Lapidea* est, en effet, une traduction approximative de *Ploemenoen*, forme du nom de Plouénan au XII^e siècle¹⁷. Comme il l'a fait pour le nom de lieu gallois *Brehant Dincat*, traduit «gorge de la place forte de combat», où il a pris l'anthroponyme *Dincat* pour un toponyme, *Wrmonoc* a assimilé le nom de saint *Menoen* à un adjectif. La glose *mein* ne fait que traduire le latin *lapidea*, sans restituer la forme originelle du second élément du toponyme¹⁸.

Alors qu'ils se reposaient à Gourveau, arriva un petit homme. On lui demanda quelle était sa famille, le chef qui gouvernait cette région, quelles en étaient les lois et s'il connaissait un lieu très secret convenant à quelqu'un voulant servir Dieu. L'homme se présenta comme un des gardiens de porcs d'un chrétien zélé nommé *Withur*, qui gouvernait le pays par délégation de l'empereur *Philibert* selon les lois de la religion chrétienne. Il s'offrit à les conduire à son maître et à leur montrer un lieu qui leur conviendrait parfaitement. On se remit donc en route, en empruntant, dit *Wrmonoc*, «la voie publique qui conduit de l'emplacement de l'église de la paroisse précitée vers le soleil couchant», et l'on arriva à l'*oppidum* qui porte aujourd'hui (en 884) le nom du saint, c'est-à-dire *Kastell-Paol*¹⁹.

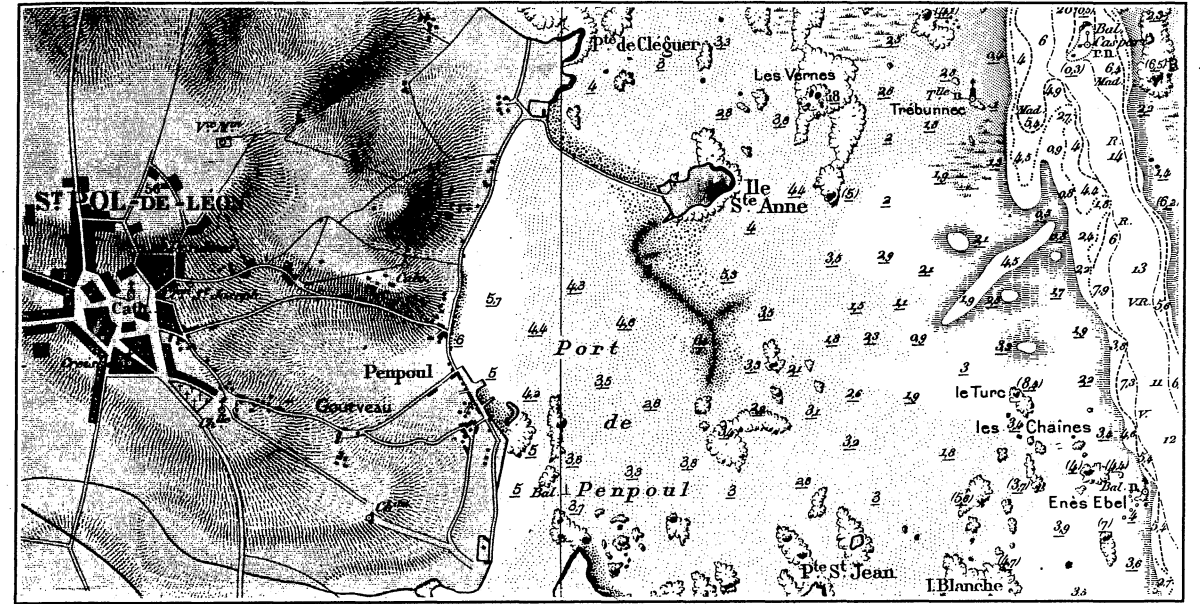
L'expression *via publica* s'applique très certainement ici, comme c'est généralement le cas à l'époque, à une ancienne voie romaine. Si l'on examine la carte, on constate qu'à 250 m à l'est de l'église de Plouénan, passe un ancien chemin orienté nord-sud que l'on peut suivre à peu près en droite ligne jusqu'au sud de Guimiliau, où il coupe, près du village de Rulan, l'ancienne voie romaine de Carhaix à Kerilien. Connue sous le nom de *Bali Kastell* «allée de Kastell (Paol)», il passe à peu de distance à l'ouest du village de Feunteun-Bol, en Guiclan. De Plouénan, où le rejoint le chemin de Morlaix par Pensez, il se dirige sur Saint-Pol, pour aboutir à Roscoff. À l'entrée de la ville, se produit une bifurcation : si d'un côté on oblique vers le Kreisker, de l'autre on passe à peu de distance à l'ouest de la cathédrale.

C'est à une visite guidée du *castellum* que *Wrmonoc* convie le lecteur. Saint Paul y entra par la porte ouest, porte, précise *Wrmonoc*, «construite maintenant dans une architecture plus noble». Sitôt entré, il bénit du signe de la croix, au nom de la Sainte Trinité, une source non négligeable et très pure, dont l'eau a guéri de nombreux malades. «En ce temps-là, explique notre guide, l'*oppidum* était cerné tout à l'entour par des murs de terre d'une hauteur étonnante, bâtis dans les temps antiques ; maintenant on le trouve en grande partie fortifié par des murs de pierre construits à une hauteur plus élevée.» Et, s'inspirant de la description faite du site de Landévennec par

17 Entre 1149 et 1157, le vicomte Hervé de Léon confirma l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes dans la possession de «deux parts de la dîme de *Plebe Menoen*» (Cf. *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. X, 1929, p. 8).

18 Cf. notre étude «De quelques gloses toponymiques dans les anciennes Vies de saints bretons», dans *Bretagne et pays celtiques, Langue, histoire, civilisation. Mélanges offerts à la mémoire de Léon Fleuriot*, Rennes, 1992, p. 229.

19 Édition Cuissard, p. 442.



Carte 4. - L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien : Saint-Pol-de-Léon.
Carte du Service hydrographique et historique de la marine.

son maître *Wrdisten* jusqu'à user des mêmes expressions que lui, il décrit le site de Saint-Pol, dans une presqu'île, cernée par la mer, face au midi, exposé au soleil du matin au soir.

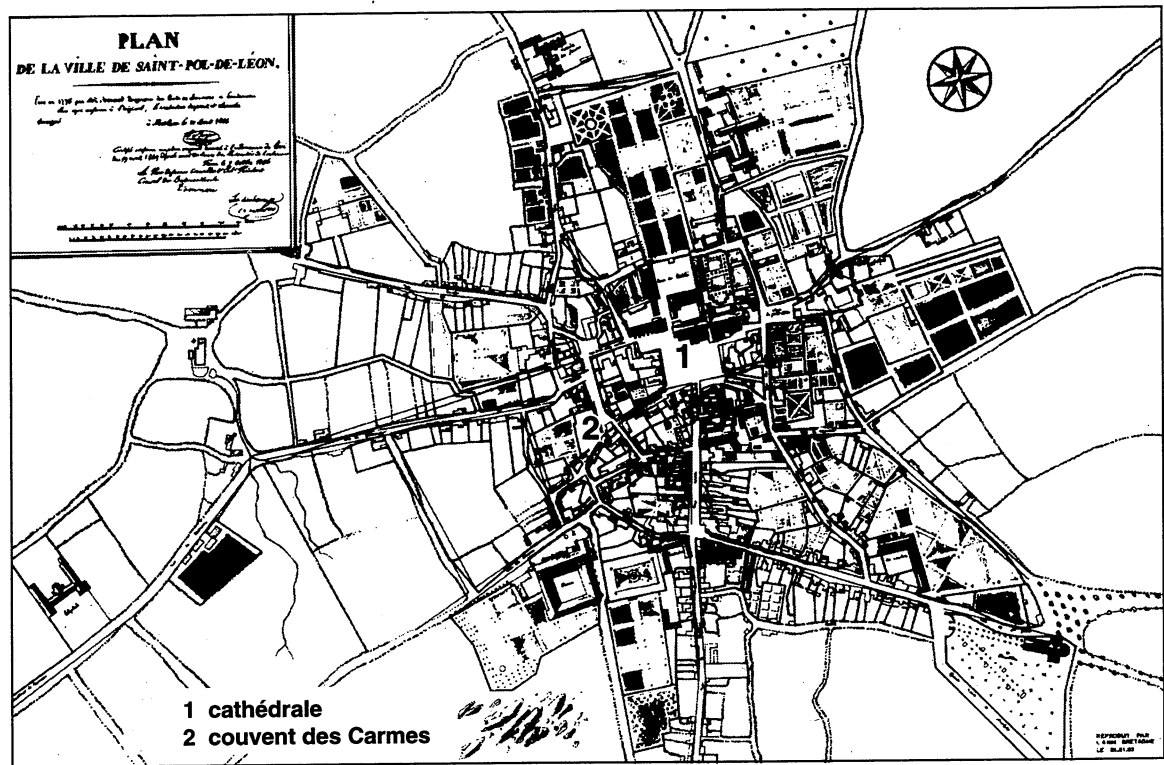
Même si cette vision plus affective qu'objective qu'il a du site depuis son écritoire de Landévennec peut être jugée déformée²⁰, la cohérence de son récit aussi bien que sa parfaite connaissance du pays n'autorisent pas à dire que le *castellum* qu'il décrit n'est pas celui de Saint-Pol. N'oublions pas que la *Vita* est spécialement écrite pour des gens qui vivent à Saint-Pol, les élèves de l'école épiscopale²¹. C'est ce qui explique le souci qu'a *Wrmonoc*, en bon pédagogue, de décrire l'état ancien des lieux de leur état actuel : la porte ouest, - situation dont ne saurait s'accommoder le site du château de Brest -, était de facture moins noble qu'aujourd'hui, les murs étaient de terre et non en partie de pierre comme maintenant, et jadis, bien que très élevés, d'une hauteur moindre.

On apprend au passage que le rempartement en pierre n'est pas achevé en 884, détail intéressant dans le contexte de l'époque, puisque, comme nous l'apprend par la suite *Wrmonoc*, les Normands ne cessent alors de piller et de dévaster l'île de Batz. Si le *castellum* ne fut pas sans doute épargné, on peut néanmoins penser qu'il résista assez longtemps aux assauts des pirates. Le corps du saint ne quitta Saint-Pol que vers 958. Le fait que les évêques Mabbo puis Hesdren se soient réfugiés vers 958-960 à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, emportant, l'un le corps de saint Paul, l'autre celui de saint Maur l'Africain, témoigne que l'on ne s'y sentait plus en sécurité²². Sans

20 En situant Saint-Pol dans une presqu'île, *Wrmonoc* prend de toute évidence en compte l'embouchure du Guilliec, à l'ouest.

21 Cf. ci-dessous l'étude de François Kerlouégan.

22 C'est de cette période qu'a été daté l'incendie de la chapelle de Lesquénen à Plabennec.



Carte 5. – Plan de la ville de Saint-Pol-de-Léon.
Plan de l'ingénieur Bénard (1776).
Cliché Inventaire général, Artur-Lambart.

doute la place tomba-t-elle en ruines et disparut-elle sans laisser de traces.

Plus, elle s'effaça jusque dans le souvenir des Léonards. En dépit du nom même de Kastell-Paol, l'un d'eux, faisant, à la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e siècle, l'éloge de la Bretagne et plus spécialement de son pays, se vante de ce que «jusqu'à ce jour, sans fortifications, sans remparts, la ville de Saint-Pol a su défendre sa liberté et garder en respect les régions voisines par la seule valeur de ses jeunes gens...». Et d'estimer que cette ville est «bien supérieure à celle de Sparte²³» ! Pourtant en 1376 encore, un bref d'indulgences du pape situe l'église des Carmes «hors les murs de Léon».

Outre que le plan ancien de la ville fait apparaître autour de la cathédrale un quadrilatère, tout comme celui décrit à Carhaix par l'ancien château, le nom même de Kastell-Paol suffit à attester l'existence d'une fortification. Si l'on sait par Wrmonoc que ce nom était déjà en usage en 884, Bili, l'auteur de la *Vie de saint Malo*, désigne lui aussi vers 870 la ville sous le nom d'*oppidum sancti Paulinnani* et surtout sous celui d'*oppidum Pauli*, traduction littérale de Kastell-Paol²⁴. Si

²³ Cf. *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XV, 1888, p. 182.

²⁴ G. LE DUC, «Vie de saint Malo, évêque d'Alet», *Les Dossiers du Ce.R.A.A.*, n° B - 1979, p. 254, 256.

Bernard Tanguy

le nom était déjà, à cette époque, fixé, force est d'admettre que le *castellum* n'était pas de création récente.

Peut-on cependant ajouter foi aux propos de Wrmonoc sur l'existence d'une enceinte en terre, sorte de *murus gallicus*, comme celui du camp d'Artus au Huelgoat ? Il se pourrait bien que cette enceinte, partiellement remplacée par un rempart en pierre, existât encore de son temps. Le fait qu'il précise que, bien qu'étant d'une hauteur étonnante, elle était moins élevée que l'actuel rempart, peut reposer sur sa propre observation. C'est sans doute à la tradition qu'il se réfère quand il dit qu'elle fut construite dans les temps antiques. Le nom de *Legio* que donne à la ville l'évêque Mabbo dans sa *Translation de saint Mathieu* n'est pas sans renforcer les dires de Wrmonoc.

C'est un *oppidum* à l'abandon que découvre saint Paul. Ses seuls habitants sont une laie et ses petits, des abeilles, un ours et un bœuf sauvage. Touchant de la main la laie, le saint l'apprivoisa. Elle fut à l'origine, selon Wrmonoc, d'une lignée de porcs de «race royale». Les abeilles furent, elles, réparties par le saint dans d'innombrables ruches. Quant à l'ours, il s'enfuit à sa vue et disparut dans une fosse très profonde, non loin du *castellum*, fosse située dans le terroir que les habitants appellent, dit Wrmonoc, *pars Brochana*²⁵. Traduction probable du breton *ran Broc(h)an*, attesté comme toponyme dans le *Cartulaire de Redon* au IX^e siècle²⁶, ce nom a disparu, mais le terroir de *Crech-Brochen* mentionné en 1698 dans le vicariat de Saint-Pierre pourrait en perpétuer le souvenir²⁷.

Quant au bœuf sauvage, que nombre de gens disaient être celui auquel il eut à faire précédemment, saint Paul le chassa. Le lieu débarrassé de ses hôtes indésirables, saint Paul le consacra et le bénit, répandant le long de l'enceinte, au-dedans et au-dehors, du sel et de l'eau bénite. Après quoi, il prit le chemin de l'île de Batz, distante du *castellum* de quatre milles ou un peu plus, soit six kilomètres²⁸.

L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon

De Kastell-Paol à l'île de Batz

On traversa la passe – Wrmonoc emploie le mot latin *vadum* «gué» – nommée *Golban portitor* et l'on arriva au lieu appelé jusqu'à aujourd'hui *Secretum*, où le comte Withur, fuyant l'agitation du monde, s'était retiré. Quand le saint entra, il achevait la transcription des quatre livres des Évangiles. Les deux hommes se reconnurent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre car ils étaient cousins et frères en Jésus-Christ. Ils se racontèrent leurs souvenirs depuis leur séparation.

Le saint en était à évoquer la cloche du roi Marc quand le serviteur chargé du vivier du comte entra, portant d'une main un saumon d'une taille étonnante, de l'autre une cloche merveilleuse, dont l'anneau, plein de sangsues marines, était perforé et rongé. Saint Pol reconnut la cloche du roi Marc. Le comte la lui offrit²⁹. Cette cloche qui, aux dires de Wrmonoc, devait par la suite guérir nombre de malades et même ressusciter un mort, était connue, sous le nom de *longi fulva* «longue fauve», en breton *hirglas*, *per cunctos lativorum populos*, dit le texte. On a proposé de corriger *lativorum* en *letaviorum*, et de voir ici les habitants de la *Letavia*, nom donné par les Gallois à l'Armorique. Cette hypothèse oblige à une double correction, ce qui est beaucoup. Peut-être vaut-il mieux retenir la

²⁴ G. LE DUC, «Vie de saint Malo, évêque d'Alet», *Les Dossiers du Ce.R.A.A.*, n° B - 1979, p. 254, 256.

²⁵ Édition Cuissard, p. 443.

²⁶ A. DE COURSON, *Le cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, Paris, 1863, p. 37.

²⁷ Mentionné par l'abbé PEYRON (*La cathédrale de Saint-Pol et le Minihy Léon*, Quimper, 1901, p. 13), d'après un état de 1698. Albert Deshayes, que nous remercions de sa communication, a également relevé parmi les biens dépendant de la cathédrale, sans avoir pu le localiser, un lieu nommé *Parch Brochan* en 1588, *Brochan* en 1654, *Parchrochan* en 1667.

²⁸ Édition Cuissard, p. 443.

²⁹ *Ibid.*, p. 445-446.

leçon *latinorum* du manuscrit de Paris, ce qui désignerait le «peuple des chrétiens»³⁰.

On ne retrouve plus aujourd'hui dans la toponymie nautique de nom correspondant à *Golban*³¹. Le terme, d'où procède le breton *golvan* «moineau», est glosé par *promontorium* «promontoire» dans le manuscrit de Paris du XII^e siècle. Cette traduction ne s'accommodant guère du site tant du côté de Roscoff que de Batz, c'est sans doute au sens originel de «pointe, bec» qu'il faut l'entendre (cf. Penn-ar-C'holván, rocher d'Ouessant). Le mot *portitorium*, variante de *portorium*, indique l'existence d'un péage.

Quant au lieu traduit *Secretum*, il conserve lui aussi son secret. Si toute localisation reste aléatoire, un site attire cependant l'attention : celui du Jardin colonial, au sud de Penn-Batz. Outre qu'y furent mises au jour quelque quatre-vingts tombes à coffre de l'âge du bronze, il y existait un énorme mur qui aurait eu quelque 2 m de haut et 3 m de large. Son origine reste malheureusement obscure.

Après avoir reçu la cloche de Marc, saint Paul s'occupa du dragon qui ravageait la côte orientale de l'île. C'est à peine si les cadavres de deux hommes et de deux bœufs pouvaient apaiser quotidiennement sa faim. Pourvu d'une queue immense, il mesurait 120 pieds ou plus (soit près de 40 m). Wrmonoc, après avoir douté de l'estimation, la croit fondée d'après la taille de son repaire : selon les paysans, il ne faudrait pas moins d'un muid et demi de semence d'orge, céréale la plus cultivée dans l'île, pour en ensemençer la surface. Saint Paul marcha vers la bête d'un pas ferme et lui ayant passé son étole autour du cou, il y fit un nœud, dans lequel il glissa, en guise de corde, son bâton. Il le conduisit ainsi à l'extrémité nord de l'île et lui ordonna de disparaître à jamais dans les profondeurs marines³².

La description que fait Wrmonoc du dragon n'a rien d'original. Elle est, en effet,

empruntée à un passage de l'*Historia adversum Paganos* d'Orose³³. En revanche, il fait appel au folklore local pour évoquer le repaire de la bête. Il n'est pas douteux qu'il ait connu l'endroit qui passait pour en marquer l'emplacement. Comme dans les actes de Redon à la même époque, Wrmonoc se sert du muid de semence comme unité de surface, la céréale de référence étant pour lui l'orge, culture qui demeura dominante à Batz jusqu'au XIX^e siècle. Mais, faute de savoir la mesure exacte du muid, il est impossible de calculer la superficie du repaire. On ne dispose pas non plus d'indication pour le localiser. Les noms de *Toull* et de *Puns-ar-Sarpant*, attachés à une anse rocheuse au nord-ouest de l'île³⁴, pérennisent sans doute l'endroit où le dragon disparut dans la mer.

En plus de la cloche, Withur fit alors don à saint Paul, en oblation perpétuelle, de l'île, de l'*oppidum* et des Évangiles transcrits par lui. Charte à l'appui, il exemptait pour les siècles à venir ces possessions de tout cens versé au pouvoir temporel. Saint Paul l'en remercia et fit sa demeure tant de l'île que du *castellum*, y restant jusqu'à sa mort pour servir Dieu. Il établit, en effet, dans l'un et

³⁰ Ce serait en ce cas un démarquage de l'expression *per cunctos Latinorum fines* employée par Wrdisten dans son homélie (Édition A. de La Borderie, Rennes, 1888, p. 133). Cf. notre étude «La cloche de Paul Aurélien», dans les *Mélanges offerts à M. François Kerlouégan* (Paris, 1994, p. 611-621), à qui nous sommes redevable de cette précision.

³¹ À Batz, près de la grande jetée, un lieu nommé Le Goéland sur les cartes est dit localement Karreg-ar-Goelvenn, dénomination que L. Dujardin et A. Le Berre, auteurs de la *Toponymie nautique de l'île de Batz et de ses abords* (Paris, 1965, p. 380) traduisent par le «rocher de la mouette». Un rapprochement avec le mot *golban* reste hasardeux.

³² Édition Cuissard, p. 447-449.

³³ Cf. N. WRIGHT, «Knowledge of christian latin poets and historians in early mediæval Brittany», *Études celtiques*, vol. 23, 1986, p. 182.

³⁴ Cf. L. DUJARDIN et A. LE BERRE, *op. cit.*, p. 384.



Phot. 1. – Île de Batz, Toull-ar-Sarpant.
Cliché Y.-P. Castel.

l'autre lieu un monastère. Ayant reçu la bénédiction du saint, Withur, quant à lui, gagna d'autres résidences que Wrmonoc dit être voisines, sans autre précision.

Il serait aléatoire de dire que parmi elles se trouvait le château de Morizur, en Plou-néventer. Outre que la présence en ce lieu d'une motte féodale assigne aux retranchements qui y subsistent une origine plus récente, le toponyme reste énigmatique. Le nom de Withur se rencontre quant à lui dans les actes de Redon au IX^e siècle et il est encore attesté comme nom de famille, sous la forme Guizur, à Plougonven au XV^e siècle.

C'est sans doute à l'extrémité orientale de l'île, à Penn-Batz, que saint Paul établit

son monastère. C'est là du moins que s'élevaient, avant que les sables ne les recouvrent, l'église qui lui était dédiée et la chapelle du Pénity. La chapelle Sainte-Anne les remplaça³⁵.

Les donations faites par Withur au saint préludèrent à son élévation à l'épiscopat. Sachant que s'il lui demandait d'assumer la charge d'évêque il essuierait, comme le roi Marc, un refus, Withur eut recours à un

³⁵ Selon le général Marescault, qui fit une mission dans l'île en 1807, on voyait à Penn-Batz «les ruines d'une petite ville et d'un grand couvent» (cité par C. CAM, *Batz au XVIII^e siècle*, Brest, mémoire de maîtrise d'histoire, 1985, t. I, p. 8, n. 8). Ces observations sont impossibles à vérifier.

stratagème : il le chargea de porter une lettre au roi des Francs, dont il était le vassal. Bien que Wrmonoc l'appelle *Philibert*, ce qui lui permet de l'assimiler au saint de ce nom, il s'agit de Childebert I^{er}, fils de Clovis, qui régna sur le royaume de Paris de 511 à 558, souverain qui intervient dans nombre d'autres Vies de saints bretons, dont celle de saint Samson. Dans cette missive, scellée du sceau royal, Withur demandait au roi de sacrer d'autorité saint Paul évêque. Ne pouvant s'opposer à la décision du roi, il fut donc intronisé dans les règles, en présence de trois évêques. Après quoi Childebert lui octroya, en diocèse perpétuel, cent *tribus* ou domaines, exemptés de tout cens royal pendant les siècles, dans les pays d'Ac'h et de Léon. Cette donation fut consignée dans une charte comme le furent, dans de très nombreuses autres, les noms et les débornements de ces domaines. Wrmonoc a cru bon de ne pas les insérer du fait que ces parchemins étaient conservés, selon ses dires, près de la tête du saint³⁶.

On ne connaîtra jamais leur contenu. Ces cent domaines, au nombre desquels se trouvait, on l'a dit, Lampaul-Ploudalmézeau, ne correspondent pas, comme l'a bien vu La Borderie, au territoire diocésain, sur lequel s'exerce la juridiction spirituelle de l'évêque, mais à son domaine temporel. C'est le fief de l'évêque-comte de Léon connu sous le nom de *regaires*, *regalia sancti Pauli*, comme l'appelle un document de 1235, ainsi nommé car pourvu de droits régaliens. S'étendant au Moyen Âge sur quelque vingt-six paroisses, il était formé de trois membres : celui de Saint-Pol, de Gouesnou et de Kemenet-Ily, qui avait le siège de sa juridiction à Lesneven. Le fait que ces domaines appartiennent aux pays d'Ac'h et de Léon implique que l'autorité spirituelle du nouvel évêque s'exerçait dans ce cadre territorial. La donation de Childebert constitue donc l'acte de naissance de l'évêché de Léon, évêché qui a pour siège un monastère.

Saint Paul assura sa charge de nombreuses années. Wrmonoc ne consacre que quelques lignes à son action, encore s'en tient-il à des généralités : il fit détruire les temples païens, édifier des églises et des monastères et participa à l'évangélisation des populations. Quand il sentit le poids de la vieillesse, il demanda à son disciple Jaoua de le remplacer. Celui-ci mourut un an plus tard, tout comme Tiernmael son successeur. Saint Paul dut assurer l'intérim un court intervalle avant qu'un autre de ses disciples, Cetomerin, n'occupe le siège. Le jour de son intronisation, saint Paul guérit un aveugle. Parmi les témoins du miracle se trouvait Judual, surnommé *Candidus* « blanc, béni ». Celui-ci, qu'on disait être cousin de saint Samson et qui régnait sur la majeure partie de la Domnonée, fit alors don au saint du territoire, dit Wrmonoc, « que nous disons maintenant être sous la consécration de Paul³⁷ ».

Ce territoire est très certainement, comme l'a dit G. Bernier³⁸, le Minihi-Paul ou « territoire monastique de Paul ». Entourant la cathédrale et comprenant, outre Saint-Pol, Roscoff et Santec, il était partagé en sept vicariats : le Crucifix de la Ville, le Crucifix des Champs, Notre-Dame de Cahel, Saint-Jean de la Ville, Toussaints, Saint-Pierre et Trégondern. Tous étaient desservis à la cathédrale par un vicaire.

Judual est surtout connu par la Vie ancienne de Saint-Samson. C'est peut-être la raison pour laquelle Wrmonoc en fait un cousin de ce saint. Après le meurtre de son père Iona, souverain de Domnonée, par Conomor, usurpateur du trône, Judual s'était réfugié auprès de Childebert. Le roi franc le retint à sa cour. Grâce à l'intervention de

³⁶ Édition Cuissard, p. 449-452.

³⁷ *Ibid.*, p. 452-453.

³⁸ *Les chrétientés bretonnes continentales depuis les origines jusqu'au IX^e siècle*, Rennes, 1982, p. 72-73.

saint Samson, il fut libéré, put réunir une armée et récupérer le trône paternel. Il semble, d'après ce que dit Wrmonoc, qu'il n'avait pu encore à cette époque assurer son pouvoir que sur une partie de la Domnonée.

Après l'intronisation de Cetomerin, saint Paul, fidèle à son idéal monastique, alla se retirer dans son monastère de l'île de Batz où, au milieu d'une très nombreuse communauté, il finit ses jours. Avant de mourir, il ordonna aux siens que sa dépouille mortelle fût transférée dans son monastère sur le continent, qu'on appelle maintenant, dit Wrmonoc, son château, c'est-à-dire à Kastell-Paol, afin d'éviter aux pèlerins qui viendraient honorer ses restes l'inconvénient de la traversée du bras de mer. C'est le quatrième jour des ides de mars, c'est-à-dire un 12 mars, qu'il s'éteignit³⁹.

Quand vint le moment de transférer le corps, un débat mit aux prises les moines de Batz et les prêtres de Kastell-Paol en un lieu appelé maintenant, dit Wrmonoc, *Signaculum* « le signal », nom glosé par le vieux breton *Aroedma* (de *arouez* « signal » et *ma* « lieu »), sans doute par référence à un amer. Cetomerin proposa alors de placer le corps du saint en équilibre sur deux chariots, attelés chacun de deux bœufs et orientés, l'un vers l'île, l'autre vers Kastell-Paol. C'est un chariot vide qui revint sur l'île. Le saint avait choisi de reposer à Kastell-Paol. « Il y repose dans la paix, après y avoir été enseveli solennellement », dit Wrmonoc⁴⁰.

Si l'on s'en tient aux propos de Wrmonoc, le niveau de la mer devait être nettement plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui. L'île était reliée au continent par un gué. C'est d'ailleurs le mot *vadum* qu'il emploie pour qualifier le passage de *Golban*. L'emplacement de ce gué devait se situer entre l'estacade de Roscoff, l'île Verte et l'îlot de Run-Oan⁴¹.

La Vie de saint Paul n'est pas, loin s'en faut, une œuvre historique⁴². Wrmonoc en a

fixé lui-même les limites quand il dit ne pouvoir citer que deux des huit frères du saint et une de ses trois sœurs, en raison de l'énormité du temps écoulé (quatre siècles) et de la distance terrestre entre le Léon et le pays de Galles. Son texte est, cependant, la seule source ancienne dont on dispose pour éclairer aussi bien le personnage que les origines du diocèse de Léon. S'il n'est pas douteux qu'il ait mis à contribution des sources écrites, c'est sans doute surtout dans la tradition orale qu'il a puisé la plus grande partie de ses renseignements.

Si on ne peut en vérifier le bien-fondé, on doit reconnaître que les étapes de la formation du diocèse telles qu'elles sont présentées par Wrmonoc paraissent plausibles. L'image de l'institution est conforme à celle du monastère-évêché de type celtique. Sans doute fonctionna-t-elle ainsi jusqu'à l'époque carolingienne. On ne connaît les noms de certains des successeurs de saint Paul, comme Goulven, Ténénan, Houardon, Goueznou qu'à travers des Vies latines écrites six ou sept siècles plus tard. Et il faut attendre 859 avant de voir apparaître dans les documents le nom d'un évêque de Léon, celui de Gernobri, ou plus exactement Iarnobri, cité dans une lettre du concile de Savonnières, avec trois autres évêques dépossédés, comme lui, de leur siège par Nominoé en 849. Son successeur, Clotwoion, est, quant à lui, mentionné par Bili dans la *Vie de saint Malo*, vers 870. Avec Hinworet, à qui est dédié la *Vie de saint Paul*, se clôt la liste pour le IX^e siècle.

³⁹ Édition Cuissard, p. 453-455.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 456-457.

⁴¹ Dans une correspondance qu'il nous a adressée, M. Louis Martin nous indique qu'aux marées d'équinoxe, il est possible, en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, de franchir ce passage à gué.

⁴² Cf. J.-C. CASSARD, « La mise en texte du passé par les hagiographes de Landévennec au IX^e siècle », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXXII, 1993, p. 361-386.

Le culte de saint Paul Aurélien et de ses disciples

par Job an Irien

Je ne vous entretiendrai pas longuement du culte liturgique de saint Paul de Léon : Doble¹ et Duine² en ont fort bien parlé. Il nous suffit de savoir qu'il est présent dans la plupart des livres liturgiques de Bretagne aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles et qu'il fut longtemps honoré dans le Maine, l'Anjou, le Poitou et la Saintonge à cause de la présence de ses reliques à l'abbaye de Fleury dès le X^e siècle.

Pour nos sources bretonnes anciennes, le premier évêque de Léon est appelé sous la forme développée «Paulinan». La forme «Paul», à part dans sa vie par Wrmonoc, n'apparaît qu'au XI^e siècle, et, d'abord, dans les documents de Fleury, Saint-Benoît-sur-Loire. Sa fête est au 12 mars. Mais comme la fête de saint Paul tombait le même jour que celle de saint Grégoire le Grand le 12 mars, à Fleury la translation de saint Paul de Léon va être substituée à la déposition de saint Paulin d'York célébrée le 10 octobre. L'exemple de Fleury sera contagieux : il sera suivi par le missel de Bréventec au XIII^e siècle et même par le bréviaire de Léon de 1516³.

Ces points signalés, je voudrais m'atteler au sujet que je me propose de traiter devant vous : le culte de saint Paul et de ses disciples ou, plus précisément, l'examen de ce culte permet-il de préciser la double mention de Wrmonoc : saint Paul Aurélien de Domnonée ?

Le culte de saint Paul Aurélien

Il y a d'abord tous les lieux qui font partie de la topographie de la *Vita*, et dont Bernard Tanguy a parlé. Je me contenterai de les citer : Ouessant, Lampaul-Plouarzel, Lampaul-Ploudalmézeau, Saint-Pol-de-Léon et l'île de Batz. Sur le chemin qu'a pu suivre saint Paul, il faudrait encore signaler : Feunteun-Baol en Landunvez, Truc-Paol en Tréglonou, Prat-Paol en Plouguerneau, Feunteun-Baol en Plouvien.

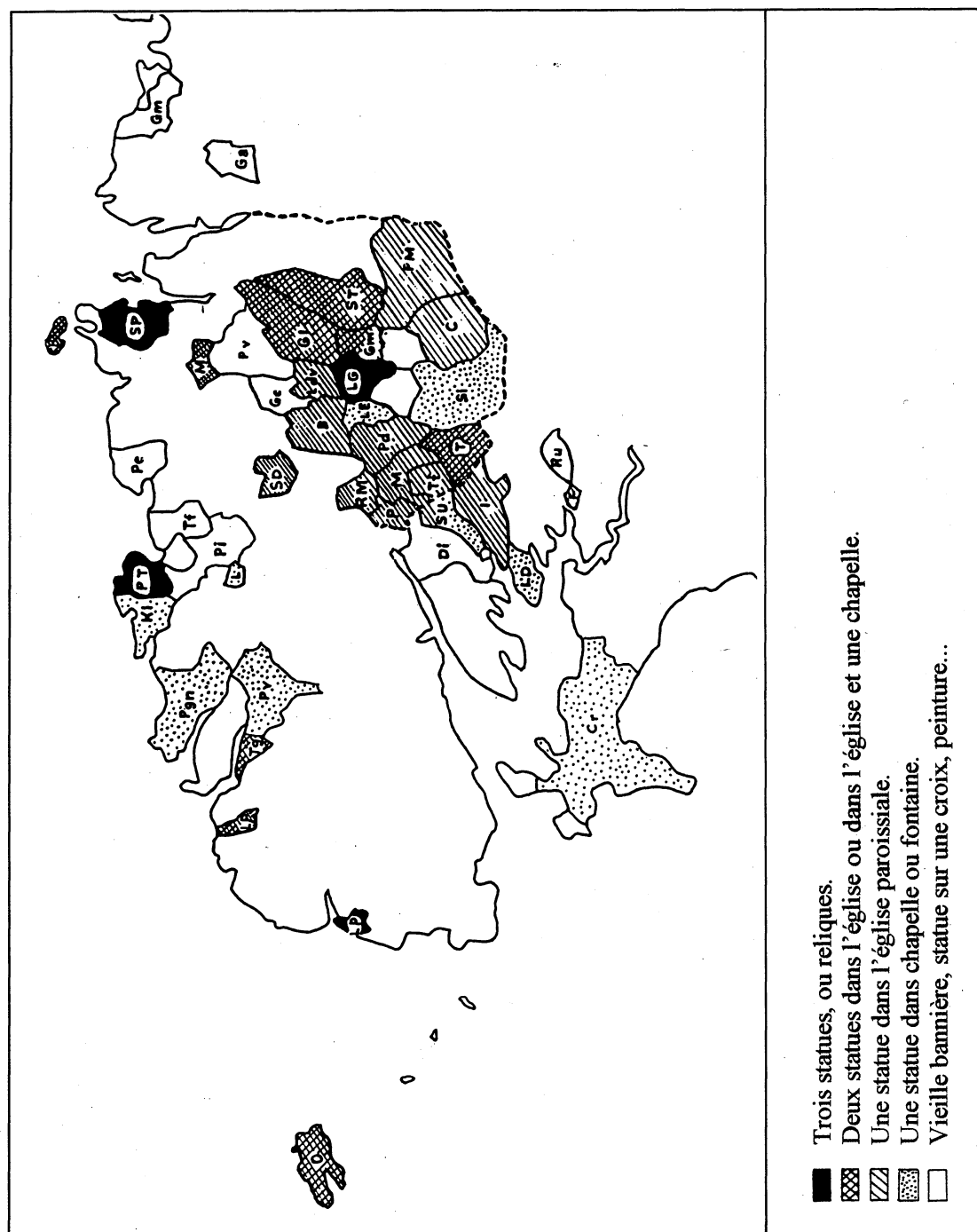
Il y en a d'autres qui ne sont pas sur cet itinéraire. Et en premier lieu : la chapelle de Tybaol en Plougonvelin⁴. On en trouve mention dès 1507. En 1563 elle fut rebâtie grâce à la générosité de Jean de Kerlec'h, et consacrée par un évêque peu ordinaire, Odon de Kervalan, d'Irlande, évêque de Clochare. Les registres paroissiaux l'appellent *capella divi Pauli Leonensis*. Elle tomba en ruines au XVIII^e siècle.

¹ G.H. DOBLE, *The saints of Cornwall*, part one, Chatham, 1960, p. 55 et sq.

² F. DUINE, *Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne*, Paris, 1922, p. 25, 34, 37-38, 43, 45, 47, 51, 58, 60, 70, 73, 75, 85, 98, 129, 161, 174, 175, 193, 200, 206, 212, 213, 215, 217, 218, 221, 229, 273.

³ *Propre de Quimper et de Léon*, 1990, p. XXIX. (J. Irien).

⁴ Y. CHEVILLOTTE, *Histoire d'une chapellenie, de sa fondation (1563) à sa fin (vers 1730)*, inédit.



Carte 1. - Le culte de saint Paul Aurélien.

En second lieu, il y a Chapel-Baol, toujours debout à Brignogan, sise sur une butte entre des rochers et à proximité de Porz-Paol. Une curieuse statue géminée en provenance d'un calvaire y représente l'évêque. La légende locale raconte que Paul débarqua à Porz-Paol dans une auge de pierre ; il demanda à un voisin de traîner son auge à l'aide de son cheval jusqu'à l'église de Plounéour-Trez, car il se trouvait sur cette paroisse. Le cheval s'arrêta au sommet de la butte, refusant d'aller plus loin. On attela un second, puis un troisième cheval sans plus de résultat. Et saint Paul demanda aux habitants de construire une chapelle en cet endroit⁵. L'auge de pierre s'y trouve toujours.

En troisième lieu, il y eut peut-être une chapelle dédiée à saint Paul au Drennec, suivant min^u du 2 janvier 1607 qui rappelle la date de sa construction : «Item goarem lan avec sa chapelle neuve construite de nouveau en l'honneur de Mr St Paul.»⁶ C'était la chapelle du manoir de Coatlez.

Signalons encore Mespaul, ancienne trêve de Plouvorn : saint Paul était le titulaire de l'ancienne église⁷, aujourd'hui détruite, située à quelques centaines de mètres au nord de l'église actuelle. Avec la destruction de l'ancienne église des XV^e-XVI^e siècles, c'est aussi le patronage qui a changé : saint Paul a cédé la place à saint Éloy !

Et puis il y a Mousterpaul en Bodilis, ancienne trêve de Plougar. Du Chatellier a signalé sur le placître de ce village des restes de constructions romaines et des briques à rebord⁸. La fontaine de saint Paul, aujourd'hui comblée, se trouve à environ deux cents mètres de la voie romaine menant de Carhaix à l'Aber-Wrach. Le vieux cadastre montre en cet endroit une structure grossièrement rectangulaire aux angles arrondis.

Il y a enfin, et surtout, Lampaul-Guimiliau, ancienne trêve de Guimiliau⁹. Si l'on peut raisonnablement douter de

l'existence de certains des cinq lieux précédemment cités au temps où Wrmonoc écrivait sa *Vita*, ici le doute n'est normalement pas possible, d'autant plus que, sur le territoire de la trêve, se trouvent Kroaz-Paol et Feunteun-Baol. Cela précise déjà les limites du savoir de Wrmonoc. Albert Le Grand comblera cette lacune en brochant sur Coat-ar-Zarpant et les deux dragons du Faou.

Plusieurs villages de Lampaul faisaient partie des regaires de l'évêque de Léon, et celui-ci avait sa résidence d'été à Coat-an-Escob, ainsi qu'en témoigne un acte de 1551 signé de M^{gr} Christophe de Chamingné «par la grâce de Dieu évêque de Léon et... demeurant... en sa demeure et manoir de Coatanesob au Tref de Lampaul Bodénès en Paroisse de Guymiliau¹⁰».

Tout cela se trouve dans les limites de l'ancien diocèse de Léon. Aux abords de celui-ci, en Cornouaille, nous avons une chapelle dédiée à saint Paul à Kerbaul en Saint-Urbain, avec fontaine¹¹, à la limite des deux diocèses. Il en allait de même au Faou. Ces chapelles, aujourd'hui disparues, sont le signe de l'autorité des comtes de Léon sur le fief de Daoulas au XII^e siècle, et de ses démêlés avec

⁵ Renseignement donné par une vieille dame de quatre-vingts ans qui entretient la chapelle (juin 1991).

⁶ R. COUFFON, A. LE BARS, *Diocèse de Quimper et de Léon. Nouveau répertoire des églises et chapelles*, Quimper, 1988, p. 89.

⁷ H. PÉRENNES, «Notices sur les paroisses du diocèse de Quimper et de Léon», *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie*, 1934, p. 3 (Mespaul).

⁸ P. PEYRON, J.-M. ABGRALL, «Notices sur les paroisses...», *Bulletin de la Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie*, 1903, p. 192 (Bodilis).

⁹ R. COUFFON, A. LE BARS, *Diocèse de Quimper...*, op. cit., p. 146-151. - P. PEYRON, J.-M. ABGRALL, «Notices sur les paroisses...», *Bulletin diocésain...*, 1916, passim.

¹⁰ Copie de l'acte transmise par l'abbé Calvarin, recteur de Lampaul.

¹¹ R. COUFFON, A. LE BARS, *Diocèse de Quimper...*, op. cit., p. 408.

le vicomte du Faou qu'il fit enfermer, ainsi que son fils, dans le château de Daoulas à la même période.

À la même époque, les vicomtes de Léon dominaient également l'ouest du Trégor, la zone comprise entre le Douaron et la rivière de Morlaix¹². C'est sans doute la raison de l'existence d'une chapelle dédiée à saint Paul dans la paroisse de Guimaëc sur le bord de la côte.

Cet ensemble, en somme, semble bien circonscrit : il s'agit de l'évêché de Léon et de ses abords immédiats, et nous restons bien dans le cadre de la *Vita* écrite par Wrmonoc.

Cependant, au nom de cette *Vita*, faudrait-il dénier toute vraisemblance à la fondation des paroisses de Paule et de Lamballe par Paul Aurélien ? Au point où nous en sommes, il est impossible de répondre à cette question. Il nous faut examiner d'abord les traces du culte de saint Paul et surtout celles de ses disciples.

Les traces du culte de saint Paul aujourd'hui

La carte parle d'elle-même. Les paroisses qui possèdent deux statues de saint Paul dans l'église paroissiale, une chapelle ou le cimetière ne sont pas nombreuses : il s'agit d'Ouessant, de Lampaul-Plouarzel, de Lampaul-Ploudalmézeau, de Tréglonou, de Plounéour-Trez-Brignogan, et de Lampaul-Guimiliau. Les paroisses qui entourent Lampaul-Guimiliau possèdent pour la plupart une statue du saint évêque dans l'église paroissiale : Saint-Derrien, Bodilis, Landivisiau, Guiclan, Saint-Thégonnec, Guimiliau, Plounéour-Ménez, Commana, Le Tréhou, Tréflévénez, La Martyre, La Roche-Maurice, Pencran. À Sizun, elle provient de Loc-Iltud, et à Ploudiry elle est à la chapelle Saint-Antoine. Ajoutons-y Mespaul, la cathédrale et l'île de Batz et nous aurons fait le tour de

l'ancien diocèse de Léon¹³. Étant donné la disparition de la tradition orale et le fait que, dans plusieurs cas, saint Paul soit représenté sans son dragon et sans nom, il est probable que cette carte demanderait révision. Ce qui frappe, cependant, c'est le grand vide du bas Léon, mis à part les traces côtières. La même absence est remarquable tout autour de Saint-Pol. Est-ce la proximité de la limite Léon-Cornouaille qui a poussé les paroisses du haut Léon à affirmer ainsi leur appartenance ? Ou est-ce la présence de la résidence d'été de l'évêque à Lampaul-Guimiliau ? Ou s'agirait-il d'une trace d'une présence particulière de saint Paul lui-même en cet endroit ? Quoi qu'il en soit, l'omission de ce lieu par Wrmonoc laisse pantois.

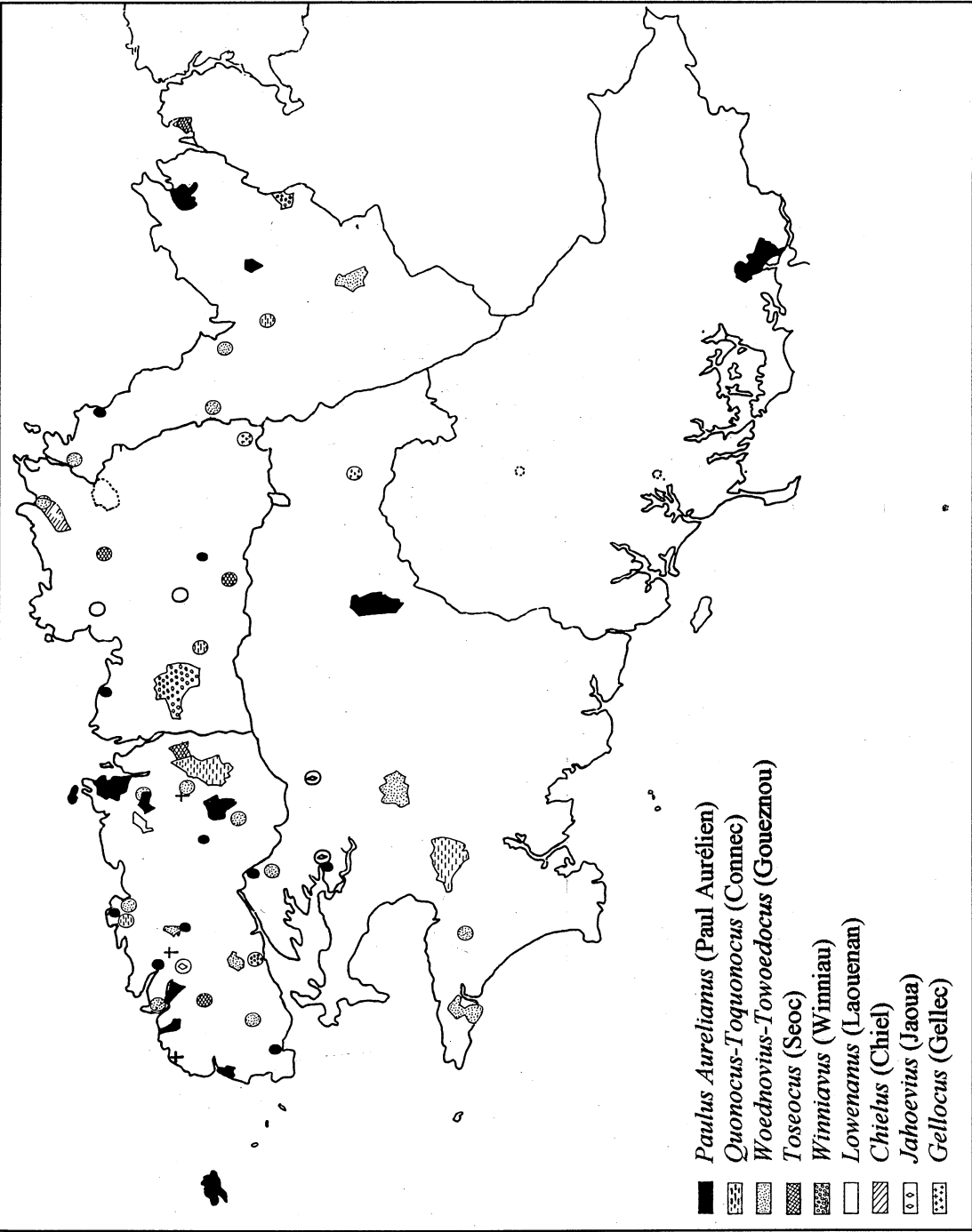
Les disciples de saint Paul Aurélien

Voici le passage où Wrmonoc les cite¹⁴ : «Nous avons jugé qu'il fallait transcrire ici les vocables des prêtres seulement que nous savons, par les écrits ou par des récits, avoir été présents dans le groupe qui accompagnait Paul. Il est avéré que leur nombre était de quatorze, si l'on ajoute Quonocus, que d'autres appellent Toquonocus, avec une addition selon l'usage de la population d'outremer, et qui accomplissait, sur l'ordre de Paul, la fonction de directeur pour les autres, en raison de la qualité de sa vie et de sa connaissance de la sagesse, et aussi un diacre du nom de Decanus.

12 A. CHÉDEVILLE, N.-Y. TONNERRE, *La Bretagne féodale, XI-XIII^e siècle*, Rennes, éd. Ouest-France, 1987, p. 165. - H. GUILLLOT, «Les vicomtes de Léon aux XI^e et XII^e siècles», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LI, 1971, p. 29-51.

13 R. COUFFON, A. LE BARS, *Diocèse de Quimper...*, op. cit., p. 454-464. - «Notices sur les paroisses...», *Bulletin diocésain...*, 1902-1940. - Y.-P. CASTEL, *Saint-Pol-de-Léon*, Châteaulin, éd. Jos Le Doaré, s. d. (liste à la fin de l'opuscule). - Vérifications sur le terrain.

14 *Vita Pauli Aureliani*, chap. XI.



Carte 2. - Les disciples de saint Paul Aurélien.

« Le premier d'entre eux était Jahoevius, ensuite Tigernomagus, qui tous deux accomplirent la fonction d'évêque, sous la protection de Paul, comme ce sera exposé dans la suite, si Dieu le permet. Ensuite Toseocus, qui était surnommé Siteredus, et Woednovius, qu'on appelait aussi d'un autre nom, Towoedocus ; et Gellocus et Bretowenus et Boius ; ensuite Winniavus et Lowenanus, et aussi Toetheus, dit aussi Tochicus, Chielus, et Hercanus que l'on appelait d'un autre nom Herculanus ; l'ancienneté effacée l'a fait disparaître pour nous, ou bien la torpeur mauvaise de la négligence, sœur de l'inaction, nous empêche de voir de quels éclats de lumière ils ont brillé ; néanmoins il nous a été agréable d'illuminer cet ouvrage de leurs noms, comme d'autant de perles, car nous savons qu'il y a des tombeaux et des églises importantes édifiés en leur honneur, et qu'ils vivent pleins de mérites auprès du Seigneur. »

Quel dommage que Wrmonoc ne nous ait pas dressé la liste des églises édifiées en leur honneur ! Notre travail en eût été bien simplifié. Il nous faut donc nous lancer dans la recherche quelque peu hasardeuse des traces que ces saints auraient laissées dans les noms de lieux. Nous nous référerons ici aux travaux de Joseph Loth¹⁵ et de Bernard Tanguy¹⁶.

« Quonocus que d'autres appellent Toquonocus. » Il exerçait l'office de prieur. Il s'agit ici évidemment du saint éponyme de Saint-Thégonnec en Léon. Accolé au préfixe « Plou », nous le trouvons à Plogonnec en Cornouaille (à Pleugueneuc non loin de Dinan, il s'agit d'un autre saint, en raison de la forme ancienne « Plogonoet »). À Plogonnec, il y a une chapelle Saint-Thégonnec, de même qu'à Guerlesquin. À Plounéour-Trez, c'est auprès de Lesconnec que nous trouvons une chapelle Saint-Egonnec, forme qui résulte d'une mauvaise coupure. En haute Cornouaille, la paroisse Saint-Connec lui doit son nom. Enfin en Quessoy, ancien diocèse de Saint-Brieuc, il y

avait un bailliage de Saint-Quéneuc, relevant de l'abbaye de Léhon.

« Woednovius qu'on appelait aussi d'un autre nom Towoedocus. » Il s'agit ici de saint Goueznou, dont la forme hypocoristique a donné Gouézec en Cornouaille, et Lanvoézec en Pouldergat. Précédé du préfixe « To » il est conservé dans Saint-Touézec, en Plounez (diocèse de Saint-Brieuc) : la chapelle Saint-Thouec a été dédiée après coup à saint Dogmael et détruite vers 1870. La fontaine mentionnée avec la chapelle en 1659, existe toujours, ainsi que le village de Landouézec.

Il a donné son nom à la paroisse de Gouesnou, « Lan-goeznou » en 1516, ainsi qu'au Pénity Saint-Gouesnou dans la même paroisse où se fait tous les ans sa troménie le jour de l'Ascension. Il a connu une extraordinaire fortune dans l'ancien diocèse de Léon où dix églises, chapelles ou lieux-dits nous le rappellent. En Landéda, à Saint-Evelto, il reste une petite chapelle en ruines qui était l'ancien ossuaire dédié à saint Goueznou : il était le patron de l'ancienne église paroissiale de Brouennou, et son pardon s'y faisait le jour de l'Ascension. Il est toujours le patron de l'église de Lanarvily. À Guiclan il avait une chapelle ; il reste une statue au calvaire de Kerjégu. À Locmélar aussi l'ancien ossuaire lui était dédié. Il a disparu ainsi que sa chapelle auprès du manoir du Rest en Plouénan. La chapelle de Bodonnou en Plouzané porte son nom ainsi qu'une fontaine en Plouguerneau. Enfin, Langoeneau en Plounéour-Trez semble bien être un ancien Lan-goeznou.

¹⁵ J. LOTH, *Les noms des saints bretons*, Paris, 1910, 149 p.

¹⁶ B. TANGUY, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère*, Douarnenez, ArMen, 1990 ; Id., *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor*, Douarnenez, ArMen, 1992. – Voir aussi R. COUFFON, *Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier*, Saint-Brieuc, 1939-1941, 4 vol., 728 p. (Extr. des *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*).

Aux confins du Léon, le voici à Roc'h-Wenn en Irvillac où son pardon se faisait le jour de l'Ascension. À Plougastel-Daoulas la fontaine de la chapelle de Langristin lui est dédiée. De même à Spézet où l'on célébrait son pardon le jour de l'Ascension auprès de la fontaine Saint-Guinou : il faut se souvenir que Spézet dépendait de la juridiction de Lesneven, et ce encore au XVII^e siècle. Il s'agirait là d'un culte que les Léonards auraient implanté dans leurs fiefs. La même raison pourrait sans doute valoir pour Esquibien dont le patron est saint Onneau, *alias* saint Goueznou.

Dans l'actuel diocèse de Saint-Brieuc, nous trouvons sa chapelle en Plouguil à Saint-Gouéno, à la Roche-Jaune. C'est un édifice rectangulaire conservant des restes du XV^e siècle. Puis le voici à Plélo : la chapelle Saint-Gouéno est dite « *godenavus* » en 1300. À Saint-Brieuc, il y avait une fontaine et une chapelle de saint Gouéno, ainsi qu'une rue Saint-Gouéno. Un acte de 1369 précise : « La rue qui maine du manoir mestre Jocelin de Rohan à la fontaine St-Gouenou ». Signalons enfin la paroisse Saint-Gouéno, auprès de Collinée, dont il est le patron et où il a sa statue.

Quant à la fontaine Saint-Ouéno en Plédran et au Pré-Saint-Gouéno en Saint-Gilles-du-Vieux-Marché, il s'agit ici probablement de saint Gwénael, écrit « Guenaulx » sur une statue.

« Toseocus qui était surnommé Site-redus. » Avec le préfixe « To » il a donné son nom à Landézéoc en Guipronvel ; peut-être aussi à la paroisse de Lanvézéac en supposant cette fois un préfixe « Mo » et une terminaison en -ac à la mode irlandaise. Il est l'éponyme de la paroisse de Sant-Séo (Sainte-Sève), démembrement de l'ancienne paroisse primitive de Pleyber. Il est à l'origine de Lanzéo, village de La Chapelle-Neuve (Tréguier). Enfin il est éponyme de Lancieux (Saint-Malo) : « *ecclesia sancti Seoci* » en 1166,

aujourd'hui église Saint-Cieux : sa fontaine en bordure de rivage existe toujours.

« Gellocus ». Il y avait autrefois en Boquého (Tréguier) une chapelle Saint-Quellec ; elle a disparu. Reste un nom de lieu « Languellec » en Saint-Igeaux (Quimper).

« Winniavus ». L'église de Saint-Marc de Brest eut originellement pour patron saint « Vigneau », forme attestée en 1486. Ce même saint est éponyme de la paroisse de Plouigneau (Tréguier). L'évolution du nom en « Igneau » (« Ménez-Saint-Igneau », 1692) permet de penser qu'en Saint-Igneuc (Saint-Brieuc) nous avons un hypocoristique de Winniavus.

« Lowenanus » est l'éponyme et le saint patron de Tréflaouéan. Dans la litanie du missel de Saint-Vougay, nous trouvons « Lohene ». Ce saint possédait une chapelle en Ploulec'h (Tréguier) : Saint-Lohan, appelée par la suite Saint-Lavant. Aujourd'hui en ruines, elle datait du XV^e siècle. À Plounevez-Moédec, le même saint était invoqué à la chapelle Saint-Loha, qui existait encore au XVIII^e siècle.

« Chielus » est l'éponyme de Plouguil (Côtes-d'Armor).

« Jahoevius » ou « Junehinus » qui, à cause de la sévérité de sa vie et du choix qu'il fit d'une habitation particulièrement solitaire, était appelé moine. C'est notre saint Jaoua, honoré à Plouvien où il a sa fontaine, sa chapelle et son tombeau. Il aurait été recteur de Brasparts avant de devenir évêque de Léon. Il a sa statue au Faou et à Saint-Thégonnec.

Il reste plusieurs autres noms dont nous savons peu de choses. Ainsi « Decanus » est-il un nom commun mal compris ou un nom d'homme ? Il y a bien un saint Degan à Brec'h, et dom Plaine en fait l'éponyme de Pleudihen (Dol). De « Tigernomalus » nous ne savons rien d'autre que sa présence dans une litanie de Salisbury sous la forme « Tiarmaile ».

Joseph Loth fait de «Bretowennus» un équivalent de saint Berwen ou Berven. Il existe un saint Berven à Plouvien et une chapelle Notre-Dame de Berven en Plouzévédé. Mais ce saint Berwen peut être aussi un des fils de Brychan. «Boius» et «Hercanus» demeurent parfaitement inconnus. Quant à «Tochicus», il est peu probable qu'il s'agisse de Landecheuc en Lanrivoaré.

Au point où nous en sommes de notre étude, un coup d'œil sur la carte nous permettra de mieux percevoir la situation d'ensemble des lieux de culte des disciples de saint Paul Aurélien. Leur sont attribuées : cinq paroisses dans le Léon, cinq dans le reste de la Domnonée et quatre en Cornouaille. Nous remarquons par ailleurs que seuls Goueznou et Tégouennec ont des paroisses en Cornouaille. Les mêmes se retrouvent accompagnés de Chiel, Séoc et Winniau en Domnonée à l'est du Léon. Au total, pour quinze sites dans le Léon, nous en avons seize dans le reste de la Domnonée et neuf en Cornouaille. On peut déjà en conclure que les lieux de culte des disciples de saint Paul Aurélien intéressent l'ensemble de la Domnonée et la partie ouest de la Cornouaille, celle justement où l'influence du Léon se fera le plus sentir.

Ajoutons-y maintenant les lieux de culte de saint Paul lui-même. Il existe en Plouézec, au Questel, un petit édifice en forme de croix latine remontant au XVI^e siècle dédié à saint Pol de Léon. Ce cas est bien simple et hors de doute.

Mais qu'en est-il de Lamballe ? Le nom primitif de Lamballe aurait été Lampaul, monastère de Paul. D'anciennes chartes du XI^e siècle portent «Lampaulium, Lambaulium, Lambala». La première ville de Lamballe était située là où plusieurs pièces de terre portent encore aujourd'hui le nom de «Vieilles Lamballes» ; d'autres dites «Saint-Palle» sont désignées dans les anciens titres sous le nom de terre de Pol ou Palle ; tout cela

recouvre une superficie d'environ douze hectares¹⁷.

Plus au nord-ouest, en bordure de mer, nous trouvons Pléboulle, dont l'éponyme pourrait aussi être Paul, surtout quand on se souvient que les Gallois disent «Poul-Pennychen»¹⁸.

Toujours en Domnonée, on pourrait se demander si Ploezal, étant donné la forme «Ploe-Saul», ne représenterait pas le même personnage, d'autant plus que se trouve à peu de distance de l'église paroissiale une chapelle Saint-Paul. Mais ce cas reste bien hypothétique¹⁹.

Beaucoup plus sûr est le cas de Paule, prononcé «Paoul», où il s'agit bien de saint Pol de Léon : en Cornwall, près de Penzance, il y a de même une paroisse de Paul dédiée à saint Pol de Léon²⁰.

Reste le cas de «Bourg-Paul-Muzillac» dédié depuis des temps immémoriaux à saint Paul Aurélien. On se souvient que Félix, moine d'Ouessant, se rendit à Fleury pour séjourner auprès des reliques de saint Paul apportées là par l'évêque Mabbon. C'est à Félix qu'incombera le soin de relever l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys et c'est évidemment lui qui introduisit à Rhuys le culte de saint Paul, seul saint extérieur à la région honoré à Rhuys le 13 mars. Or il semble qu'il y ait des relations entre Muzillac et Rhuys ; les enfants de Bernard de «Musullac» (1070), Rioc et Guethenoc, portent des noms d'un saint moine et d'un abbé de Rhuys ; d'autre part, selon une charte du mois d'avril 1257, et signée par Jean I^{er}, les religieux de Saint-Gildas échangèrent avec ce duc ... quelques dîmes qu'ils percevaient sur la paroisse de

17 B. TANGUY, *Dictionnaire... des Côtes-d'Armor*, op. cit., p. 101.

18 Id., *ibid.*, p. 173.

19 Id., *ibid.*, p. 199.

20 Id., *ibid.*, p. 163.

Muzillac. C'est la seule explication que j'aie pu trouver.

Reste enfin le cas des deux «Lapaul» du Morbihan. Si l'on peut éliminer celui de Melrand qui est un «Loch-Paul» en 1292, celui de Locol-Mendon continue à poser problème. S'agit-il d'un autre Paul ?

*
* *

Au terme de cette recherche, une conclusion paraît s'imposer : Wrmonoc ne savait pas grand-chose de saint Paul de Léon à part les traditions léonardes qu'il rapporte, et nous avons même vu qu'il en ignore. Nos vies de saints ont été écrites pour donner des lettres de noblesse aux fondateurs des évêchés lorsque ceux-ci se sont constitués au IX^e siècle selon le modèle carolingien. Les limites de l'évêché de Léon étant alors bien définies, on ne voit pas pourquoi il aurait alors parlé de l'action de Paul et de ses disciples au-delà des limites du diocèse. Ce travail sur cartes dix siècles après Wrmonoc permet-il d'en dire plus ? Il laisse au moins entendre que l'action de Paul et de ses disciples ne s'est pas limitée au seul Léon.

Une anecdote racontée par Bili à la fin de sa *Vie de saint Malo* en est peut-être l'écho : «Alors que nous étions une fois dans le pays de Léon par hasard au mois de janvier, dans l'*oppidum* de saint Paulinanus, dont Clotuoion était alors l'évêque, nous étions allé un jour pour chanter sur un tertre entre l'*oppidum* de Paul et la mer. Entre les chants, nous conversions ; or un clerc nommé Licou, voulant louer saint Paul, nous raconta ses miracles, en disant qu'il n'y avait pas de saint aussi grand que saint Paul dans toute la Bretagne. Par contre, un autre prêtre nommé Budhoeiarnn, de la *parrochia* de saint Malo, dans le plou de Guillac, le contredit en louant son Seigneur Malo. Que dire de plus ? Alors que nous en disputions, voilà que des oies sauvages descendirent sur une plaine près de nous. Alors le serviteur de saint Paul, nommé

Licou, confiant dans la vertu de son patron, dit : «J'y vais et j'emmène une pierre pour tuer un de ces oiseaux au nom de saint Malo, s'il est aussi puissant que tu le dis.» Et de son côté le serviteur de saint Malo, nommé Budhoeiarnn, dit : «Je vais avec toi pour en tuer une au nom de saint Paul.» Ils allèrent ensemble, et le serviteur de Paul tua un oiseau au nom de saint Malo, comme il l'avait dit, tandis que le serviteur de saint Malo n'eut rien au nom de saint Paul. Nous nous en étonnions, quand presque aussitôt des oiseaux se posèrent en un autre endroit. Ils y allèrent comme avant, et il en fut de même. Alors le serviteur de saint Paul dit : «Maintenant je sais bien que le Seigneur me l'a accordé par la vertu de mon saint, et toi, tu n'as rien attrapé non plus, par la vertu de mon saint ! » Alors qu'ils en disputaient, voilà encore, comme avant, des oiseaux qui se posent d'un autre côté près de nous ; après avoir décidé que chacun irait vers les oiseaux au nom de son saint propre (et ils y étaient déjà allés deux fois), ils y allèrent. Et le serviteur de saint Paul, qui avait tué auparavant deux oiseaux au nom de saint Malo, n'eut rien au nom de saint Paul. Mais le serviteur de saint Malo, qui n'avait rien eu au nom de saint Paul, dès qu'il y alla au nom de son patron, abattit un oiseau et le ramena avec joie, afin que nous comprenions tous que ces oiseaux avaient été tués par la vertu de saint Malo. Nous revînmes en rapportant les oiseaux, racontâmes tout à l'évêque Clotuoion qui, fort réjoui, nous demanda quand est-ce que l'on fêtait la naissance de saint Malo. Nous le lui dîmes. Et depuis ce jour-là, sur son ordre, jusqu'à ce jour, la fête de saint Malo est célébrée à Saint-Pol. Quoi d'étonnant à ce que ce miracle se soit accompli... ²¹».

Nous sommes trente ans avant que Wrmonoc n'écrive la vie de saint Paul. L'anecdote ou la parabole ne fait aucune

21 BILI, *Vie de saint Malo*, éd. par G. LE DUC, *Les Dossiers du Ce.R.A.A.*, n° B, 1979.

allusion aux saints patrons des évêchés intermédiaires, probablement puisque ceux-ci n'existent pas encore en tant que tels. Le propos de Bili ne révélerait-il pas la volonté d'exister d'un diocèse de saint Malo s'étendant désormais sur un territoire qui aurait relevé

jusque-là de la sphère d'influence de saint Paul ? Dans ce cas, il nous faudrait voir saint Paul et ses disciples comme des pérégrinants sur l'ensemble de la Domnonée, saint Paul revenant régulièrement à la communauté qu'il a établie à l'île de Batz.

Les reliques de Paul Aurélien

par Yves-Pascal Castel-Kergrist

Les honneurs et les soins réservés dès l'origine de la chrétienté aux corps saints est un fait religieux incontournable. L'autel des basiliques primitives s'érige sur la *confessio*, la tombe du martyr. Partout, plus tard, s'amplifie en Occident un phénomène dont il serait futile de mettre en cause le bien-fondé si chargé fût-il d'ambiguïtés, tant il demeure que le culte des reliques véhicule nombre d'éléments utiles à la connaissance d'un passé souvent obscur. Nous tenant à égale distance de la crédulité naïve et du rationalisme desséchant, nous suivrons la saine et fructueuse leçon de Bernard Tanguy étudiant saint Hervé. S'il n'est pas de l'autorité de l'historien de se prononcer sur l'authenticité des reliques elles-mêmes, il se doit d'être attentif aux traditions diverses qui les entourent pour ne pas se priver des informations qu'elles transmettent, avec la coloration particulière qui appartient aux «media» de ces lointaines époques.

I. Du décès de Paul aux invasions normandes

Quand Paul Aurélien, Paulennan, décède dans son monastère de l'île de Batz, aux dernières années du VI^e siècle, l'on disputa, rapporte sa Vie, qui, des moines de l'île ou des habitants de Léon, en assurerait la sépulture.

S'en remettant au mouvement instinctif de créatures indifférentes à l'enjeu, le cercueil fut posé sur deux chars placés cul à cul, l'un tourné vers la terre ferme, l'autre vers l'île. Les bœufs engagés sans hésitation dans le chenal, guéable en ce temps, comme il l'est presque encore aux très fortes marées, entraînèrent le précieux fardeau vers le continent.

L'inhumation de Paul fut donc faite dans l'église dont il avait été le premier évêque, et, selon la tradition, au pied du maître-autel. Quant à savoir quelles furent les modalités de la sépulture, le mystère demeure. Le sarcophage de pierre, au bas de la cathédrale qui passe pour être celui du roi Conan, trop beau, sans doute, pour être celui d'un moine, n'est pas la pierre qui reçut la dépouille de Paul Aurélien. Le corps du saint moine reposa paisiblement au lieu de sa sépulture originelle durant trois siècles, selon Wrmonoc, auteur de la *Vita Pauli*, qui le dit être sans corruption (*mundus*), en 884¹.

Les invasions normandes tarderont, pourrait-on dire, à le déranger. Alors que, dès 836, le corps de saint Philibert quitte l'île de Noirmoutier pour Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, le transfert de Paul Aurélien n'aura

¹ *Vita sancti Pauli*, éd. Plaine, p. 51. – A. DE LA BORDERIE, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 459.

guère lieu avant le X^e siècle, au temps où s'accélère le processus de l'exode des corps saints². A la mort d'Alain le Grand, les entreprises normandes, à la suite du traité de Saint-Clair-sur-Epte de 911, fondent sur la péninsule, provoquant maintes émigrations vers des lieux plus paisibles. En 913, abandonnant leur monastère ruiné, les moines de Landévennec, emportent, par un itinéraire connu, le saint corps de Guénolé vers le refuge de Montreuil-sur-Mer³.

Le corps de Paul Aurélien, attendant son heure, reste soigneusement caché en Léon pendant l'occupation normande de 919-921. Néanmoins la victoire de Trans, le 1^{er} août 939, gagnée par Alain Barbetorte, n'arrête pas les flottes agressives des hommes du Nord. Un jour les reliques de saint Paul se verront condamnées à un exil, qu'évoquent deux lieux fort distants l'un de l'autre, Fleury-sur-Loire et Nantes.

Cette double localisation mentionnée par différents textes a plongé dans l'embarras plus d'un historien. Ainsi, La Borderie ne se risqua pas à prendre en compte la chronique de Saint-Florent par l'abbé Michel. Il préférera voir dans le «S. Fleurent sur Loire» évoqué par Le Baud une faute d'impression qu'il propose de corriger en «Fleuri»⁴. Oheix suit La Borderie dans l'attitude simplificatrice, se refusant à prendre en compte des pièces aptes à fournir un éclairage capable de résoudre ce qu'il prend pour une pure contradiction. Devant une bilocation qui lui paraît impossible, Oheix se laisse d'ailleurs aller à l'ironie facile : «Saint Paul Aurélien n'avait pourtant pas lui aussi deux têtes⁵!».

Certes ! Mais Oheix feint d'ignorer la manière dont les chroniques parlent de corps saints dont la vénération a si souvent entraîné le morcellement pour satisfaire la piété de communautés multiples. L'inventaire des reliques de l'abbaye Saint-Magloire de Paris, dressé en 1319 (n. st.) éclaire ce point qui est loin d'être sans intérêt. Alors que les reliques de saint Leutern sont mentionnées comme

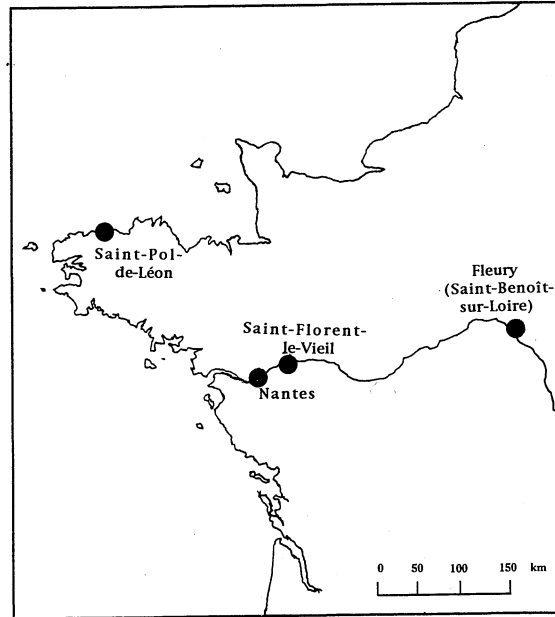


Fig. 1. – Carte des tribulations des reliques de Paul Aurélien.

complètes «le cors et chiez (tête)», le corps de saint Maclou est noté... «sanz le chief». Quant à saint Sanator, on lit qu'il y a «partie du cors en grant quantité et de son chiez...»⁶.

Il n'y a donc pas contradiction à voir mentionné le corps de saint Paul à Fleury-sur-Loire, alors que la tête est attestée au château du Bouffay à Nantes, ce qui mérite

² A. DE LA BORDERIE, *ibid.*, t. II, p. 302 et 303.

³ Marc SIMON, *L'abbaye de Landévennec de saint Guénolé à nos jours*, éd. Ouest-France, 1985, p. 68-72.

⁴ A. DE LA BORDERIE, *Histoire de Bretagne*, t. II, p. 325.

⁵ A. OHEIX, «Note sur la translation des reliques de saint Paul Aurélien à Fleury, vers 960», *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 1900, t. XLI, p. 216-221.

⁶ A. TERROINE, L. FOSSIER, *Chartes et documents de l'abbaye Saint-Magloire*, Paris, 1966, t. II, p. 553-559 (Procès-verbal de visite des reliques conservées à l'abbaye de Saint-Magloire en 1318).

néanmoins d'être examiné à la lumière des textes anciens.

II. Le chef de saint Paul au Bouffay à Nantes, selon la chronique de Saint-Florent

Selon la chronique du monastère de Saint-Florent par l'abbé Michel, proche des événements qu'il relate, la notice qui concerne l'abbatiate de Robert, décédé en 1011, ne manque pas de détails intéressants pour notre sujet⁷. Le «chef» de saint Paul est localisé au château du Bouffay à Nantes, avant d'être déposé au monastère de Saint-Florent-le-Vieil : «Je ne puis laisser sous silence, écrit l'abbé Michel, le don que Dieu nous fit de Paul, pontife de Bretagne. En effet, au temps de la désolation dont j'ai parlé [l'invasion normande], la tête de ce bienheureux fut cachée au Bouffay à Nantes, sans beaucoup de soin, mais non sans précaution. Or le comte de Nantes et de Thouars [Aimeric, tuteur de Judicaël], suivant en cela l'avis des moines de Saint-Florent, demanda de lui faire subir l'épreuve du feu, trois fois à la paille de lin, trois fois aux sarments. Authentifiée de cette manière, et confiée à un moine elle fut transférée et déposée au monastère de Glonne [Mont-Glonne : abbaye de Saint-Florent-le-Vieil sur la rive gauche de la Loire⁸]. A ce que l'on raconte, celui qui en fut chargé, rentrant par le pays des Andecaves [une tribu celte dont la capitale *Juliomagus* deviendra *Andegavia*, Angers] fut, par la suite, tué sur les ordres de Doadus.

«L'authentification de la relique, à la vérité, retomba presque dans l'oubli, lorsqu'un moine breton, venu à Glonne, fit observer à ceux qui en doutaient un détail d'importance. Le crâne portait à l'arrière une trace d'usure provoquée au temps où porté dans une châsse, il y frottait la cloche de Marc, roi autrefois. Après s'y être préparé par

le jeûne, on reconnut publiquement le crâne pour être vraiment celui de saint Paul et un office à trois leçons fut institué. Or, par un trait de la divine Providence, la châsse du saint ne laissa pas de troubler nuitamment ses gardiens à Glonne. L'abbé Sigon décida donc de lui donner plus grande solennité lui accordant non plus trois, mais douze leçons.

«L'abbé Robert de Saint-Florent [sous qui s'étaient déroulés ces divers événements] fut enseveli près de saint Maximin⁹, monastère qu'il avait aussi gouverné, le sixième des ides d'août, l'an 1011.¹⁰» [Voir le texte latin, Annexe II].

On ne niera pas l'intérêt du document, négligé par La Borderie et traité avec légèreté par Oheix. Bernard Tanguy nous fait judicieusement observer qu'il illustre en filigrane les relations nouées à l'époque entre Hesdren, évêque de Saint-Pol, et la région de Nantes, des relations que ne manque d'ailleurs pas, cette fois, de rapporter La Borderie. En 939, Alain Barbetorte ayant desserré l'emprise normande sur la péninsule, Hesdren, appelé aussi Octreo, Hocron ou Hostron, vient à Nantes féliciter le libérateur qui en retour lui offre le siège épiscopal, libre depuis la mort d'Actard. On peut penser que

⁷ Dom H. MORICE, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, t. I, Paris, 1742, col. 121.

⁸ Le monastère du Mont-Glonne avait eu bien des déboires. Il se disait pillé vers 850 par Nominoé. Les moines le quittèrent en 866 devant les Normands. Il est cité dans le cartulaire de Landévennec avec Doulon et Noirmoutier.

⁹ Monastère de Saint-Maximin. Situé à l'ouest de la ville d'Orléans, il fut acquis, au X^e siècle, par un prélat breton, peut-être l'abbé Benoît, moine de Landévennec, qui se retira vers 940 dans le monastère abandonné de Micy-Saint-Mesmin, vendu par l'évêque d'Orléans pour 30 livres d'argent. (Marc SIMON, *L'abbaye de Landévennec...*, op. cit., p. 81).

¹⁰ Frère Marc Simon a eu l'amabilité de revoir notre traduction et de nous transmettre des compléments d'informations sur une époque qu'il connaît bien.

ce fut pour Hesdren l'occasion d'y faire porter, pour le protéger, le corps de saint Hervé le Léonard. Hervé, on le sait, fut tenu en grande vénération sur les rives de la Loire. Sur sa châsse se faisaient, mais bien plus tard, par ordonnance de justice, les serments solennels¹¹.

Et ne serait-ce pas le même Hesdren qui apporta le chef de Paul Aurélien qui fut d'abord déposé, selon la chronique de l'abbé Michel citée plus haut, au château du Bouffay ? L'on sait que Hesdren n'a pas longtemps tenu le siège que lui accorda Barbetorte. Déçu par un personnage doté d'autant d'inertie que de naïveté, comme le montre l'histoire de la fausse boule d'or, le duc s'en débarrassa en le renvoyant vers son Léon, les précieuses reliques léonardes demeurant au lieu de leur exil où elles étaient plus en sécurité. Quant à Hesdren, la pression des Normands qui ne cesse de s'exercer sur les rives léonardes le conduira à se retirer sans tarder à Fleury où il finit ses jours.

III. Le corps de saint Paul emporté par Mabbon à Fleury (Fleury-sur-Loire)

À Saint-Pol, au règne de l'évêque Hesdren succèdent ceux relativement courts de Jacob et de Conan. Puis vient Mabbon, qui vers 960, fuit sous une nouvelle menace normande, emportant, non plus la tête, mais l'ensemble du corps du fondateur de l'évêché. Évitant l'embouchure de la Loire, qui n'est désormais plus sûre, il remonte loin en aval, vers Fleury, Fleury-sur-Loire, qu'il connaît. En 954, n'a-t-il pas apposé son seing comme témoin sur une charte ? Désormais, ayant définitivement abandonné sa charge pastorale, il n'aspire plus qu'à la paix du cloître. Le moine Aimoin, historien de l'abbaye de Fleury, s'attache à donner à cette retraite des raisons purement spirituelles. Semblant tout ignorer du contexte tumultueux des incursions normandes, il simplifie,

embellit et s'émerveille. Mabbon n'enrichit-il pas Fleury d'insignes trésors ? Un rare évangélaire, des ornements sacrés, des vêtements liturgiques et des objets de culte en métal précieux, et surtout « le très saint corps de l'éminent évêque Paul », la perle du trésor de toute église locale (voir le texte d'Aimoin, annexe I).

Ainsi, le corps de Paul Aurélien est en possession de Fleury. Il n'en partira plus. Associé aux reliques de saint Benoît, on le gratifie d'une grande châsse garnie d'argent. Un autel lui est dédié dans l'église de l'abbaye. Et lorsque, en 1535, le cardinal Duprat, abbé commendataire, fait construire une arcade triomphale pour l'exposition permanente des saintes reliques qui sont la richesse de Fleury, l'insigne corps de Paul Aurélien fait partie du dispositif au centre duquel prend place, tout naturellement, la châsse de saint Benoît, le fondateur des moines d'Occident.

IV. Les reliques de Fleury brûlées au temps de la Ligue

Mais bientôt les turbulences de la Réforme atteignent un monastère dont l'abbé commendataire, Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, vient de passer aux rangs des réformés. Au mois d'avril 1562, les calvinistes de Condé, dans leur quête de métaux précieux à transformer en monnaies, s'en prennent aux châsses d'argent, jetant au feu les reliques qu'abomine la nouvelle religion. Seules seront sauvées des flammes celles de saint Benoît, soustraites au vandalisme par un prieur avisé qui les cache dans le logis même d'Odet de Coligny que les troupes de Condé n'oseront violer. En revanche, les reliques du moine breton disparaissent dans le brasier. Une perte qui aurait été irrémédiable si Fleury avait

¹¹ B. TANGUY, *Saint Hervé, vie et culte*, Minihy Levenez, 1990, p. 11.

possédé la totalité de son corps. Mais, nous l'avons vu, le chef de Paul Aurélien avait suivi une autre destinée.

Ainsi, on peut mieux comprendre comment les textes anciens, au lieu de se contredire, apportent, quand on en croise les rayons, de nouveaux éclairages. Le moindre n'est-il pas celui qui montre, dans une époque troublée, les relations étroites entre l'évêché armoricain de Léon et les monastères ligériens, que ce soit celui du Mont-Glonne à Saint-Florent-sur-Loire, que ce soit celui de Fleury, à Saint-Benoît-sur-Loire.

Né au IX^e siècle, au temps des invasions normandes, le souvenir de ces relations mal connues ne sera d'ailleurs jamais totalement perdu. Ainsi, à douze kilomètres à l'est de Nort-sur-Erdre, en Loire-Atlantique, se dressait jusqu'en 1927 une chapelle appelée la Chapelle-Breton. On y vénait une statue de Paul Aurélien en bois polychrome du XV^e siècle. Transportée, lors de la démolition de la chapelle, à l'église de Mouzeil, chef-lieu de la commune, on l'y voit toujours au-dessus de la porte d'entrée méridionale.

V. Tombe de Paul Aurélien

Avant de suivre les pérégrinations des reliques de Paul Aurélien, on aurait dû s'arrêter au lieu de la première sépulture, dans le chœur de la cathédrale. Mais ne fallait-il pas se laisser entraîner sur les traces du défunt, avant de se pencher sur un tombeau désormais vide ?

Il faut attendre l'année 1712 pour voir signalée, sur le lieu de la sépulture primitive, « une fausse châsse » dont il ne reste, à notre connaissance, ni description, ni dessin. On peut néanmoins l'imaginer de type médiéval, c'est-à-dire en forme de tombeau élevé, ce qui ne manquait pas d'être senti comme bien encombrant en un temps où le souffle de la modernité fait irruption dans le chœur de la cathédrale, pour aboutir, en 1745, à la mise en

place du grand autel de marbre lavallois dessiné par Henry Villars.

En 1711, sur le flanc sud-est du chœur, on venait de placer le tombeau baroque où Nicolas La Colonge donne un saisissant portrait de François de Visdelou, un prélat décédé quarante ans auparavant. L'intérêt porté à la glorification du cinquante-neuvième évêque de Léon, n'a pas, sans doute, alors, manqué de raviver, si modestement que ce fût, le souvenir du premier de la lignée. Ainsi, en 1712, la « fausse châsse » médiévale cède la place à la simple dalle que nous connaissons, foulée par tous, mais peu remarquée.

La pierre tombale est posée au ras du sol, au devant du marchepied du maître-autel. Elle mesure 2,20 m. sur 0,96 m et pèse, selon l'estimation faite dans les comptes du chapitre, l'équivalent de quatre tonneaux de vin, de 1 000 à 1 500 kg. Investie de l'extrême simplicité des grandes sépultures, son marbre noir est zébré de fines lignes, blanches et tremblées. Apparaissent par endroit les enroulements d'une gryphée fossile. Le bloc avait été extrait des carrières de Laval, en Mayenne, d'où la Basse-Bretagne faisait venir ses marbres, pour des autels, des colonnes de retables ou de rares plaques commémoratives.

Le bloc coûta 140 livres, qui furent payées en deux tranches. La première sur lettre de change de 75 livres expédiée à Laval le 10 avril 1712, par le sieur Rou-dautet, la seconde, 65 livres, trois mois plus tard, le 15 juillet, à Nantes. De la carrière mayennaise à la cathédrale léonarde, le transport se fit en trois étapes de longueur fort différentes, et selon des tarifs fort divers. Pour 65 livres, les bateliers conduisirent le bloc par la Mayenne, la Maine et la Loire jusqu'à Nantes, où la barque de Jean Henry le prit en charge. Des bords ligériens au port de Saint-Pol, cela coûta 75 livres. Débarqué ici, Jacques Péron et François Perrot utilisèrent un fardier spécial pour monter la pierre jusqu'à la ville, ce qui coûta 18 livres, une somme relativement

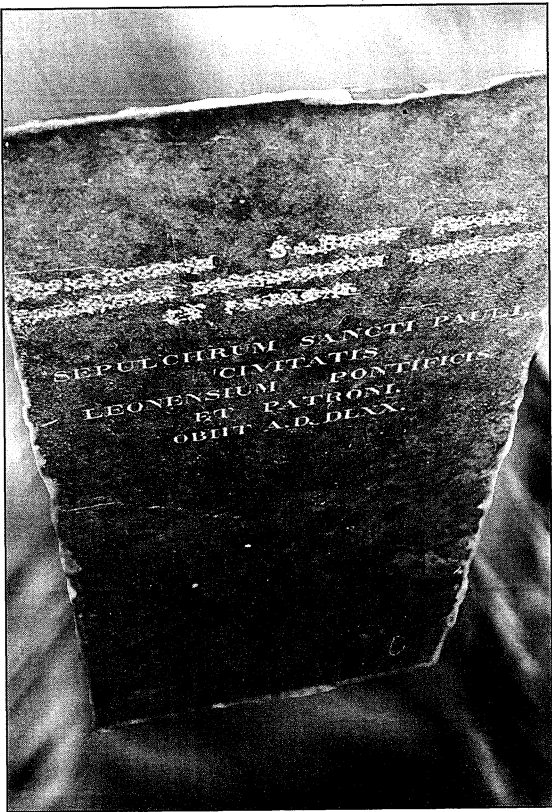


Fig. 2. – Dalle marquant la sépulture de Paul Aurélien, cathédrale de Saint-Pol-de-Léon.

En marbre noir, dans le chœur liturgique de la cathédrale.

importante pour une dernière étape qui est fort courte. Mais on ne dit pas combien de chevaux furent mobilisés pour traîner un fardier qu'il fallut sans doute équiper spécialement pour un transport peu commun.

Le dessin de la tombe fut payé au charpentier de marine de Roscoff Keranfors, un entrepreneur en tout genre équipé de poutres, de câbles et de rouleaux, 1 livre 7 sols. La mise en place définitive fut assurée par Ollivier Maguer, pour 6 livres.

Au total, furent déboursées 305 livres 7 sols, environ huit de plus que l'addition des

diverses sommes que nous venons de mentionner¹².

L'inscription gravée par Keranfors fut martelée à la Révolution. Mais au travers du picotage superficiel, dont s'est satisfait le zèle des vandales, on déchiffre encore les beaux elzéviros qui s'alignent sur trois lignes :

SEPVLCVRVM SANCTI PAVLI
AVRELIANI LEONENSIVM EPISCOPI
ET PATRONI.

(Sépulcre de saint Paul Aurélien, évêque et patron de Léon).

Les choses restèrent en l'état jusqu'au jour où Pol de Courcy le signala dans sa monographie descriptive de la cathédrale de 1841. Fut alors gravée, toujours en creux, une seconde inscription, dont on pourrait penser qu'elle allait être une restitution fidèle de la première. Mais le texte, fourni par l'abbé Macé, recteur de Sainte-Sève, à Courcy, diffère légèrement du texte primitif, sans que l'on puisse savoir si les changements ont été volontaires :

SEPULCHRUM SANCTI PAULI
CIVITATIS
LEONENSIVM PONTIFICIS
ET PATRONI.
OBIIT A. D. DLXX.

(Sépulcre de saint Paul, pontife et patron de la cité de Léon. Il mourut l'an du Seigneur 570).

Par rapport au texte de 1712, celui de 1841 s'alourdit de génitifs assez mal gérés, et deux mots ont été changés. *Civitatis* remplace *Aureliani*, le patronyme romain de saint Paul, et *pontificis* recouvre *episcopi*. La nouvelle version ajoute la date présumée de la mort de Paul : A(NNO) D(OMINI) 570.

¹² Arch. dép. Finistère, 6 G 41 et 103.

Voilà donc, pour une antique sépulture, une dalle relativement récente. Les textes, on l'a dit, manquent qui permettraient de remonter plus haut que 1712. Un examen archéologique du sous-sol apporterait sans doute ici d'utiles renseignements. Mais la porte est murée à l'arrière du chœur ! Sous le parquet de bois du sanctuaire, les murs qui se coupent à angle droit paraissent avoir été établis, en 1745, pour le soutènement du grand autel de marbre. Quant à une possible crypte, nous n'y avons jamais, pour encore, eu accès...

VI. Les reliques conservées à Saint-Pol

Si l'on a pu, avec une certaine précision, suivre l'exode des reliques de saint Paul vers Saint-Florent et vers Fleury, il faut maintenant examiner celles qui sont conservées à Saint-Pol même, et sur lesquelles les textes d'une ancienneté fort relative demeurent discrets.

En 1628, le chapitre de la cathédrale paie 72 livres à l'orfèvre chargé de remplacer le bras d'argent qui contient la relique de saint Paul, d'où l'on conclut qu'il s'agit d'un os du bras. L'inventaire dressé le 31 décembre 1790 fait état, avec deux châsses en argent doré à l'autel, de deux bras en argent. Les reliques conservées dans les châsses ne sont pas décrites. En revanche, on peut être certain qu'il y avait des reliques de Paul Aurélien dans la boîte en bois qui servait de piedestal à sa statue en argent. L'inventaire du 31 décembre a donc été fait avant le 3 mars 1791 où l'évêque Jean-François de La Marche prend le chemin de l'émigration. Il ne s'agit d'ailleurs pour le moment que d'inventaire. Lorsque arrivera le jour de la réquisition, en 1793 ou en 1794, les ossements seront soigneusement mis de côté et sauvés de la profanation par le curé constitutionnel Dumay, comme en témoigne la précieuse attestation qu'il délivre le 29 août 1803 : «J'ai

renfermé, reconnaît-il, en deux différentes cassettes en fer blanc, avec des bandes en ruban de différentes couleurs, cachetés en cire rouge des deux bouts :

«1°. Dans la plus grande cassette, se trouvent le chef de saint Paul, un de ses doigts incrusté d'argent, les reliques de saint Hervé, avec leur authentique, un paquet de reliques de quelques autres saints, des cendres qui se trouvoient dans phioles brisées lors de l'enlèvement des chasses et remises par moi dans une espèce d'éponge qui est au fond de la même cassette.

«2°. Dans la seconde cassette, sont un os du bras droit, et un du bras gauche de saint Paul, un os des reliques de saint Laurent.

«Les différentes dénominations ci-dessus, étoient gravées sur les différentes châsses qui renfermoient ces restes précieux.

«Je déclare en vérité, n'avoir diminué ni altéré en aucune manière, les reliques, et n'avoir trouvé d'autre authentique dans les chasses, que l'authentique de saint Hervé. Quimper vingt-neuf aout mil huit cent trois, Dumay prêtre.¹³».

Quelques années plus tard, le 6 juillet 1809, les reliques, alors renfermées dans deux boîtes de bois ordinaires, pourront être authentifiées, sur le témoignage de MM. de Poulpique et Le Dall de Tromelin, par M^{re} Dombidau de Crouseilles. «Entre autres le doigt de saint Paul... le chef de saint Paul et un os de son bras. Restes de Saint-Pol, reliques de saint Hervé et Epine de la Couronne du Seigneur dans un tube de cristal, ainsi qu'une relique du diacre saint Laurent.»

¹³ Arch. de l'évêché de Quimper, texte inédit obligamment transmis par le chanoine Jean-Louis Le Floch. Pour les orfèvreries elles-mêmes, les Archives départementales de Loire-Atlantique, série Q, relativement abondantes sur les expéditions des matières précieuses à la Monnaie par les districts finistériens comportent, du moins dans notre consultation, en 1970, une grave lacune pour celui de Morlaix.

Le 12 octobre 1839, Guillaume Le Toux, aumônier des Ursulines de Saint-Pol, en vertu d'une commission spéciale donnée le 25 mars précédent par M^{gr} de Poulpiquet de Brescanvel, fut autorisé à retirer les reliques des deux boîtes de bois ordinaires. Il les déposa dans des boîtes en bois d'ébène, soutenues par des socles, à quatre frontons funéraires, le tout avec astragale de citronnier, revêtues d'ornements argentés, et surmontées du buste de saint Paul.

Le 18 juillet 1889, le chanoine A. Thomas, étudiant saint Pol Aurélien et ses premiers successeurs, reçut permission de M^{gr} Lamarche de briser les sceaux aux armes de M^{gr} Nouvel qui se trouvaient sur les deux châsses. Après examen, le chanoine scella de nouveau les reliquaires avec le sceau confié par M^{gr} Lamarche. Notons au passage la remarque désabusée du chanoine qui constate qu'à l'époque la dévotion aux reliques de saint Pol et au saint lui-même ne se manifestait guère¹⁴.

C'était le temps où M. Messager, curé archiprêtre, en dépit d'oppositions manifestes, résolut de remettre en honneur le culte du fondateur de l'ancien diocèse de Léon. Il allait être l'artisan des grandes heures de la translation des reliques, les 4, 5 et 6 septembre 1897.

La châsse-reliquaire en bronze doré

En prévision de ces fêtes qui furent grandioses une grande châsse-reliquaire en bronze doré fut exécutée par les ateliers Armand Calliat, une importante boutique de Lyon, sur un dessin du chanoine J.-M. Abgrall.

« Cette châsse, écrit ce dernier, en bronze doré, mesure 1 m de longueur sur 0 m 65 de largeur et 0 m 77 de hauteur. Elle a la forme traditionnelle des châsses du Moyen Âge, c'est-à-dire qu'elle affecte la forme d'une église

avec nef et bas-côtés, mais cela dans le caractère et les lignes qui conviennent à un travail en métal. La façade principale est composée de trois arcades, séparées par des colonnes à bases et chapiteaux XIII^e siècle, qui porte un fronton encadrant une ouverture en trèfle dans laquelle est exposé le Chef vénéré de saint Pol, comme l'indique l'inscription émaillée qui l'entoure : CAPVT SANCTI PAVLI EPISCOPI LEONENSIS. L'arcade du milieu contient l'os du bras du même saint : E BRACHIO EIVSDEM (du bras du même)... Sur les rampants du fronton, on a posé deux dragons ailés, à l'allure fière et terrible, au dessin vigoureux et archaïque ; autour de leur cou est enlacée l'extrémité de l'étole dont le milieu vient s'enrouler autour de la crosse ou bâton pastoral qui forme l'antéfixe de cette façade.

« De plus comme la ville de Saint-Pol a toujours conservé, en breton, son ancienne dénomination de château, Castel-Paol, il était bon de rappeler cette idée en donnant à notre petit monument une tournure féodale, et c'est ce qui a été fait en y transformant les corniches en une double ceinture de créneaux et de mâchicoulis, coupée au droit de colonnettes latérales par des tourelles crénelées. Sur chacun des côtés, ces colonnettes délimitent trois arcatures dans lesquelles sont enfermées l'omoplate et la vertèbre de saint Hervé, ainsi que l'os du fémur de saint Laurent, et un fragment considérable d'un os de saint Jaoua ou Joévin.

« Les divers membres de cette construction en bronze sont dorés dans des teintes variées et harmonieuses : or rosé dans les colonnes, or jaune dans les grandes surfaces, or verdâtre et violet dans les écailles des toits, sans compter que sur l'ensemble on a jeté les

¹⁴ A. THOMAS, *Saint Pol-Aurélien et ses premiers successeurs*, Quimper, 1890, p. 227.

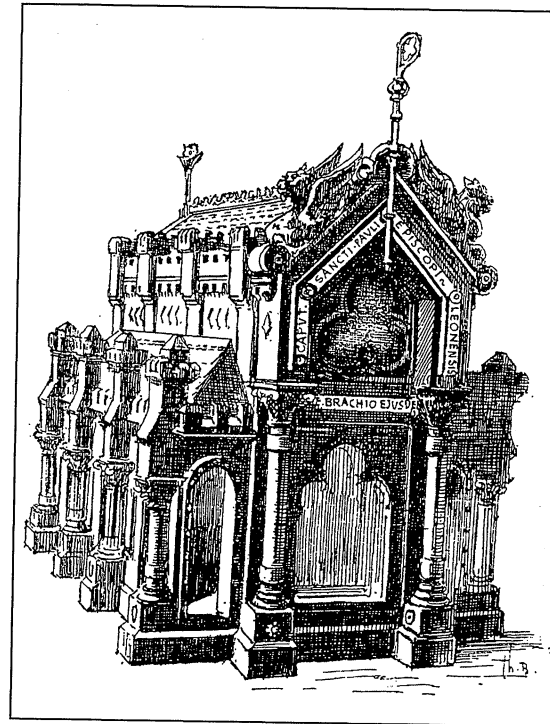


Fig. 3. – Reliquaire en bronze doré, 1897, cathédrale de Saint-Pol-de-Léon.

Dessin de Théophile Busnel, dans *Les Vies des saints de la Bretagne Armorique* d'Albert Le Grand, édition de 1901, p. 115.

notes les plus fraîches et les plus voyantes d'une foule d'ornements émaillés, qui luttent de finesse avec les ciselures des chapiteaux et les encadrements moulurés des arcades.¹⁵.

À l'intérieur de la châsse, scellés du sceau de l'évêque de Quimper et de Léon, M^{gr} Henri Victor Félix Valteau, furent placés quatre coffrets en laiton en remplacement des anciens coffrets en bois.

Sur la face antérieure du reliquaire, en haut, une calotte crânienne est désignée par l'inscription émaillée qui entoure la fenêtre comme étant le « chef de saint Paul évêque de Léon ». On distingue sur la gauche du crâne

une zone claire. Serait-ce la trace d'usure provoquée au temps où, porté dans une châsse, il frottait la cloche de Marc, roi autrefois, la trace remarquée par le moine breton qui passa à Glonne vers l'an mille ?

L'os du bras est désigné par une inscription en écriture contemporaine placée en 1897 : STI PAULI EPISCOPI LEONENSIS. Les écritures des autres reliques, SANTI IOVENI pour l'os de saint Joévin, S HERVAEUS et S HERVAEU(S), pour l'omoplate et la vertèbre de saint Hervé, sont d'une encre et d'une graphie plus ancienne, caractéristique du XVIII^e siècle mais où s'introduit déjà l'usage caractéristique de l'U à la place du V. Sur le côté droit, l'os long porte l'inscription : SANCTI LAURENTII MARTYRIS.

On sait quand les deux reliques de saint Hervé, dont nous avons vu le corps transporté à Nantes au X^e siècle, ont été rétrocédées à Saint-Pol. Le 17 décembre 1750, Hervé Prigent, chanoine théologal de Léon, avait présenté une requête à Pierre de La Muzanchère, évêque de Nantes, pour obtenir quelque relique de son propre saint patron. En réponse Nantes accorda « une omoplate du costé gauche et une vertèbre du col », selon la déclaration des chirurgiens nantais François Barnave et Julien Minée. Leurs homologues saint-politains, Antoine et Joseph Villeneuve, convoqués pour expertise par l'évêque Jean-Louis Gouyon de Vaudurand, estimèrent laconiquement « les ossements estre humains ».

Quant à l'insigne relique de saint Paul lui-même, le chef, nous n'avons aucun document qui puisse dire quand et comment elle est revenue à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, mais on sait pertinemment qu'elle la possédait bien avant la Révolution.

¹⁵ J.-M. ABGRALL, « Architecture bretonne. Étude des monuments du diocèse de Quimper », *Bulletin de la Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie*, 1904, p. 141-142 (Châsse de Saint-Pol-de-Léon).

La main-reliquaire

Le trésor de la cathédrale conserve aussi la main-reliquaire de saint Paul. Commandée à l'occasion des fêtes de la translation de 1898, à la maison parisienne de Maurice Pousielgue-Rusand, grande fournisseuse du clergé, on dirait le moulage direct d'une main droite tant le rendu naturaliste est criant de vérité. La main-reliquaire contient un os court, peut-être une phalange. Elle était naguère proposée à la vénération des fidèles le jour du pardon, où on l'embrassait fort pieusement¹⁶.

L'étole de saint Paul à l'île de Batz

Un procès-verbal de visite des reliques conservées à l'abbaye de Saint-Magloire de Paris fait état, en 1318, d'une tunique ayant appartenu à saint Paul¹⁷.

Désormais disparue il ne reste des ornements attribués au saint que la pièce de tissu que l'on nomme l'étole de saint Paul et qui est conservée à l'île de Batz. Elle se rattache à la légende du dragon tenu en laisse par le moine-évêque qui lui passa son étole au cou.

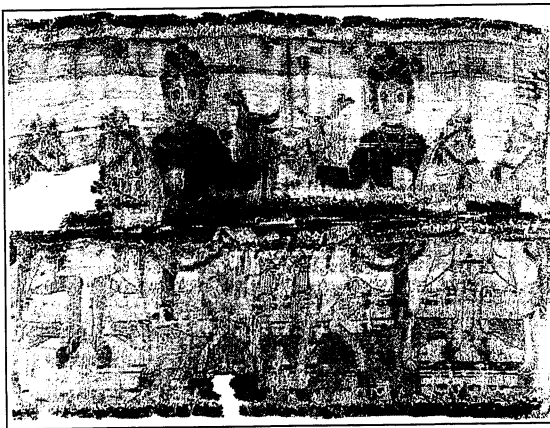


Fig. 4. – Étole dite de saint Paul, église de l'île de Batz.
Cliché J. Feutren.

Une scène de chasse y représente deux cavaliers à la haute coiffure présentés de trois quarts et en sens contraire, tenant au poing des faucons. Aux extrémités de la pièce qui est mutilée, deux avant-trains de chevaux tournés vers les premiers font penser à une frise brodée répétitive plus importante. Quelques manques et une usure de pliage montrent que le tissu a fortement souffert.

Selon certains connaisseurs, l'étole de saint Paul, qui passe pour être orientale, ne remonterait pas au-delà du IX^e siècle. Ici, encore, des analyses par des spécialistes en diraient plus sur cette insigne relique.

BIBLIOGRAPHIE

On ajoutera les références suivantes à celles qui sont mentionnées dans les notes :

AIMOIN, *Miracula sancti Benedicti*, lib. III, cap. XI, édition E. de Certain, Paris 1858.

BOUTOILLER (Paul). *La vie économique et sociale au Minihy dans l'évêché de Léon sous l'Ancien Régime*. Brest, 1972, 2 vol. (dactyl.), mémoire de maîtrise.

CHARDRONNET (Joseph). *Le livre d'or des saints de Bretagne*. Rennes, 1977, p. 202.

CLECH (J.). *Saint-Pol-de-Léon*. Morlaix, 1907.

LE GRAND (Albert). *Les vies des saints de la Bretagne Armorique*, édition Thomas, Abgrall, Peyron. Quimper-Brest-Paris, 1901.

PEYRON (Paul). *La cathédrale de Saint-Pol et le Minihy Léon*. Quimper, 1901.

TANGUY (Jean-Yves). *Le port et havre de Roscoff ou histoire d'une vocation maritime*. La Baule, 1975.

Nous remercions le père Alphonse, archiviste à Saint-Benoît-sur-Loire, pour la communication d'extraits des Annales de l'abbaye de Saint-Benoît-de-Fleury (1990).

¹⁶ Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, région de Bretagne, dossier canton Saint-Pol-de-Léon.

¹⁷ A. TERROINE, L. FOSSIER, *op. cit.*

ANNEXE I

Aimoin, moine de l'abbaye de Fleury, continuateur des Miracles de saint Benoît au XI^e siècle :

«Longtemps après sa mort, son corps [il s'agit de celui de saint Paul] fut apporté à notre monastère de Fleuri, par Mabbon, évêque du même lieu (*cujus corpus post longa obitus ipsius transacta tempore a Mabbone... ad hoc nostrum Foriacense translatus est coenobium*). Puisque l'occasion s'en présente nous avons pensé à faire le récit de cette translation, quoiqu'elle ait eu lieu longtemps avant nous comme nous l'avons entendu raconter à nos devanciers. Le vénérable évêque Mabbon, enflammé du désir divin de la vie contemplative, ne savait où il pourrait accomplir son dessein. Il lui fut merveilleusement révélé qu'il ne pourrait l'accomplir nulle part ailleurs plus convenablement qu'auprès du corps de notre très saint père Benoît, qui était le chef et le porte-enseigne de la règle que lui-même désirait suivre.

«Ayant donc pris les évangiles, les remarquables ornements sacrés et le très saint corps de l'éminent évêque Paul, il parvint à la demeure qu'il désirait. L'abbé de ce saint monastère, nommé Wlfalde, et toute la congrégation le reçurent avec respect et lui donnèrent un rang honorable dans la communauté, tant qu'il vécut avec eux. Quand il eut achevé le cours de sa louable vie, il reçut la sépulture devant l'autel de saint Jean l'Evangéliste, dans la basilique de sainte Marie, mère de Dieu. On plaça le corps du confesseur Paul dans un cercueil spécial, derrière celui de notre très saint père Benoît. Tous deux étaient enfermés dans une cassette plus grande, couverte d'argent (*Corpus antedicti confessoris Pauli, cum proprio loco, post loculum sanctissimi patris Benedicti posuerunt, uno tamen ampliori scrinio, etiam argento tectum erat utrumque concludentes*).»

(*Miracula sancti Benedicti*, lib. III, cap. XI, édition E. de Certain, p. 154-155, cité par A. OHEIX, « Note sur la translation des reliques de saint Paul Aurélien à Fleury », art. cité.

ANNEXE II

Extrait de la Chronique de Saint-Florent de l'abbé Michel :

«Nec summi Britanniae Sacerdotis Pauli nobis a Deo munus collatum debeo praeterire.

Nam sub praedicta vastitate caput B. Pauli in Bufeto [le Bouffai] Namnetis satis inculte, sed non incaute reconditum est. Quod Toarcensis & Namnetensis Princeps, consultu S. Florenti coenobitarum, terno igne lini, ternisque sarmenti combustionibus [coutume superstitieuse] examinavit. Postmodum vero in Glonnensi coenobio, Monaco subveniente, reponendum transmisit. Cujus author operis per Andecavum, ut fertur, reversus, Doado postea necatus est. Jam vero rumor iste pene evanescebat cum quidam Britannorum Monachus Glonnam veniens tale dubitantibus retulit indicium, quia retro ipsum caput ad clocam Marsi (alludit ad quandam fabulam) quondam Regis dum simul in loculo portarentur paululum attenuatum erat ; jejunioque peracto hoc reperiens S. Pauli verissime caput esse proclamavit. Solebat autem festivitas de hujus capitis delatione cum tribus lectionibus celebrari ; verum casa S. per noctem Divinitus in Glonne aedituos inquietante Domnus Sigo Abbas S. venerationem à ternis lectionibus ad XII, promovit.

«Ipsa Robertus Abbas S. Florentii sepultus est apud S. Maximinum, quod etiam Monasterium rexit, anno M X I. V I. Id. Aug.»

(Dom MORICE, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op. cit.*, t. I, col. 121).

ANNEXE III

Le crâne du Bouffay vu par Oheix :

«Quelques hagiographes (voir dom PLAINE, « Vie de saint Paul Aurélien », p. XIV), disent que Mabbon laissa à Saint-Pol-de-Léon la tête et divers ossements de saint Paul : cela est possible quoique Déric (*Histoire ecclésiastique de Bretagne*, 2^e édition, t. II, p. 534), prétende que sa tête ait été portée à Nantes. Travers va même plus loin et raconte le fait suivant : «On trouva au Bouffai (à Nantes), du temps du comte Aimeric, tuteur de Judicaël, une tête enfermée dans une cassette que les derniers ravages des Normans avaient fait cacher dans la terre. Quelque renseignement trouvé avec elle faisait conjecturer qu'elle était de saint Paul de Léon. Robert, abbé de Saumur, conseilla d'en faire la preuve par le feu, suivant l'usage adopté dans ces temps pour éprouver la vérité des reliques. On l'enferma par trois fois dans un feu de glettes ou de paille de lin, et par trois autres fois sous un feu de sarmens de vine ; on l'en retira sans qu'elle eût reçu

aucun dommage ; elle fut en conséquence jugée véritable et sainte relique. Robert la demanda au comte Aimeric et la plaça dans son monastère de Glonne ou de Saint-Florent-le-Vieux, dans le pays de Maulge;»

(N. TRAVERS, *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*, Nantes-Paris, t. I, 1836, p. 181-182). «Saint Paul Aurélien n'avait pourtant pas lui aussi deux têtes ! »

ANNEXE IV

Hir-glaz, la cloche-gong de Paul Aurélien

La pièce la plus ancienne, la plus chargée d'émotion du trésor de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon est la cloche de Paul Aurélien. Les gens du pays, depuis mille ans au moins, la nomment «Hir-glaz», un mot breton calqué sur le «*longifalvea*», de la Vie de saint Paul. «Longue verte» bretonne, longue fauve» latine, ces noms curieux désignant un profil oblong de couleur bronze difficile à définir restent mystérieux. Conservée dans une simple niche-crédence vitrée de la cathédrale, à l'arrière de l'autel des reliques, la grande valeur de Hir-glaz exigerait, soit dit en passant, une protection plus efficace...

D'habitude on l'étudie dans un ensemble factice composé de six objets qui furent exposés en 1985 à l'abbaye de Daoulas. «Cloches à main» de la Bretagne primitive, selon Cormac Bourke, «Cloches des saints celtiques», selon Bernard Merdrignac, dans une étude récente, dénominations simples qui semblent préjuger de la véritable nature d'objets qui sont fort différents.

Alors qu'outre-Manche on en compte près d'une centaine en majorité irlandaises, la liste des «cloches» de la péninsule armoricaine est brève :

1. Cloche de saint Goulven, église de Goulien, Finistère.
2. Cloche de saint Symphorien, église de Paule, Côtes-d'Armor.
3. Cloche de Perros-Guirec (?), Saint-Brieuc, Musée,
4. Cloche de saint Ronan, église de Locronan, Finistère.
5. Cloche de saint Mériadec, église de Stival, Morbihan.
6. Hir-glaz, cloche de saint Paul Aurélien, cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

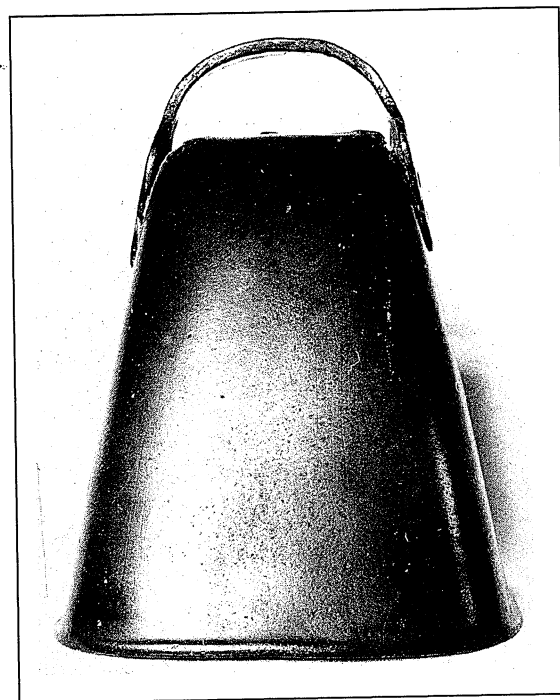


Fig. 5. – Cloche de Paul Aurélien.
Vue générale.
Cliché Y.-P. Castel-Kergrist.

Au milieu du lot, on isolera cette dernière telle que les siècles nous l'ont léguée pour la mettre en relation avec les textes qui y font allusion, antique Vie de saint Paul (*Vita Pauli*) de Wrmonoc, ainsi qu'avec des documents d'archives plus récents.

Cloches et gongs

Les représentations sculptées du haut Moyen Âge en Irlande attestent deux types de cloches à main, les sonnées et les frappées. Ainsi sur le relief méplat de Killadeas, comté de Fermanagh, un personnage tient en main une cloche dont le battant dépasse la patte. En revanche, le bas-relief de White Island ne laissant point deviner de battant, il y a toute vraisemblance qu'il s'agisse d'une cloche heurtée comme un gong.

Ces représentations fort précieuses sont donc déjà une invitation à ne pas tout confondre,

invitation confirmée par les dessins en coupe des six cloches à main de Bretagne qu'a donnés Cormac Bourke sans d'ailleurs en exploiter tous les enseignements.

Ainsi, les cloches de saint Goulven, de saint Mériadec et de Perros-Guirec (?) ont une bélière fondue à même le haut du vase. C'est la preuve formelle qu'elles étaient destinées, dans l'intention même du fabricant, à vibrer sous un battant mobile suspendu à l'intérieur. En revanche, la cloche de saint Symphorien et celle de saint Paul démunies de bélière originelle n'ont pas été conçues pour vibrer sous l'action d'un tel battant. Ne doit-on pas conclure que voici des gongs résonnant sous la frappe extérieure d'un maillet de bois et non d'un battant.

Quant à la cloche de saint Ronan, feuille de métal rivetée, son type particulier invite à la ranger résolument à part des cloches en métal fondu.

L'on voit donc qu'une étude approfondie doit dissocier «les six cloches à main des saints celtiques de la Bretagne primitive».

L'état d'origine de Hir-glaz

Pour appréhender correctement la «cloche» de saint Paul, on la dépouillera des adjonctions faites à diverses époques. La plus récente est de toute évidence la poignée sculptée en gueule de poisson ingénieusement retenue par une languette figurant la langue même du poisson... En relation avec le récit du vivier, cet élément de bois a été sculpté en 1897 à l'occasion des fêtes de la translation des reliques. Il remplaçait une poignée de bois en forme de chapeau de gendarme qui ne remontait pas au-delà du début du XIX^e siècle et dont une carte postale ancienne donne une bonne image. Ces poignées, modernes, sont des artifices commodes qui permettent la suspension mobile de la cloche elle-même.

En second lieu, il faut ôter le battant intérieur pendu par un crochet en S, à un second crochet passé au travers du cerveau, crochet dont la tête écrasée est marquée d'une croix.

Détachons enfin, du moins théoriquement, l'anse de cuivre maintenue par quatre rivets latéraux battus, qui a été placée en 1633, et sur laquelle nous reviendrons.

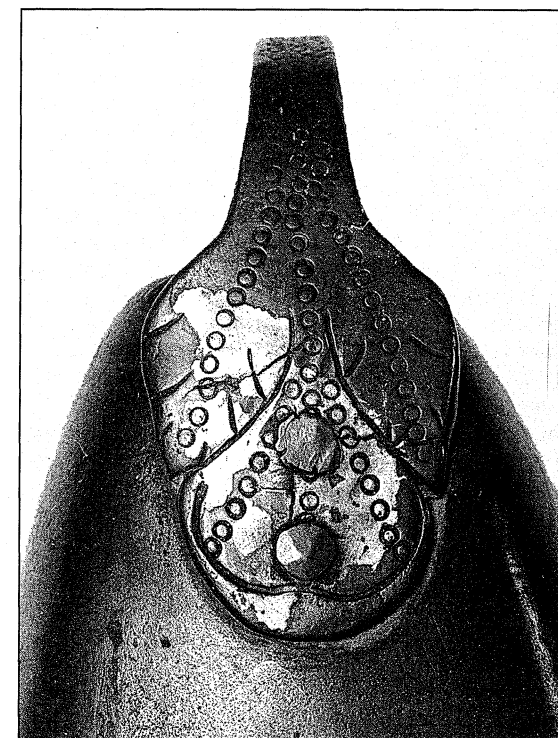


Fig. 6. – Cloche de Paul Aurélien.
Détail de l'anse vue de biais, cuivre avec traces d'argenture.
Cliché Y.-P. Castel-Kergrist.

Ce déshabillage idéal accompli, l'objet se présente dans son état originel bien que mutilé : un vase de section rectangulaire aux angles arrondis. La mutilation est celle de l'anse qui était fondue avec le corps, d'une même coulée. Ajoutons que l'absence sous le cerveau du vase de toute trace de bélière confirme que le son primitif ne pouvait être obtenu qu'au moyen d'une frappe avec un maillet de bois.

Ainsi Hir-glaz n'est pas une cloche, mais un gong. Néanmoins, que l'on fasse fonctionner l'instrument de l'une ou de l'autre manière, il s'en dégage une note agréable chargée d'harmoniques entre le *la* dièse et le *si* bémol. Précisons, en manière d'inventaire, que la hauteur de l'objet sans sa poignée est de 22,2 cm, et que son ouverture fait

18,2 sur 16,2 cm. Le métal est un bronze martelé sur fondu, dont l'analyse apporterait d'utiles renseignements.

L'objet le plus proche de Hir-glaz est la cloche de saint Symphorien, conservée à l'église de Paule, placée elle aussi, soit dit en passant, sous le patronage de Paul Aurélien. Ici on a ajouté, sans que l'on sache quand, mais autrement qu'à Saint-Pol, une bélière rudimentaire et un battant transformant en cloche le gong primitif. Mais Paule a l'avantage d'avoir conservée intacte l'anse fondue dans le bloc. Une anse double qui permet d'assujettir l'objet sur un portant fixe à l'aide de lanières de cuir. Et il est séduisant de penser que quand Wrmonoc qualifie de «*perforatus*» l'anneau (*annulus*), désormais disparu de Hir-glaz, il le voit ouvert et dédoublé tel l'anneau de Paule. Si cela était vrai, on peut imaginer les sept «*tintinnabula*» du palais de Marc alignés sur un support pour composer un instrument de percussion à timbres fixes résonnant sous les maillets de quelque habile musicien.

L'anse de 1633

L'on ne saurait dire à quelle époque le gong est devenu cloche par l'addition d'un battant. En revanche, pour l'anse de cuivre, avec des traces d'argenture, fixée par quatre rivets, on a une information documentaire précieuse, livrée par les comptes du chapitre de la cathédrale. En 1633, il est remis 7 livres 4 sols «au sieur Gouletanvez, me [maître] orpèvre, pour raccommoder un des calices et la cloche de Mr St Paul». Si la nature du raccommodage de cette dernière n'est pas indiquée, tout porte à croire qu'il concerne cette anse qui est une adjonction évidente. La ciselure de trois lignes de points terminée en chevrons est faite avec une bouterolle, dont on trouve la marque sur des calices conservés de Gouletanvez, *alias* Richard Daniel. D'autre part, la feuille repliée encadrée de deux folioles droites sur les plats de l'anse est un décor commun à l'orfèvrerie de ce temps. Car il s'agit bien ici d'un motif végétal. Il n'était point nécessaire pour Cormac Bourke de mettre en doute le sentiment d'Allen et de proposer la forme d'un oiseau vu de dos, interprétation fantaisiste qui ne tient pas auprès des familiers de l'orfèvrerie religieuse ancienne.

Notons que le «raccommodage» de la cloche survient vers le temps où le chapitre cathédral se

refuse à partager, comme on le verra plus loin, les réticences de l'évêque face aux signes de respect dont on entoure le vénérable objet.

Tel un *midrash* rabbinique, le vieux récit de Wrmonoc

Les évocations de la cloche par Wrmonoc, en 884, se trouvent en deux endroits de la *Vita Pauli*, composée pour l'instruction et l'édification des jeunes clercs de l'école épiscopale, au livre I, neuvième chapitre, et au livre II, dix-septième chapitre.

Wrmonoc l'entend tinter d'abord outre-Manche, à Castel-Dore (Banhed[os]) en Cornwall, où le roi Marc-Conomor tient sa cour. Les invités à la table royale y sont convoqués par l'appel de sept cloches, dont il est dit qu'elles surpassaient toutes les autres en qualité, «*septem tintinnabula prae ceteris meliora supererant*». Paul Aurélien, qui exerça là quelque temps son ministère, souhaite, avant son départ, emporter l'un de ces timbres merveilleux. Mais il se le voit refuser par Marc lui-même, dépit de voir s'en aller un religieux de la valeur de Paul. Aussi bien le carillonneur de la cour marciennne ne tient-il pas à voir mutiler ne serait-ce que de l'un d'entre eux son précieux instrument composé de sept beaux timbres.

Passé la mer, Paul arrive à l'île de Batz, où séjourne Withur, son parent, dans ce qui deviendra le siège où le moine gallois établira la vie monastique. Confions à Wrmonoc lui-même, l'excellent conteur, la suite du récit, notre essai de traduction se permettant de couper les longues périodes latines de l'hagiographe :

«Au cours de longs entretiens avec son interlocuteur plein de curiosité, Paul s'attachait à rendre compte de tout dans le détail. Lorsqu'on en arriva au point de la séparation d'avec le roi Marc, le moine parla de la merveilleuse cloche (*cymbalum*) qu'il avait prié le prince de lui remettre et que ce dernier lui avait refusée. Et voici que sur ces entrefaites, se présenta, les bras fort chargés, le serviteur responsable du vivier (*gurgustium*). D'une main, il tenait un poisson (*esox*, une espèce de saumon ou de brochet) de taille peu commune, de l'autre une cloche (*cloca*) étonnante. L'anneau de cette dernière, ouvert et rongé, était couvert de «sangues de mer». (*Cuius annulus marinis plenus sanguisugis perforatus atque ambesus erat*) [...].

«En entendant la cloche que le comte ordonna sur-le-champ de faire sonner, les oreilles de Paul s'émurent. Un large sourire se répandit sur ses lèvres, puis il éclata de rire, ce qui étonna le comte : «Pourquoi, frère bien-aimé cela te fait-il donc rire ?». «Si ce timbre (*cymbalum*) que l'on vient d'apporter me fait rire ? Mais c'est juste celui-là que j'avais demandé au roi Marc de me donner quand j'ai quitté sa cour ! Et voici la cloche dont je te parlais à l'instant !» [...].

Pour Wrmonoc, la cloche, il le sait, est mal en point : une occasion pour lui de la décrire, l'anse rongée, le sommet incrusté de concrétions marines. On l'aura noté, il gratifie Hir-glaz ou ses compagnes de noms évocateurs et variés : *tintinnabula*, *cymbalum*, *cloca*...

La page de Wrmonoc continue sur une action de grâces, beau prétexte pour l'hagiographe de muer l'éclat de rire du saint en louange au Dieu-Providence qui finit toujours par accorder ce qu'on lui demande, avec un jeu allusif sur les diverses significations du mot *pulsando*...

«*Non enim ob aliud ea quae a nobis postulata fuerint, ab eo retardantur, nisi ut mirabilius et perfectius, si tamen nostra patientia perseveranter pulsando longanimis exstiterit, restituantur, sicut modo de hac cloca vere et absque ulla dubietate ita esse manifestum est*» (Car il n'en va pas autrement pour nos demandes quand Dieu tempore. Il se rend un jour, à notre insistance qui «frappe» avec persévérance, de manière plus merveilleuse et plus parfaite, comme cette cloche vient indubitablement de nous le faire savoir).

Tel un «*midrash*» rabbinique, le récit de la cloche illustre le fameux «Frappez et l'on vous ouvrira» de l'évangile. Il invite à démêler différents niveaux de lecture où le propos didactique spirituel vient expliciter des données proprement archéologiques.

Pour une datation haute, le VI^e siècle

La cloche est-elle du IX^e siècle, ou remonte-t-elle au VI^e siècle, au temps même du saint ?

Les diverses réflexions de Cormac Bourke l'amènent à une datation basse. «La présence en Bretagne (des cloches insulaires) s'explique directement par les relations que ce pays entretenait avec la Grande-Bretagne et l'Irlande au IX^e siècle, et plus vraisemblablement durant la

seconde moitié de ce siècle, à une période où furent écrites de nombreuses Vies de saints».

Qu'en est-il ? La lecture «*midrashique*» des lignes de Wrmonoc n'exclut nullement qu'elles ne puissent fournir des renseignements précis sur l'origine de la cloche. Si l'auteur de la Vie, vraisemblablement originaire de Saint-Pol, s'attache tant à Hir-glaz, c'est qu'il la connaît autrement qu'en homme de bibliothèque. L'état de vétusté de l'anneau rongé (*ambesus*) est pour lui une preuve d'ancienneté. De plus, quand il précise que la cloche est connue parmi tous les chrétiens (*Latinorum*) aurait-il pu le faire si elle n'était de longue date vénérée à Saint-Pol ?

Aussi, sans prétendre jouer à plus savant, avec toutefois d'honnêtes arguments tirés de la Vie, nous n'avons aucune raison sérieuse de douter que la cloche n'ait appartenu à saint Paul lui-même. Et nous garderons la datation haute transmise par la tradition, le VI^e siècle. En y ajoutant toutefois, en bémol, un point d'interrogation, suivant en cela le sentiment de ceux qui l'ont classée parmi les Monuments historiques, le 14 juin 1898. Prudence bien nécessaire pour un objet venu à nous, sans inscription, du fond d'âges bien obscurs.

Coutumes et culte

Relique insigne, la cloche de saint Paul a toujours été tenue localement en grande vénération. Si à l'origine elle a servi au moine évangéliste à rassembler son troupeau, au cours des âges on a attaché à ses tintements de grandes vertus. Hir-glaz, assure Wrmonoc, a guéri bien des malades. S'appuyant sur des témoins oculaires, il dit même qu'elle a ressuscité un mort, ce que nous traduirons par le retour en santé de quelque patient condamné par les médecins.

Guérisseuse, la cloche avait pour privilège d'éloigner les maléfices, une croyance quasi superstitieuse qui provoquera des abus. Ainsi M^{gr} de Rieux dans ses statuts de 1629-1630, essaie de freiner l'ardeur intempestive aussi bien des fidèles léonards que des pèlerins du Tro-Breiz. On constate alors deux types de rites, le baiser de la cloche et l'imposition directe, telle une coiffe, sur la tête des fidèles. Tout en reconnaissant acceptable la première marque de vénération, l'évêque exhorte ses vénérables frères les chanoines à s'opposer à ce qu'on la pose sur la tête. Des nuances où l'on

soupçonne quelque conflit d'autorité entre l'évêque et son chapitre.

Force est de constater que l'imposition capitale demeura en usage, quitte à revêtir une forme quelque peu différente. En plein ^{XX} siècle, ce n'est pas la simple osculation prônée par M^r de Rieux qui était de mise chez les fidèles saint-politains, mais l'imposition. Certes, on ne faisait plus reposer la cloche à même les chefs. On se contentait, le jour du grand pardon, de demander aux prêtres de la balancer à grandes volées au-dessus des croyants agenouillés sur le degré du sanctuaire. En revanche le prêtre approchait des lèvres du fidèle la main-reliquaire. Voilà le rite tel qu'en peuvent témoigner nombre de saint-politains pas si âgés. Selon une expression qui rappelle le rituel du ^{XVII} siècle, ils disaient : «Allons mettre la cloche».

Et plus d'un se souvient, dans la Ville sainte, des processions du pardon de septembre où la cloche de Paul Aurélien, suspendue sous la nef de la maquette du Kreisker, faisait résonner sa note antique dans les rues de l'ancienne cité épiscopale vibrante omme au temps de son premier évêque.

Bibliographie

ALLEN (J. R.). *Celtic art in Pagan and Christian Times*. London, 1904.

Aux origines de la Bretagne, ^{XV} centenaire de la fondation de l'abbaye de Landévennec. Catalogue d'exposition, Daoulas, 1985.

BOURKE (C.). «Les cloches à main de la Bretagne primitive». *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CX, 1982, p. 339-353.

Constitutiones synodales illustrissimi ac Reverendissimi D. D. Renati de Rieux, Episcopi Leonensis, promulgatae Paulopoli in Leonia annis 1629 et 1630. Paris, 1630.

MERDRIGNAC (B.). «Les cloches des saints celtiques». *ArMen*, n° 35, mars-avril 1992, p. 34-43.

PEYRON (P.). *La cathédrale de Saint-Pol et le Minihy Léon*. Quimper, 1901, p. 141.

PEYRON (P.). *L'évêché de Léon de 1613 à 1651*, Quimper, 1916.

WRMONOC. *Vita S. Pauli Aureliani*, éditée par dom F. PLAINE, *Analecta bollandiana*, t. I, 1882, p. 209-258, et par C. CUISSARD, *Revue celtique*, vol. V, n° 4, avril 1883, p. 413-460.

LISTE DES CONGRESSISTES

AMISE (Roger), Morlaix
ABASQ (Joseph), Saint-Herblain
AUBRÉE (Arlette), Brest
AUBRÉE (Serge), Brest
AUBRY-BRETON (Marie-Louise), Rennes

BERNIER (Gildas), Rennes
BERVAS (Élie), Logonna-Daoulas
BIHAN (Yvon), Brest
BIHAN-FAOU (François), Plounéour-Trez
BIRRIEN (Jean), Saint-Pol-de-Léon
BOURGÈS (André-Yves), Guimaëc
BOUTOILLER (Paul), Saint-Pol-de-Léon
BOZEC (André), Brest
BRAY (Isabelle), Brest
BRILLET (Denis), Crépy-en-Valois
BRUSQ (André), Ploëven

CADIOU (René), Roscoff
CARAËS (Hervé), Saint-Pol-de-Léon
CAROFF (M.), Saint-Pol-de-Léon
CAROFF (Yves), Le Faou
CASTEL (Henri), Sizun
CATTOIS (Lina), Roscoff
CAVELLAT (Pierre), Carantec
CHEVAL (Paul), Saint-Pol-de-Léon
CHOLET (Madeleine), Saint-Pol-de-Léon
CORRE (Jean), Saint-Pol-de-Léon
CORRE (Jean-Michel), Plouescat
COURTÉ (Michel), Guilers
CROGUENOC (Dominique), Porspoder
CROGUENOC (Valetine), Porspoder

DANGUY DES DÉSERTS (Mad), Le Faou
DAVID (Marie-Claude), Rennes
DEBARY (Michel), Versailles
DELALONDE (André), Carantec
DESHAYES (Albert), Quimper

FAVÉ (Vincent), Saint-Pol-de-Léon
FRÈRE (Yvon), Saint-Derrien

GAC (Yvon), Lesneven
GAONAC'H (Louis), Quimper
GOURIOU (François), Plabennec
GOURLAY (Georges), Plœmeur
GRIMA (Cécile), Orléans
GUÉGUEN (Jean), Ergué-Gabéric
GUÉMARD (Anne-Marie), Lorient
GUÉRIN (Alicie), Brest
GUESNIER (Valérie), Saint-Pol-de-Léon
GUÉZENNEC (Marie), Brest
GUIGON (Philippe), Bédée
GUILLOU (Danielle), Roscoff
GUILLOU (Bernard), Saint-Pol-de-Léon
GUILLOU (Louis), Saint-Pol-de-Léon
GUIVARCH (Jean), Quimper

HENRY (Germaine), Saint-Pol-de-Léon
HÉTET (Auguste), Brignogan
HOLSTEIN (John), Rennes
HURTEAUX (Pierre), Saint-Pol-de-Léon
HURTEAUX (Sylvie), Saint-Pol-de-Léon

INIZAN (Albert), Tréflaouénan

JÉZÉQUEL (Armelle), Saint-Pol-de-Léon

KERAUTRET (René), Saint-Pol-de-Léon
KERBOUL (Y.-M.), Sautron
Kerdilès (Yvette), Saint-Pol-de-Léon
KERMENGUY (Anne de), Carantec
KEROMNÈS (Jean-Yves), Morlaix
KERSÉBET (Marie-Louise), Saint-Pol-de-Léon
KERVOAS (Loïg), Gurunhuel

LACOLEY (Valérie), Rennes
LAHELLEC (Michel), Clermont-Ferrand

LALLOUET (Jean-Louis), Roscoff
LAOT (Germaine), Saint-Pol-de-Léon
LARHANTEC (Lucienne), Saint-Pol-de-Léon
LAURET (Raymond), Plougastel-Daoulas
LAURET (Thérèse), Plougastel-Daoulas
LE BER (Suzanne), Saint-Pol-de-Léon
LE BORGNE (Marie), Saint-Pol-de-Léon
LE BOURDELLÈS (Hubert), Saint-André
LE BRUN (Annick), Saint-Pol-de-Léon
LE BRUN (Joseph), Saint-Pol-de-Léon
LE FRANC (Jean), Roscoff
LE GALL (Charles), Brest
LE GALL (Gabriel), Plogonnec
LE GALL (Joël), Brest
LE GOFF (Anna), Gouézec
LE GOFF (Lucien), Plounévez-Lochrist
LE GOFF (Michel), Gouézec
LE GOFF (Valérie), Cléder
LE GOUALHER (Jacques), Saint-Brieuc
LE MÉTAYER (Pierre), Clohars-Carnoët
LE MIGNON (Simone), Locquéholé
LEMOINE (Didier), Saint-Pol-de-Léon
LEMOINE (Louis), Pleumeur-Bodou
LEMOINE (Michel), Saint-Pol-de-Léon
LE ROUX (Claude), Quimper
LE ROUX (Jeanne), Plougasnou
LE ROUX (Louis), Saint-Pol-de-Léon
LE ROUX (Marie), Concarneau
LE ROUX (Valérie), Brest
LE ROUX (Yvette)
LE SANN (Laurent), Saint-Pol-de-Léon
LE THÉRISIEN (Yves), Le Relecq-Kerhuon
LE VERGE (René), Landéda
LOUIS (Marcel), Plomodiern
LOZACH (Raymond), Ergué-Gabéric

MARCILLE (Jean-Louis), Carantec
MARCILLE (Marie-Thérèse), Carantec
MARTIN (Louis), Louannec
MÉAR (Marie-Françoise), Saint-Pol-de-Léon
MENGUY (Louis), île de Bréhat
MÉRIADEC (Yves), Plougasnou
MEUDIC (Jean), Saint-Pol-de-Léon
MIOSSEC (Hervé), Logonna-Daoulas
MOIGN (Claire), Brest
MONDIEGT (Marguerite), Quimper

NAUDOT (Nadine), Saint-Pol-de-Léon
NIVART (Jean), Châteauneuf-du-Faou

OLIER (Yvonne), Rennes

PENNEC (Alain), Quimperlé
PÉRENNOU (Édith), Neuillac
PÉRENNÈS (Marie-Anne), Brest
PERROT (Jeannine), Saint-Martin-des-Champs
PERROT (Paul), Saint-Martin-des-Champs
PEUZIAT (Josick), Douarnenez
PHILIPPON (Marie-José), Porspoder
PICART (Thierry), Saint-Pol-de-Léon
PORCHER (Jeanne), Roscoff
POUCHARD (Jean), Saint-Pol-de-Léon
PROUFF (Yvonne), Brest

QUÉMÉNEUR (Alfred), Locquéholé
QUÉMÉNEUR (Francis), Brest
QUÉMÉNEUR (Liane), Locquéholé
QUÉRAT (François), Gourlizon

RAGUÉNÈS (Jean), Saint-Pol-de-Léon
RIMBERT (Marie-Yvonne), Roscoff
RIO (Joseph (Locoal-Mendon
RIOU (Yves-François), Plougasnou
RIOUAL (Roger), Corgoloin
ROUSSEL (Geneviève)
ROZE (Catherine), Saint-Maugan

SALAÜN (Jean-Louis), Cléder
SIMON (Jean-François), Plouzané
STÉPHAN (Mylène), Brest
STERVINU (Florence), Coray

TANDÉ (René), Saint-Pol-de-Léon
THÉPAUT (Louise), Saint-Renan
THOMAS (Gabrielle), Landévennec
TOSTIVINT (Yvonne), Saint-Pol-de-Léon

UGUEN (Albert), Saint-Pol-de-Léon
URSULINES, Saint-Pol-de-Léon

VASSEROT-CUEFF, Roscoff

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Sean MCGRAIL. – De la Grande à la Petite Bretagne au temps de saint Paul Aurélien.

Fig. 1. – La région entre le sud-ouest de l'Irlande, le sud-ouest de la Grande-Bretagne et le nord-ouest de la France 24
Fig. 2. – Courbe générale de l'évolution du niveau de la mer pour le nord-ouest de l'Europe 26
Fig. 3. – La Bretagne occidentale 27
Fig. 4. – Déchargement d'un bateau à l'ancre sur la côte bretonne, début du XX^e siècle 31
Fig. 5. – Monnaies de *Cunobelinus* 32
Fig. 6. – Plan du bateau de Blackfriars 1 34
Fig. 7. – Plan du bateau de St Peter Port, Guernesey 34
Fig. 8. – Clou caractéristique d'un bateau romano-celtique : Blackfriars 1 35
Fig. 9. – Petit modèle en or d'un bateau de Broighter, comté de Derry, Irlande 35
Fig.10. – Dessin de curachs par le capitaine Thomas Phillips 36

François KERLOUÉGAN. – La Vita Pauli Aureliani d'Uurmonoc de Landévennec.

Fig. 1. – *Vita Pauli Aureliani*, Bibliothèque de la ville d'Orléans, ms 261 (217), fol. 88, chap. 4 : «Le miracle des oiseaux» 61

Bernard TANGUY. – L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon.

Carte 1. – Le Léon au temps de saint Paul Aurélien 79
Carte 2. – L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien : Ouessant 80
Carte 3. – L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien : Lampaul-Plouarzel 81
Carte 4. – L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien : Saint-Pol-de-Léon 85
Carte 5. – Plan de la ville de Saint-Pol-de-Léon 86
Phot. 1. – Île de Batz, Toull-ar-Sarpant 89

Job AN IRIEN. – L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon.

Carte 1. – Le culte de saint Paul Aurélien 94
Carte 2. – Les disciples de saint Paul Aurélien 97

Yves-Pascal CASTEL-KERGRIST. – *Les reliques de Paul Aurélien.*

Fig. 1. – Carte des tribulations des reliques de Paul Aurélien	104
Fig. 2. – Dalle marquant la sépulture de Paul Aurélien, cathédrale de Saint-Pol-de-Léon	108
Fig. 3. – Reliquaire en bronze doré, 1897, cathédrale de Saint-Pol-de-Léon	111
Fig. 4. – Étole dite de saint Paul, église de l'île de Batz	112
Fig. 5. – Cloche de Paul Aurélien	114
Fig. 6. – Cloche de Paul Aurélien, détail de l'anse	115

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire du colloque.....	7
Bernard TANGUY. – Avant-propos.....	9
Patrick GALLIOU. – Avant saint Paul : le Léon à l'époque romaine.....	13
Sean MCGRAIL. – De la Grande à la Petite Bretagne au temps de saint Paul Aurélien.....	23
Alan LANE. – La Grande-Bretagne occidentale du v ^e au vii ^e siècle : l'arrière-plan insulaire de saint Paul Aurélien.....	37
François KERLOUÉGAN. – La <i>Vita Pauli Aureliani</i> d'Uurmonoc de Landévennec.....	55
Bernard MERDRIGNAC. – Des origines insulaires de Paul Aurélien.....	67
Bernard TANGUY. – L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon.....	79
Job AN IRIEN. – Le culte de saint Paul Aurélien et de ses disciples.....	93
Yves-Pascal CASTEL-KERGRIST. – Les reliques de Paul Aurélien.....	103
Liste des congressistes.....	119
Table des illustrations.....	121
Table des matières.....	123

Achevé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Régionale
29380 Bannalec

Dépôt légal
3^e trimestre 1997



Patrick GALLIOU.

Avant saint Paul : le Léon à l'époque romaine.

Sean MCGRAIL.

De la Grande à la Petite Bretagne
au temps de saint Paul Aurélien.

Alan LANE.

La Grande-Bretagne occidentale du v^e au vii^e siècle :
l'arrière-plan insulaire de saint Paul Aurélien.

François KERLOUÉGAN.

La *Vita Pauli Aureliani* d'Uurmonoc de Landévennec.

Bernard MERDRIGNAC.

Des origines insulaires de Paul Aurélien.

Bernard TANGUY.

L'itinéraire religieux de saint Paul Aurélien en Léon.

Job AN IRIEN.

Le culte de saint Paul Aurélien et de ses disciples.

Yves-Pascal CASTEL-KERGRIST.

Les reliques de Paul Aurélien.